



HAL
open science

Livres d'Histoire, lectures de l'Histoire

Stéphane Haffemayer, Benoît Marpeau, Jean-Dominique Mellot, Marie-Cécile Bouju, Johann Chapoutot, Alain Hugon, Bruno Auerbach

► **To cite this version:**

Stéphane Haffemayer, Benoît Marpeau, Jean-Dominique Mellot, Marie-Cécile Bouju, Johann Chapoutot, et al.. Livres d'Histoire, lectures de l'Histoire. 2012, 188 p. hal-00718788

HAL Id: hal-00718788

<https://hal.science/hal-00718788v1>

Submitted on 4 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**Centre de Recherche
d'Histoire Quantitative
CNRS - UMR 6583**

Université de Caen



Livres d'Histoire, lectures de l'Histoire

Textes rassemblés par

Stéphane HAFFEMAYER & Benoit MARPEAU



Cahiers du CRHQ, 2012 - N° 3

Livres d'Histoire, lectures de l'Histoire

Présentation

Stéphane HAFFEMAYER & Benoit MARPEAU

stephane.haffemayer@unicaen.fr

benoit.marpeau@unicaen.fr

Université de Caen Basse-Normandie – CRHQ-UMR 6583

Les textes constituant cette troisième livraison des *Cahiers du CRHQ* sont noués de plusieurs liens.

L'un peut paraître formel mais n'est pas le moins important. Il concerne les relations entre le centre de recherches et l'un de ses partenaires privilégiés : l'Institut-Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC). La première partie du présent Cahier, « Éditer et lire l'histoire », est directement issue de communications prononcées dans le cadre du séminaire pluridisciplinaire – historiens, littéraires, spécialistes des Arts du spectacle ou des Études cinématographiques y collaborent – d'histoire culturelle lancé en 2007. Le Séminaire est accueilli par l'IMEC, à raison de six journées par année universitaire, dans le cadre enchanteur de l'Abbaye d'Ardenne. Les deux premières années du séminaire avaient pour thème : « Éditer, lire et représenter l'histoire ».

La deuxième partie vient quant à elle d'une journée d'étude, organisée en juin 2009 dans le même lieu à l'initiative de Benoit Marpeau et intitulée : « L'historien et son éditeur, travaux sur les fonds de l'IMEC ». Seul l'article de Bruno Auerbach, dont l'optique nous a paru remarquablement complémentaire de celle de la journée d'étude, n'en provient pas et est venu s'y ajouter.

Au-delà d'un cadre de travail aussi stimulant que convivial, l'Abbaye d'Ardenne est devenue pour l'axe d'histoire culturelle du CRHQ un lieu de formation pour les étudiants de la licence au doctorat, l'asile de rencontres scientifiques. Et par ses très riches collections centrées sur l'édition et la création intellectuelle, une ressource inappréciable pour la recherche.

L'autre fil qui parcourt ces textes est plus évidemment intellectuel. Tous veulent articuler analyse du discours historique et compréhension du monde du livre. Cette articulation est saisie à diverses échelles et dans une large amplitude chronologique, les études rassemblées ici s'ordonnant sur une échelle de temps allant du XVII^e siècle à la fin du XX^e siècle. Si le cadre national français est privilégié, l'Allemagne nazie et le monde ibérique et latino-américain sont aussi abordés.

Dans la première partie, « Éditer et lire l'histoire », Jean-Dominique Mellot brosse un tableau complet du segment particulier du monde du livre consacré à l'histoire dans la France du XVII^e siècle. Il privilégie l'analyse des structures éditoriales complexes et variées qui le portent et le modèlent, mais consacre aussi des pages éclairantes à la place des ouvrages d'histoire dans les bibliothèques ecclésiastiques ou laïques. L'idée reçue d'une crise profonde de l'histoire au XVII^e siècle s'en trouve singulièrement nuancée. Marie-Cécile Bouju, au cœur d'un XX^e siècle où la production et la circulation du livre ont changé d'échelle, s'intéresse à la place faite aux livres d'histoire dans la culture militante des communistes français de l'entre-deux-guerres. Et cette étude passe par celle de l'activité des maisons d'édition alors directement liées au Parti, comme par l'analyse du rôle des historiens au sein de la structure militante. Enfin, Johann Chapoutot met en évidence les relations existant entre dispositifs institutionnels et éditoriaux d'une part, implication des historiens universitaires allemands spécialistes de l'Antiquité dans la guerre totale voulue par le pouvoir nazi de l'autre.

La deuxième partie s'attache à l'étude des relations entre les historiens et leurs éditeurs au cours du second XX^e siècle. Elle s'ouvre sur une étude de la place accordée au monde éditorial dans les récits autobiographiques d'historiens qui fleurissent dans les années 1980 et 1990. Benoît Marpeau y relève, pour tenter de l'expliquer, l'écart fréquent entre la valorisation extrême du livre et le rôle annexe concédé aux éditeurs. Alain Hugon éclaire ensuite la situation particulière de l'éminent spécialiste de l'Espagne moderne que fut Marcel Bataillon. L'auteur d'une thèse majeure sur *Erasmus et l'Espagne* soutenue en 1937 dut en effet publier l'essentiel de son œuvre en contournant un système éditorial inséré dans une

Espagne de la dictature franquiste qu'il réprouvait profondément. Enfin, deux cas d'historiens emblématiques de la « Nouvelle histoire » française triomphante des années 1970 et 1980, Georges Duby et Emmanuel Le Roy Ladurie, viennent clore ces *Cahiers*. Benoit Marpeau, en s'appuyant comme Alain Hugon sur les remarquables fonds de l'IMEC, essaie de montrer la place des sollicitations et des interventions éditoriales dans la trajectoire intellectuelle de Georges Duby. Bruno Auerbach se penche sur le remarquable succès éditorial que fut *Montaillou, village occitan* (1975). Pour en rendre compte, il montre la nécessité de prendre en considération la coexistence de logiques scientifiques et de logiques éditoriales qui président à la mise en texte de l'histoire.

Il nous reste à remercier tous ceux qui ont permis la réalisation de ce numéro trois des *Cahiers du CRHQ*. Plusieurs collègues historiens ont expertisé ces textes, et parmi eux Jean-Yves Mollier a été beaucoup sollicité. Ces remerciements incluent aussi toute l'équipe du CRHQ, et plus particulièrement Michel Cotelle qui a réalisé avec grande compétence tout le travail technique précédant la mise en ligne. Nous ne saurions oublier l'équipe de l'IMEC, notamment le directeur des collections à l'Abbaye d'Ardenne, André Derval, ainsi qu'Elvire Lilienfeld, depuis plus de cinq ans interlocutrice privilégiée, toujours disponible, bienveillante et efficace, de l'axe d'histoire culturelle du CRHQ.

Partie 1

Éditer et lire l'Histoire

Éditer l'histoire au XVII^e siècle

Jean-Dominique MELLOT

Conservateur en chef à la Bibliothèque nationale de France

École Pratique des Hautes Études

Résumé

Dans la France du XVII^e siècle, l'histoire est un domaine-clé de la production imprimée, souvent au service de la monarchie et du gallicanisme. Malgré le faible nombre d'études approfondies consacrées à sa production éditoriale, Jean-Dominique Mellot, à la fois historien et professionnel du livre comme le fut Henri-Jean Martin, décrit les tendances générales de la production historique au Grand Siècle.

Scientifiquement encore indéfinie au XVII^e siècle, l'histoire était dominée par une dimension narrative (qu'elle soit vraie ou fausse). La question de l'édition de l'histoire (qui ne se confond pas avec celle de son écriture) relativise l'idée d'une crise profonde de l'histoire au XVII^e siècle: la critique philosophique de l'histoire fut le lot d'une poignée d'érudits dont les textes connurent une faible diffusion. Au contraire, les cas de Paris et Rouen montrent une croissance de la production historique : vers 1690, le livre d'histoire au sens actuel du terme en représente près du quart ; l'édition se nourrit d'une histoire nationale laïque bientôt relayée par une histoire religieuse érudite, tandis qu'un public de plus en plus large goûte les succès de l'actualité politique ou de l'histoire récente. À la fin du siècle, Rouen, capitale provinciale du livre interdit et contrefait résiste à la centralisation éditoriale et produit une part grandissante de littérature contestataire qui incarne la montée de la critique et dévoile l'envers du Grand Siècle. L'intérêt du public semble confirmé par les inventaires après-décès : l'histoire, marque symbolique d'une certaine aisance sociale et culturelle, y est souvent bien représentée, en deuxième place derrière la religion.

Mots-clés :

édition – histoire – Paris – Rouen – censure – contrefaçon – inventaires après-décès – bibliothèques.

Abstract

Historical publishing in XVIIth Century France

In seventeenth's century France, history dominates the printed production, often on Monarchy's and Gallicanism's service. Despite the few detailed studies about printed production, Jean-Dominique Mellot, both historian and librarian as was Henri-Jean Martin, describes general trends of seventeen's historical production.

Scientifically still undefined in the seventeenth's, History was dominated by a narrative approach (false or true). This question of historical edition (which does not been confused with that of its writing) qualify the idea of a deep crisis of history in seventeenth's: the philosophical criticism of history was the fact of some scholars whose texts knew a low distribution. On the contrary, the cases of Paris and Rouen reveal a growth of the

historical production : by 1690, the book of history (in the current sense of the term) represents it near the quarter ; publishing is based on a laic national history soon relieved by an erudite religious history, whereas a more and more wide public appreciate the successes of the political current events or the recent history. At the end of the century, Rouen, provincial capital of the forbidden and imitated book, resist the editorial Parisian centralization, and produced a growing part of the anti-authority literature. The interest of the public seems to be confirmed by the inventories after death : history, symbolic mark of a certain social and cultural standing, is very often represented, in the second place behind the religion.

Keywords :

Publishing – History – Paris – Rouen – censorship – Pirated edition – Inventory after death – Libraries.

De quelques difficultés liminaires et de leurs conséquences historiographiques

Sans vouloir exagérer, c'est une tâche particulièrement ardue – presque un défi – que de prétendre étudier et présenter l'édition de l'histoire au XVII^e siècle. J'y vois de multiples difficultés, dont je n'évoquerai ici en guise de brève introduction que les trois qui me semblent les plus importantes.

La première de ces difficultés, à mon sens, consiste à tenter d'articuler des réflexions et des discours généraux sur l'histoire et l'historiographie – assez nombreux et variés – avec de trop rares études concrètes et approfondies sur les livres et l'édition – lesquelles études ne s'attachent pas d'ailleurs au seul domaine de l'histoire. Cela dit, il faut remarquer également que ce n'est pas là un obstacle propre au domaine historique ; d'autres disciplines ou thématiques se trouvent handicapées par le même décalage.

Ce qui est plus particulier à l'histoire, en revanche, c'est la difficulté à définir et à cerner cette discipline elle-même à l'époque qui nous occupe. Aujourd'hui, les choses sont claires. Si l'on ouvre *Le Robert de la langue française*, on y trouve des définitions d'« histoire » qui correspondent à la fois à l'objet d'étude de l'historien et à son travail : « 1. Connaissance et récit des événements du passé, des faits relatifs à l'évolution de l'humanité (d'un groupe social, d'une activité humaine)... 3. Ensemble des connaissances relatives à l'évolution, au passé de l'humanité ; science et méthode permettant d'acquérir et de transmettre ces connaissances... ». Mais les définitions dont on dispose pour le XVII^e et le début du XVIII^e siècle sont bien plus confuses – nombre de chercheurs l'ont relevé. En 1765, Voltaire, dans l'*Encyclopédie*¹, retiendra une définition très simple inspirée de l'Antiquité – « L'histoire est le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable, qui est le récit des faits donnés pour faux » (ce qui ressemble fort à un clin d'œil à la maxime historique de Cicéron : « Ne rien dire de faux, ne rien cacher de vrai »). Jusque-là, cependant, on a plutôt insisté sur l'idée d'un « récit fait avec art » dont l'objet et les méthodes sont encore bien

1 Denis DIDEROT et D'ALEMBERT, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de gens de lettres. Mis en ordre et publié par M. Diderot, et, quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert*, Paris, Briasson, 1751-1780.

vagues. Dans le *Dictionnaire* d'Antoine Furetière (1690)² puis dans celui de Trévoux³, son fidèle continuateur du XVIII^e siècle, on se refuse encore à opposer « histoire » et « fable » ou « roman », autrement dit fiction narrative : « *Histoire* [...] se dit aussi d'un petit récit de quelque aventure qui a quelque chose de plaisant ou d'extraordinaire [...] et se dit encore] des romans, des narrations fabuleuses mais vraisemblables, feintes par un auteur ou déguisées comme *L'Astrée* ou *La Princesse de Clèves* ». C'est pourquoi le *Dictionnaire des lettres françaises* du XVII^e siècle⁴, par exemple, après avoir présenté dans les grandes lignes la production des auteurs considérés comme historiens, donnait en annexe la liste des « récits romanesques ou des pamphlets romancés en très grand nombre » commençant par le mot *Histoire*. Et cette énumération, qui n'était absolument pas exhaustive, ne comptait pas moins de 125 titres recouvrant pour la plupart ce que l'on appellerait aujourd'hui des romans historiques. Une telle confusion témoigne d'un champ de la connaissance et de la production historique encore en cours de constitution au XVII^e siècle.

Rien d'étonnant donc à ce que, comme au XVI^e siècle, et sous l'influence en France de l'humaniste italien Paul-Émile (Paolo Emili ou Emilio, 1460-1529), l'histoire au XVII^e siècle reste en grande partie tributaire de modèles antiques ou néoclassiques obéissant principalement aux règles de l'art oratoire et à des buts moraux ou partisans – d'où une emphase et une exaltation obligées.

Autre difficulté de taille qui se présente : notre regard actuel, qu'on le veuille ou non, a été conditionné par l'idée d'une crise profonde de l'histoire au XVII^e siècle. Il est vrai qu'à l'époque même, l'histoire se trouve mise en cause par la montée du rationalisme et particulièrement du cartésianisme. Or le rationalisme recherche des vérités éternelles, universelles, objectives, et non contingentes et conjecturales comme celles que propose l'histoire. Le rationalisme vise à substituer les arguments de la seule raison à ceux du précédent, de la tradition et de l'autorité. Pour certains grands esprits de ce temps, qui ambitionnent de décoder un monde écrit censément en langage mathématique, quelle place y

2 Antoine FURETIÈRE, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts... par... Antoine Furetière, ...* Sur l'imprimé, À la Haye et à Rotterdam, chez Arnout & Reinier Leers, 1690. Avec privilège, 1690.

3 *Dictionnaire universel françois et latin, contenant la signification et la définition tant des mots de l'une et de l'autre langue... que des termes propres de chaque état et de chaque profession... la description de toutes les choses naturelles et artificielles... ; l'explication de tout ce que renferment les sciences et les arts... Avec des remarques d'érudition... Nouvelle édition corrigée...*, Nancy, P. Antoine, 1740.

4 Louis PICHARD, Robert BARROUX, Albert PAUPHILET et Georges GRETE (éds.), *Dictionnaire des lettres françaises, 3 : Le Dix-septième siècle*, Paris, A. Fayard, 1954, 1031 p.

a-t-il donc pour l'histoire, son érudition, son accumulation de savoir livresque ? L'histoire apparaît à leurs yeux comme une discipline bloquée, simple objet de mémoire. Aussi le P. Nicolas Malebranche (1638-1715), disciple de René Descartes, dans sa *Recherche de la vérité*⁵, n'hésite-t-il pas à s'en prendre aux historiens, ces « hommes qui ne pensent pas mais qui peuvent raconter les pensées des autres ». Aux critiques de l'école cartésienne contre une forme de vanité de l'histoire s'ajoutent d'ailleurs celles par exemple de Blaise Pascal (1623-1662), pour qui l'histoire est en quelque sorte hors jeu par nature et inapte au progrès, faute de pouvoir s'appuyer sur le raisonnement et sur l'expérience, et faute aussi de pouvoir se dégager du principe d'autorité. De ces critiques croisées, il peut résulter chez certains à la fin du XVII^e siècle une forme d'antihistoricisme plus ou moins radical. Ainsi pour l'académicien Bernard Le Bovier de Fontenelle (1657-1757), ce tenant de la raison critique qui annonce à sa façon les Lumières, l'accumulation historique peut même constituer un obstacle. L'histoire, en empêchant d'accéder à une « évidence depuis toujours disponible », peut être l'alliée objective de la sottise et des préjugés, et tendre à différer ou à freiner le progrès indéfini des connaissances humaines. D'où l'idée fontenellienne d'une histoire idéale qui serait essentiellement déductible : « Quelqu'un qui aurait bien de l'esprit, en considérant simplement la nature humaine, devinerait toute l'histoire »⁶, et pourrait ainsi se passer du recours aux faits – Jean-Jacques Rousseau, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*⁷, reprendra cette idée comme un postulat de départ : « Commençons [...] par écarter tous les faits... », afin de pouvoir raisonner de façon universelle. Je ne mentionnerai enfin que pour mémoire, dans un ordre d'idées bien différent, cette autre forme d'antihistoricisme à laquelle aboutit la vision « providentialiste » de l'évêque de Meaux Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704) dans son *Discours sur l'histoire universelle* (1681)⁸.

Certes, ces positions critiques n'ont été le fait que d'une minorité de penseurs et d'auteurs, mais elles ont indéniablement alimenté la réflexion de ceux qui, plus près de nous,

5 Nicolas de MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité, où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme et de l'usage qu'il doit en faire pour éviter terreur dans les sciences*, Paris, André Pralard, 1674.

6 Cité par Jean Dagen, introduction au colloque international *Fontenelle, l'histoire, la politique* (Rouen, Maison de l'Université, 25 octobre 2007), Actes publiés dans la *Revue Fontenelle*, n° 6-7, 2010.

7 Jean-Jacques ROUSSEAU, Dominique SORNIQUE, Simon FOKKE, Charles EISEN et Pierre SOUBEYRAN, *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Par Jean Jaques [sic] Rousseau citoyen de Genève*, Amsterdam, chez Marc Michel Rey. M D C C L V, 1755.

8 Jacques Bénigne BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle à Monseigneur le Dauphin pour expliquer la suite de la religion et les changemens des empires. Première partie, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne. Par messire Jacques-Bénigne Bossuet, ...*, Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1681.

ont envisagé sur un plan général le destin de l'histoire au XVII^e siècle. L'« histoire pour philosophes », comme Michel Foucault l'appelait pour s'en moquer, celle qui ne s'intéresse qu'à la « ligne de crête » des ruptures, des innovations et des progrès de la discipline Histoire – en se référant à des textes qui n'ont parfois connu qu'une diffusion et un retentissement extrêmement limités –, a pour ainsi dire fait son miel de telles positions. L'« histoire pour philosophes » s'est en effet attachée surtout à ce qui a fait date en matière d'idées disponibles, et aussi peu que possible au corpus historique dans son ensemble, au concret et au contexte. Cette histoire-là a donc trouvé commode de s'appuyer sur la critique philosophique du temps pour diagnostiquer une « crise profonde » de l'histoire au XVII^e siècle. Crise qui se serait traduite notamment par :

- la prolifération d'écrits médiocres, rhétoriques, peu critiques et peu fiables quant aux sources ;
- l'absence d'indépendance d'esprit par rapport à une ligne officielle et monarchique, voire à une propagande ;
- le divorce de l'érudition et du discours historique.

Comme si ces caractéristiques de l'histoire au XVII^e siècle étaient nouvelles, alors qu'elles sont au moins aussi largement présentes dans la production du XVI^e siècle, celle notamment des nombreux historiographes du Roi et/ou de France appointés par la monarchie à partir de la seconde moitié de ce siècle, tels François de Belleforest (1530-1583 ; nommé en 1568), Bernard de Girard Du Haillan (1535 ?-1610 ; nommé en 1571), Gabriel Chappuis (1546 ?-1613 ; nommé en 1585), ou encore Pierre Mat(t)hieu (1563-1621 ; nommé en 1609)...

En fait le problème de cette interprétation, c'est sans doute qu'elle résulte surtout d'un jugement *ex abstracto*. Un jugement qui par voie de conséquence oublie les lois de la demande et les besoins sociaux d'une époque, les conditions de production, et tout le contexte politique et économique. Or il faut d'autant moins négliger ces aspects qu'*éditer l'histoire*, cela n'équivaut pas à *écrire l'histoire* – cela n'engage pas seulement un auteur qui pourrait travailler de la plume isolément, *per se*, et qui ne se soucierait pas de trouver ou non son public. Éditer l'histoire c'est aussi s'inscrire dans un circuit de mécénat ou de patronage, d'approbation, de publication, de diffusion et de réception qui a ses filtres, ses contraintes, ses enjeux et sa logique. L'histoire, parce qu'elle engage l'identité d'une collectivité, d'un pays, d'un État, d'une Église, comporte des enjeux politiques et éditoriaux plus considérables encore que d'autres matières. Et on ne saurait laisser de côté ces enjeux sans commettre de lourdes erreurs d'interprétation sur ce qui se publie et éventuellement se republie.

Aussi, avant de prétendre porter un diagnostic quelconque sur une crise supposée de l'histoire et de son édition, il me semble qu'il faut partir de l'existant, ou du moins de ce que l'on en sait. Que publie-t-on en matière d'histoire ? Qui publie-t-on ? Dans quelles conditions ? Quels sont les succès de librairie ou d'estime en ce domaine ? Peut-on chercher à savoir qui acquiert et lit ces ouvrages ? Et que sait-on d'une façon générale de l'évolution de la production historique au cours du siècle ?

Éditer l'histoire à Paris et à Rouen : pour une approche quantitative

Pour tenter de cerner la production éditoriale du XVII^e siècle en matière d'histoire, je m'appuierai d'abord sur la somme du regretté Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*⁹. Somme indispensable pour notre propos compte tenu du poids alors grandissant de Paris, aussi bien comme lieu de convergence des auteurs les plus en vue, des collections les plus riches, que comme point de concentration des pouvoirs, des institutions et des mécénats, et comme « tête de réseau » de la centralisation éditoriale. Mais la ville de Paris, contrairement au mot de François I^{er}, n'est pas « un pays » à elle seule. Cette capitale, même si elle concentre au XVII^e siècle l'essentiel des initiatives éditoriales, ne résume pas tout le paysage éditorial du royaume de France et, encore moins, de l'édition de langue française. Il faudrait donc dans l'idéal passer en revue la production d'au moins plusieurs centres provinciaux et même étrangers d'importance. Je devrai cependant me borner ici à un seul centre éditorial de province qui se trouve avoir été étudié pour les XVII^e et XVIII^e siècles – à savoir Rouen, capitale de la Normandie, siège du parlement et de l'archevêché de la province¹⁰.

Pour resituer très brièvement les deux villes l'une par rapport à l'autre, Paris compte au milieu du XVII^e siècle environ 400 000 habitants et Rouen pas moins de 90 000 (c'est alors la deuxième ville du royaume par sa population). Et tandis que la capitale a produit au cours du XVII^e siècle environ 17 500 éditions de livres, la cité normande de son côté en a fait paraître quelque 6 000, soit un total supérieur ou égal à celui de Lyon – ce qui fait aussi de Rouen au XVII^e siècle le deuxième centre éditorial français après Paris.

9 Henri-Jean MARTIN, *Livre, Pouvoirs et société à Paris, au XVII^e siècle : 1598-1701*, Genève, Droz, 1969, 1092 p. Réimpr. *ibid.* avec une préface de Roger Chartier en 1999.

10 Jean-Dominique MELLOTT, *L'édition rouennaise et ses marchés : vers 1600 - vers 1730 : dynamisme provincial et centralisme parisien*, Paris, École des Chartes, 1998, 816 p. ; Jean QUÉNIART, *L'Imprimerie et la librairie à Rouen au XVIII^e siècle*, Paris, C. Klincksieck, 1969, 287 p.

Afin d'approcher à présent le poids approximatif de l'édition historique dans la production imprimée française, voici quelques chiffres tirés des deux ouvrages que je viens de mentionner.

En premier lieu, le tableau qui suit propose un parallèle de l'évolution de la part de l'histoire (histoire entendue au sens actuel du mot, bien sûr) dans les répertoires respectifs de Rouen et de Paris :

	<i>Rouen</i>	<i>Paris</i>
Années 1600	11,3 %	21 %
Années 1620	9,8 %	26 %
Années 1640	15,7 %	22,5 %
Années 1660	17,2 %	22,5 %
Années 1680	16,8 %	26 %
Années 1690	25 %	23 %
Années 1700	14 %	19 %

Tab. 1 : Part de l'histoire dans la production imprimée de Rouen et de Paris au XVII^e siècle, par décennies significatives.

Très stable à Paris – hormis un léger fléchissement dans la dernière décennie prise en compte, la part de l'histoire, partie de bien plus bas à Rouen, tend d'une façon générale à s'y accroître au fil du siècle, pour atteindre les 25 % dans les années 1690.

Ce constat appelle une interprétation que nous tenterons de formuler plus avant, à l'occasion de notre présentation des contenus et de leurs dominantes.

Il faut à présent s'efforcer de replacer ces valeurs dans le cadre d'une répartition globale de la production par catégories du savoir – ce qu'il est possible de faire dans le cas de Rouen. Je précise que la reconstitution de la production imprimée repose évidemment d'abord sur les collections d'imprimés conservées dans les bibliothèques publiques, mais aussi sur des sources d'archives (judiciaires, corporatives, administratives...) et des catalogues de libraires.

	1600-1669	1670-1699	1700-1729
Religion	27,1 %	39,8 %	38,2 %
Droit	6,9 %	6,5 %	9,5 %
Histoire	12,1 %	18,4 %	18,2 %
Lettres	42,7 %	23,1 %	25,8 %
Sciences et arts	10,2 %	10,4 %	7,2 %

Tab. 2 : Répartition de la production imprimée par catégories du savoir Rouen, 1600-1729.

Si l'on esquisse une comparaison avec Paris, pour lequel le travail d'H.-J. Martin ne fournit que des évaluations sous forme de courbes, on s'aperçoit que dans la capitale :

- la part des *lettres* oscille entre 20 et 29 % pendant la période – et même 21 à 23 % dans les 30 dernières années du siècle (en net retrait par rapport à Rouen, l'essor du domaine littéraire apparaissant essentiel pour le décollage du centre éditorial normand) ;
- en revanche, le *domaine religieux* y est nettement dominant : de 30 % environ pour la période 1600-1669 à 40 à 44 % entre 1670 et 1699.

En ce qui concerne l'histoire, en tout cas, il ressort de ces évaluations qu'à Rouen, partie d'un niveau assez bas au début du XVII^e siècle (autour de 10 %), elle a augmenté sensiblement sa représentation dans la seconde moitié du siècle pour se stabiliser au début du XVIII^e siècle à plus de 18 %, soit une valeur très proche de celle observée à Paris. Une sorte de « rattrapage » s'est donc opéré de ce côté, au moins sur le plan quantitatif, de même qu'en ce qui concerne le domaine religieux, où Rouen, à la fin du XVII^e siècle (avec 38-39 %) tend à rejoindre les quelque 40 % en vigueur dans la capitale. *À contrario*, la part des lettres (autour de 25 % à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle) tend dans la cité normande à égaler le niveau relativement faible relevé dans la capitale.

En termes quantitatifs, quoi qu'il en soit, on ne saurait parler de crise. Le domaine de l'histoire, dans les deux villes, est loin d'être négligeable : jamais moins de 10 % ni plus de 26 %, pour une moyenne d'environ 22 % à Paris et de près de 18 % à Rouen, en prenant en compte les premières décennies du XVIII^e siècle. Si l'on compare avec les taux atteints par un domaine aussi fondamental que le droit, qui jouit d'un public professionnel « captif » et solvable, et qui se situe au-dessous de 7 % à Rouen et de 6 % à Paris, c'est même tout à fait considérable.

Encore faut-il chercher à discerner les composantes de ce que l'on appelle histoire – ce que l'on peut faire dans le cas de Rouen, pour lequel on dispose de statistiques précises. Et cela même si la répartition en catégories comporte une petite part d'arbitraire – on a vu ci-dessus le flou et les hésitations entourant la définition de l'histoire.

	1600-1669	1670-1699
Histoire religieuse, hagiographie	26,3 %	37,4 %
Histoire antique	7,7 %	1,2 %
Histoire médiévale et moderne	23,8 %	18,1 %
Histoire immédiate, actualité	27,5 %	27,1 %
Mémoires, correspondances	3,8 %	7,4 %
Géographie, guides, récits de voyages	10,6 %	8,6 %

Tab. 3 : Les composantes du domaine histoire dans la production imprimée de Rouen, 1600-1699.

Livre, pouvoirs et société à Paris n'offre malheureusement que deux repères comparatifs très incomplets, en 1643-1645¹¹, où la proportion de l'histoire religieuse est de 24,5 %, et en 1699-1701, où elle atteint les 36,7 % – ce qui recoupe tout de même assez bien les chiffres connus pour Rouen.

Dans les deux centres d'édition, on est donc sûr d'au moins une chose : la part de l'histoire religieuse est d'une façon générale prépondérante, et ce de plus en plus au fil du siècle (plus d'un tiers des publications historiques à la fin du XVII^e siècle), suivie d'assez près dans le cas de Rouen par les publications d'actualité, et d'un peu plus loin par l'histoire médiévale et moderne.

À présent que l'on s'est fait une idée du rapport des forces en présence, que recouvrent au juste ces catégories ? Pour le savoir, on ne peut faire l'économie d'un examen approfondi de la production imprimée. Mais il est évidemment délicat de prétendre, sans tomber dans l'énumération fastidieuse, donner une idée fidèle et nuancée d'une production historique qui, sur deux villes et un siècle, représente plusieurs milliers d'éditions. Dans la masse des titres, des contenus, des auteurs, des dates, des éditeurs, je vais seulement tenter ici

11 Henri-Jean MARTIN, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle (1598-1701)*, 3^e éd, Genève, Droz, 1999, 1091 p., p. 76–87.

de détacher les récurrences, les succès plus ou moins avérés et ce qui m'a semblé être représentatif de certaines tendances du XVII^e siècle.

Je précise que tantôt j'ai procédé en distinguant les apports des deux villes, tantôt au contraire j'ai cru bon de souligner combien ils coïncidaient.

Histoire religieuse

Tout d'abord, ce que « l'histoire pour philosophes » raillée par Foucault semble avoir particulièrement négligé, dans le diagnostic porté sur le siècle, c'est le fait que l'érudition historique est loin d'être marginale, voire absente de la production imprimée. Seulement, sous la pression des querelles religieuses (catholiques / protestants, mais aussi et surtout gallicans / ultramontains, jansénistes / jésuites...), il se trouve que c'est l'histoire religieuse qui a le plus suscité et mobilisé cette érudition. C'est l'histoire des Pères de l'Église, l'histoire de l'Église byzantine, celle des premiers conciles puis des conciles médiévaux, l'histoire des hérésies, anciennes et récentes, l'étude des libertés gallicanes, etc., qui pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons, ont retenu en premier lieu l'attention des érudits laïcs et surtout ecclésiastiques, avec dans la première moitié du XVII^e siècle le travail de fond des pères jésuites (Fronton Du Duc, Denis Petau, Jacques Sirmond, puis Philippe Labbe), tous publiés à Paris par le fameux imprimeur du Roi et de la Compagnie de Jésus Sébastien Cramoisy (1585 ?-1669). Ces recherches savantes sont prolongées dans la suite du siècle par la publication de travaux comme la *Gallia christiana* des frères de Sainte-Marthe (1^{re} éd., 1656, 4 vol.), les *Annales ecclesiastici Francorum* de l'oratorien Charles Le Cointe (Paris, Imprimerie royale, 1665-1683, 8 vol.), la monumentale *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Louis-Ellies Du Pin (1686-1691 en 6 vol., puis 1693-1715 en 8 vol.), ou les *Selecta historiae ecclesiasticae capita* du dominicain Noël Alexandre, protégé de Jean-Baptiste Colbert (1676-1686, 26 vol.). Puis, à la toute fin du XVII^e siècle, après leurs fameuses éditions patrologiques (notamment les œuvres de saint Augustin, saint Ambroise, etc.), ce sont désormais les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur – les « Mauristes » – qui prennent la haute main sur l'édition des monuments de l'Antiquité sacrée, qu'elle soit latine ou grecque.

À Rouen, où l'on ne peut concurrencer Paris sur ce terrain de la grande érudition subventionnée par la monarchie et par l'Assemblée du clergé, on édite et réédite en revanche l'*Histoire de la naissance... de l'herésie de ce siècle* du magistrat bordelais Florimond de Raemon (8 éd. de 1605 à 1648), et on réimprime des usuels éprouvés tels que la *Summa*

conciliorum et pontificum du dominicain espagnol Bartolomé Carranza (1503-1576) [4 éd. de 1633 à 1655] et les *Annales Veteris Testamenti* du jésuite Jacques Salian (4 éd. de 1635 à 1655), ou l'épitomé des *Annales ecclesiastici* de Cesare Baronio (1538-1607). À la fin du siècle, Jean Hermant (1650-1725), curé de Maltot près de Caen, publie en ce domaine une série de travaux de vulgarisation érudite qui comblent un vide et connaissent le succès : *Histoire des conciles* (1695, 1697, 1699, 1704, 1715-1716), *Histoire de l'établissement des ordres religieux* (1697), *Histoire des religions ou ordres militaires de l'Église* (1698, 1704 et 1725), *Histoire des heresies* (1712).

Tandis qu'à Paris, c'est l'*Histoire de l'Église* de l'évêque Antoine Godeau (1605-1672) [1663-1678, 3 vol. ; 4^e éd. en 1672-1678] et plus tard surtout l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Claude Fleury (1640-1723) en 36 vol. in-4^o (1691-1738) qui répondent à cette attente.

Les vies des saints sont également à l'honneur et constituent une valeur sûre du répertoire, sous forme de recueils collectifs ou de biographies individuelles. Le recueil du jésuite espagnol Pedro de Ribadeneyra (1527-1611), traduit en français sous le titre *Les Fleurs des vies des saints*, est le best-seller incontesté du genre dans les deux villes ; il est réimprimé au moins 20 fois à Rouen de 1619 à 1712 (et au moins six fois à Paris dans le même temps). *Les Caracteres des saints pour tous les jours*, du prêtre normand Durand, présente une nouvelle formule hagiographique pratique à partir de 1678 (6 éd. à Rouen jusqu'en 1697), de même que *Les Pratiques de l'Année sainte* du P. Martial du Mans, à Paris comme à Rouen. Les congrégations – et particulièrement la Compagnie de Jésus, mais aussi les Bénédictins de Saint-Maur avec leurs *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* à partir de 1668 à Paris – ont également à cœur de publier les biographies de leurs saints et de leurs bienheureux (par exemple, à Rouen, saint Ignace, saint François Xavier, saint François Borgia pour les Jésuites). Par ailleurs – et le phénomène est sensible à Rouen –, les meilleurs érudits ecclésiastiques locaux (François Farin [1605 ?-1675], par exemple, chapelain et historien de Rouen) entreprennent d'étudier et de publier des biographies des saints patrons qui illustrent la ville et la proche région, saint Romain (par F. Farin en 1652), saint Nicaise, saint Clair, sainte Clotilde, saint Valentin de Jumièges, saint Taurin d'Évreux (par Henri-Marie Boudon, Rouen, 1694)...

L'histoire ecclésiastique normande est d'ailleurs le secteur le plus érudit de l'édition rouennaise à partir de la mi-XVII^e siècle, avec notamment *La Normandie chrestienne ou l'Histoire des archevesques de Rouen* de François Farin (1659), la *Neustria pia seu De*

omnibus... abbatibus et prioratibus totius Normaniae... (1663) du récollet Artus Du Monstier (1586-1662), et les premiers travaux des Bénédictins de Saint-Maur portant sur la Normandie : l'*Histoire de l'abbaye royale de S. Ouen de Rouen* de dom Jean-François Pommeraye (éd. en 1662, 1663, 1664 et 1668), la nouvelle *Histoire des archevêques de Rouen* du même (1667), sans oublier ses *Sanctae Rotomagensis ecclesiae concilia* (1677) et son *Histoire de l'église cathédrale de Rouen* (1686) – toutes entreprises nécessitant de sérieuses recherches d'archives subventionnées par l'archevêque et le chapitre cathédral de Rouen.

Ce dynamisme érudit provincial vient rejoindre un courant qui se structure autour des Mauristes et de leur abbaye parisienne de Saint-Germain-des-Prés, qu'anime dom Jean Mabillon (1632-1707) à partir de 1664. Une méthode critique – dont l'importance sera fondamentale pour l'avenir des disciplines historiques car elle achève de leur donner une déontologie scientifique – est en train de naître. Cette méthode émerge au milieu des travaux de longue haleine des Bénédictins, mais aussi au milieu de controverses qui nous paraîtraient aujourd'hui assez insignifiantes sur tel ou tel point de détail d'hagiographie ou d'histoire sainte, et qui pourtant déchaînent alors les passions. N'oublions pas qu'en 1681, dom Mabillon publie à Paris son traité fondateur, le *De re diplomatica*, pour justifier les méthodes d'identification des Mauristes et poser les critères permettant d'établir l'authenticité des actes utilisés par eux, face aux critiques des pères jésuites chargés des *Acta sanctorum*, les Bollandistes. Ces exigences nouvelles rejoignent celles d'érudits laïcs consciencieux comme le trésorier de France Charles Du Fresne sieur Du Cange (1610-1688), qui a alors publié depuis peu son *Glossarium ad scriptores infimae et mediae latinitatis* (1678) – dictionnaire de latin médiéval. La recherche de la vérité historique par la convergence de sources indépendantes dont la fiabilité a été soumise à un examen critique est alors posée comme le but de l'histoire sérieuse. Une donnée majeure est ainsi acquise, même si elle n'influera pas immédiatement sur l'ensemble des travaux historiques. Car le « bien-écrire » et l'« histoire éloquente » continuent à être pour certains incompatibles avec l'érudition – le savant normand Pierre-Daniel Huet (1630-1721), évêque d'Avranches, d'ailleurs auteur d'*Origines de la ville de Caen* publiées à Rouen en 1702 et 1706, dénonce sévèrement ce hiatus entre érudition et littérature historique : « Il se forme une cabale [...] de gens ignares et non lettrés qui, sentant leur incapacité et ne pouvant se résoudre à une étude assidue, ont cherché un moyen plus

court pour se mettre au-dessus de ceux dont la comparaison les rend méprisables, et ils ont entrepris de ridiculiser l'érudition »¹².

Mais ce « divorce » de la littérature historique et de l'érudition critique ne date pas de la fin du XVII^e siècle et de sa prétendue « crise de l'histoire ». Et surtout il n'empêche pas, on y reviendra, l'espèce de symbiose de l'érudition profane et de l'érudition ecclésiastique.

« Histoire immédiate » et actualité

Une autre catégorie échappe à la « grande histoire » retenue par la postérité et se révèle pourtant essentielle dans l'ensemble « Histoire » (plus d'un quart du total) : les publications d'actualité, l'histoire écrite au présent. Bien que seules les publications de plus de deux cahiers (autrement dit les livres, à l'exclusion des « livrets », non soumis au régime des privilèges de librairie) aient été prises en compte par notre enquête, beaucoup d'entre elles se composent de simples pièces de circonstance. La plupart consistent en récits officiels ou en comptes rendus d'événements : récits de campagnes et d'expéditions, victoires, siège de La Rochelle ou conquêtes de Louis XIV par exemple, entrées royales, alliances et mariages, pèlerinages et vœux de la reine pour la naissance du Dauphin, deuils, etc. Les nombreuses oraisons funèbres d'Henri IV publiées en 1610 et 1611 entrent dans cette catégorie et permettent de mesurer rétrospectivement la popularité du souverain assassiné.

D'autres pièces semblent moins directement dictées par la propagande monarchique et justifient pourtant la politique des rois de France – ainsi les relations de la mort de Charles I^{er} Stuart en 1649-1650, ou bien un peu plus tard les prises de position en faveur de la restauration de Charles II, ou encore de la Catalogne en rébellion contre le roi d'Espagne en 1641-1642, etc.

Certaines autres publications, malgré leur longueur relative, s'apparentent à des récits de faits divers : vie et exécution de criminels, phénomènes surnaturels et présages, naissance d'enfants monstrueux ou description de personnages géants ou difformes, frères ou sœurs siamois, mais aussi miracles advenus en tel ou tel lieu, etc.

12 Pierre-Daniel HUET, *Huetiana, ou pensées diverses de M. Huet...* (publié par l'abbé Joseph d'Olivet), Paris, J. Estienne, 1722, p. 1.

Enfin une partie de ces pièces consistent en prises de position contraires aux orientations de la politique royale et en appels à l'opinion, voire en manifestes à caractère pamphlétaire, en matière diplomatique ou fiscale par exemple. De telles publications constituent le prolongement, sous forme de livres, des milliers de pièces et de libelles parus en période de crise – pendant la Fronde, par exemple, on ne recense pas moins de 5 000 « mazarinades » publiées à Paris et en province – dont la majorité prennent pour cible le cardinal Mazarin et sa politique au service de la monarchie absolue.

Qu'elle soit en faveur d'un camp ou d'un autre, cette information « à chaud » en tout cas ne se sépare pour ainsi dire jamais de son but apologétique, tant dans le domaine religieux que sur la scène politique. Et plus la publication est longue, plus le phénomène est sensible.

Dans la dernière décennie du siècle, Paris mais aussi Rouen profitent du succès des « dialogues politiques » du pamphlétaire Eustache Le Noble (1643-1711), ancien procureur général au parlement de Metz. Ce polémiste prolifique, stipendié par la monarchie pour distiller sa propagande sur un mode humoristique et non conformiste, publie à partir de 1689 dans une feinte clandestinité ses *Dialogues entre Pasquin et Marforio* ou « pasquinades » puis ses dialogues de la *Pierre de touche politique*, dirigés notamment contre le pape Innocent XI (affaire de la Régale) et contre Guillaume III d'Orange devenu roi d'Angleterre.

La marge de *manœuvre* de l'information politique est néanmoins fort étroite dans la France du XVII^e siècle. Les périodiques publiés à Paris, patronnés et contrôlés par le pouvoir central, sont les organes obligés du discours officiel, dont ils détiennent le monopole de fait : la *Gazette* de Théophraste Renaudot (1586-1653), protégé de Richelieu, à partir de 1631, le *Mercure galant* de Jean Donneau de Visé (1638-1710), journaliste pensionné (qui sera par ailleurs nommé historiographe du Roi en 1691), à partir de 1672, et le *Journal des sçavans*, lancé en 1665 et confié d'abord au parlementaire Denis de Sallo, protégé de Colbert. Pas d'information alternative possible dans ces conditions sans le recours à la clandestinité ou à l'étranger, et particulièrement aux gazettes francophones de Hollande, expédiées par la poste et qui connaissent un réel succès parmi les élites.

Histoire médiévale et moderne

L'histoire médiévale et moderne est l'autre poste-clé de la production historique, tant à Paris qu'à Rouen – une production qui paraît massivement en langue française (c'est l'un des grands acquis du siècle, concernant au premier chef l'histoire nationale). Mais ses composantes diffèrent généralement d'un centre à l'autre. Et cela se conçoit, car la capitale

jouit d'atouts certains en la matière ; elle concentre les institutions mécènes (le roi, ses ministres, les prélats, l'Assemblée du clergé...), les grands éditeurs choyés par le pouvoir, les historiographes de France et / ou du Roi¹³, les académiciens (avec l'Académie française, créée par Richelieu en 1635, qui va compter quelques historiens, et surtout l'Académie des inscriptions et belles-lettres, instituée en 1663 et d'abord cantonnée à la composition de devises pour la célébration du Grand Règne mais qui va se tourner de plus en plus vers l'érudition), les Bénédictins mauristes qui, après avoir gagné la considération du public lettré par leurs éditions patrologiques et leurs travaux sur l'histoire de la famille bénédictine et de l'Église, vont s'orienter de plus en plus vers l'histoire du royaume, de ses provinces et de ses villes.

Rien d'étonnant par conséquent à ce que Paris s'impose dans la production d'histoire nationale, tant savante qu'officielle voire les deux. La première moitié du siècle, en particulier, est la grande période des historiographes du Roi les plus érudits et laborieux. Théodore Godefroy (1580-1649) dresse avec les frères Jacques (1591 ?-1656) et Pierre (1582-1651) Dupuy, bibliothécaires du Roi (et historiographe aussi, en ce qui concerne Pierre), l'inventaire du Trésor des chartes, et publie une foule d'ouvrages monumentaux, dont le *Cérémonial de France* (1619 ; rééd. en 1649 par son fils Denis [1615-1681, historiographe du Roi lui aussi à partir de 1640]) et l'édition des principales chroniques royales, de Charles V à Louis XII. André Duchesne (1584-1640), son homologue et contemporain, multiplie les travaux d'histoire savante à partir d'archives qu'il sauve de l'oubli : les *Antiquités de la grandeur... des rois de France* ; les *Antiquités et recherches des villes, chasteaux et places... de toute la France* (sans cesse rééditées telles quelles de 1609 à 1637, puis revues par son fils François Duchesne [1616-1693, historiographe du Roi à partir de 1640]), une *Histoire d'Angleterre* (1614, 1634 et 1637), une *Histoire des papes* très estimée (1616, 1645 et 1653),

13 Pour une mise au point sur les différents types d'historiographes officiels, du XV^e au XIX^e siècle, on se reportera particulièrement aux travaux de François FOSSIER : « La charge d'historiographe du seizième au dix-neuvième siècle », *Revue historique*, t. 258, 1973, p. 77-92, et « À propos du titre d'historiographe sous l'Ancien Régime », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 32, 1985, p. 361-417. Dans le second article, actualisé, Fossier a recensé pour l'Ancien Régime la bagatelle de 113 historiographes officiels, dont 70 historiographes du Roi, 16 historiographes de France et une quantité d'autres cas (historiographes des Bâtiments du Roi, de tel prince, de telle ville, de telle province, etc.) ; 70 % environ de ces historiographes ont été nommés au XVII^e siècle. La moyenne de leurs pensions annuelles se situe entre 1 200 et 2 000 livres, mais les variations sont considérables. Pour le positionnement et l'œuvre des historiographes, cf. notamment Orest RANUM, « Historiographes, historiographie et monarchie en France au XVII^e siècle », dans *Histoires de France, historiens de la France. Actes du colloque international, Reims, 14 et 15 mai 1993*, publ. par Y.-M. Bercé et P. Contamine, Paris, Société de l'histoire de France, 1994.

une *Bibliothèque des auteurs qui ont écrit l'histoire... de France* (1618 ; rééd. en 1627), la première en son genre, qui va donner l'idée de la collection des *Historiens de la France*, entreprise de son vivant puis continuée par son fils et plus tard reprise par les Mauristes. À la même époque, les frères de Sainte-Marthe, les jumeaux Louis et Scévole, historiographes du Roi également, publient leur *Histoire généalogique de la Maison de France* (1619 ; rééd. 1628, 1647 et 1663) et se lancent dans la monumentale *Gallia christiana*, répertoire historique de tous les diocèses et établissements religieux de l'Église gallicane. Sur cette lancée, l'augustin déchaux Anselme de Sainte-Marie (1625-1694) publie en 1674 son *Histoire de la Maison royale de France* (2 vol.) et Étienne Baluze (1630-1718), bibliothécaire de Colbert, ses *Capitularia regum Francorum* (1677, 2 vol.). Cela dit, ce mouvement de publication, porté à l'origine par des laïcs lettrés appartenant aux milieux de la robe et des offices, tend à s'essouffler dans le dernier tiers du XVII^e siècle, avant que les Bénédictins de Saint-Maur ne prennent collectivement le relais.

La grande génération des historiographes de France et du Roi est alors passée, et la monarchie confie désormais surtout ce titre à des littérateurs qu'elle souhaite récompenser ou encourager – littérateurs non sans talent ni sérieux pour certains d'entre eux : ainsi François Eudes de Mézeray (1610-1683), auteur d'une *Histoire de France* fort prisée (1643-1651), mais dont l'indépendance d'esprit déplaira et à qui on retirera sa pension d'historiographe après la nouvelle édition de son *Abrégé de l'histoire de France* (1668), insuffisamment expurgé de ses réflexions sur la fiscalité au gré de Colbert – il sera toutefois maintenu à son fauteuil de l'Académie française – ; ainsi également Jean Racine et Nicolas Boileau, nommés tous deux historiographes en 1677 et chargés peu après de « couvrir » la campagne de Hollande et d'y exalter la gloire du Roi-Soleil. La tentation est donc grande de faire de l'histoire chronologique, et par règne, non plus l'illustration d'une histoire du royaume, mais le lieu d'une propagande évidente à la louange de la dynastie régnante, en justifiant au besoin la politique présente par le passé.

Dans la première moitié du siècle, à Paris comme à Rouen, la tendance historiographique ne sautait certes pas aux yeux, avec la publication d'anciennes chroniques ou de compilations du XVI^e siècle, avec celle aussi de chronologies et d'histoires de France très générales comme celle (1597) de Jean de Serres (1540-1598), côté protestant – nommé historiographe de France par Henri IV en 1596-1597 –, et celle de l'historiographe du Roi Scipion Du Pleix (1569-1661), protégé de Richelieu – et supervisé par lui –, côté catholique. À Paris aussi bien qu'à Rouen, on relève alors le succès d'ouvrages destinés à servir de manuels et de chronologies dans les collèges ou entre les mains des précepteurs, ainsi le

Florus Francicus, abrégé d'histoire militaire de l'oratorien Pierre Berthault (1600 ?-1681) [au moins 6 éd. à Paris de 1630 à 1660, et plusieurs à Rouen], ou l'*Abregé de l'histoire des roys de France avec leurs effigies* (Rouen, 3 éd. au moins de 1611 à 1631 ; Paris, 1631).

Mais, outre ces manuels, on publie de plus en plus à Paris les œuvres d'historiographes qui s'apparentent davantage à des littérateurs chargés d'illustrer plus ou moins adroitement les grandeurs de la monarchie française qu'à des historiens érudits et soucieux d'exactitude. Ainsi Antoine de Varillas (1624-1696), historiographe du Roi un temps pensionné par Colbert puis par l'Assemblée du clergé de France, ancien employé de la Bibliothèque du Roi et ancien historiographe de Gaston d'Orléans, compose en série des histoires par règne – Louis XI (1689), Charles VIII (1683), Louis XII (1688), François I^{er} (1683), Henri II (1692), François II (1692), Charles IX (1683), Henri III (1694) – qui penchent vers l'anecdote et vers ce que l'on appelle alors l'« histoire galante », en tout cas peu rigoureuse. Paul Pellisson-Fontanier (1624-1693), protestant converti, membre et historien de l'Académie française, est nommé en 1670 historiographe du Roi et travaille à une *Histoire de Louis XIV* en forme de panégyrique, avant de connaître la disgrâce en 1677. Le P. Gabriel Daniel (1649-1728), théologien jésuite et polémiste de talent, publie en 1696 le premier volume d'une *Histoire de France* (rééd. 1713, 1721, 3 vol.) estimée pour sa méthode et son écriture, mais pour laquelle il n'aurait passé, selon les mauvaises langues, que deux heures dans les archives du royaume avant de s'en échapper définitivement – ce qui ne l'empêchera pas de devenir officiellement historiographe de France en 1713. Et l'on pourrait citer, pour la fin du règne de Louis XIV, d'autres noms d'historiographes bien plus obscurs : Valincour, le père Richard, Donneau de Visé, Guyonnet de Vertron, l'abbé de Cordemoy...

L'édition rouennaise reste en quelque sorte « à l'abri » de cette littérature historique officielle, laquelle se trouve être publiée par de grands libraires parisiens sous des privilèges de longue durée qui excluent pour longtemps les reprises en province. Sans doute cette littérature ne vise-t-elle pas non plus un public assez large pour qu'il vaille la peine de la réimprimer à grande échelle. En revanche des travaux d'histoire provinciale et locale souvent de qualité voient le jour à Rouen pendant tout le siècle. Après l'*Histoire generale de Normandie* (1631) du curé de Maneval (Menneval, près de Bernay) Gabriel Du Moulin (1575 ?-1660), c'est l'*Histoire de Normandie* de l'avocat au parlement de Rouen Jacques-Eustache d'Anneville (m. vers 1650) qui tient la vedette au milieu du siècle (1645, 1646 et 1647), et un peu plus tard avec son *Abregé* (1665, 1668, 1675). L'*Histoire sommaire de Normandie* de l'abbé Louis Levassesseur de Masseville (1648-1733) prendra le relais à la fin du siècle en plusieurs livraisons (1688, 1691, 1693 et 1698 ; rééd. 1708-1727). L'épopée

médiévale des Normands rencontre l'intérêt particulier du public, avec plusieurs ouvrages érudits dont l'*Histoire excellente... du roy Willaume le Bastard* (1626 et 1629 [2 éd.]) du chanoine rouennais François d'Eudemare (15...-1635), les *Conquestes & trophées des Norman-François aux royaumes de Naples et de Sicile...* (1658) de Gabriel Du Moulin et le *Rollo Northmanno-britannicus* (1660) du curé de Gisors Robert Denyau. L'histoire de Rouen est encore illustrée au début du siècle par le *Recueil des antiquitez et singularitez de la ville de Rouen*, composé par le cordelier Noël Taillepied (1540-1589) à la fin du XVI^e siècle (au moins 6 éd. de 1578 à 1658) et devenu bien désuet. Il est supplanté par l'*Histoire de la ville de Rouen* (1668) du chapelain rouennais François Farin (1605 ?-1675), qui sera rééditée plusieurs fois au XVIII^e siècle.

Autre particularité de l'édition historique rouennaise : en proportion, on semble s'y être intéressé davantage qu'à Paris à l'histoire étrangère. L'histoire moderne de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie retient l'intérêt, mais c'est le cas aussi de celle de l'Orient (Empire ottoman, Perse, Chine, Inde) et des pays du Nord – Danemark, Flandre, Provinces-Unies, Grande-Bretagne. Dans les années 1670 et jusqu'à la veille de la Révocation de l'édit de Nantes, le rôle des libraires protestants, celui notamment de Jacques Cailloué (159.-1664), de Jean I Berthelin (1577-1652) puis de Jacques Lucas (1636-1682), est essentiel en la matière. C'est grâce à ces professionnels calvinistes que l'on voit paraître à Rouen plusieurs ouvrages traduits de l'anglais sur les troubles et révolutions d'Angleterre, ainsi qu'une biographie d'Élisabeth I^{re}. Mais ce filon se tarit à l'extrême fin du siècle, et l'édition d'histoire étrangère, si elle ne disparaît pas complètement, passe désormais soit dans le domaine de l'actualité immédiate (pour les pays voisins), soit dans celui de la description géographique (pour les contrées lointaines).

Enfin, en matière d'histoire moderne, les dernières années du siècle voient paraître l'avant-garde de ce que l'on peut qualifier d'« histoire parallèle ». Rouen, qui est entre-temps devenu l'un des principaux centres du livre interdit et contrefait, produit ou réimprime *Le Grand Alcandre* (1693), l'*Histoire de la guerre de Guienne*, attribuée à Jean Baltazar (1694), ainsi que le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle (1699) et d'autres titres témoignant de courants contestataires.

La littérature géographique

Il s'agit au XVII^e siècle d'un secteur constant mais encore modeste, en tout cas comparé à ce qu'il représentera au XVIII^e siècle. Et ce malgré le grand succès d'un best-seller

comme les *Estats, empires, royaumes et principautez du monde*, du gentilhomme de la Chambre du Roi Pierre Davity ou d'Avity (1573-1635). L'ouvrage, énorme compilation sur l'état politique du monde connu au début du XVII^e siècle, est publié en 1613 à Paris avant d'y connaître de nombreuses rééditions jusque dans la seconde moitié du siècle. À Rouen, on en dénombre au moins huit éditions de 1625 à 1664. De même, la *Sommaire Description de la France, Allemagne, Italie et Espagne*, de Théodore Turquet de Mayerne, connaît un franc succès tant à Paris qu'à Rouen, où elle est réimprimée six fois de 1606 à 1642.

Pour le reste, les titres phares concernent plutôt les relations de voyages en Méditerranée, vers le Levant et la Terre sainte, avec les *Voyages du seigneur de Villamont* souvent réimprimés à Paris comme à Rouen dans la première moitié du siècle, *Le Bouquet sacré ou le Voyage de la Terre sainte* du cordelier Jean Boucher (sans cesse réimprimé à Paris et à Rouen, où on en compte au moins 19 éd. de 1617 à 1722), et le *Voyage d'Italie et du Levant* de quatre voyageurs rouennais paru en 1664 et réimprimé en 1670 et 1687.

À Rouen, l'édition s'intéresse pendant tout le siècle aux Pays-Bas, tandis qu'à Paris elle bénéficie des relations de missions des Jésuites, notamment en Nouvelle-France (Canada) puis des prêtres du séminaire des Missions étrangères. Mais dans les deux villes la tendance est cependant à la baisse pour ce segment de la production imprimée.

Mémoires et correspondances

On ne saurait insister ici sur l'histoire antique, dont la part tend vers zéro à la fin du XVII^e siècle et ne repose quasiment plus que sur des manuels destinés aux collégiens.

En revanche, la représentation des Mémoires et lettres s'accroît de façon significative. Le genre est dominé au début du siècle, à Paris comme à Rouen, par les rééditions nombreuses des Mémoires de Philippe de Commynes.

Mais cette catégorie d'ouvrages devient de plus en plus au fil du temps le refuge de l'histoire non officielle, voire parfois subversive. Les Mémoires du duc de Sully (*Memoires des sages et royales oeconomies d'Estat*), imprimés au château de Sully-sur-Loire sous une fausse adresse en 1638, connaissent le succès et sont réimprimés à Rouen en 1649, 1652, 1662, 1663 et 1683 au moins. Justification et dénonciation politiques vont imprégner désormais le genre des Mémoires, avec à Rouen dans les années 1660 les *Memoires de M. D. L. R. [La Rochefoucauld] contenant les brigues pour le gouvernement à la mort de Louis XIII* (1662), la *Relation de la cour de Rome en 1661*, du parlementaire rouennais Charles Ferrare du Tot (en français et en italien, 1662, 1663, 1664), les *Memoires pour*

l'histoire du cardinal de Richelieu d'Aubery (parus en 1667 sous la fausse adresse de « Cologne, chez Pierre Marteau »).

Puis, à Rouen, le mouvement se précipite. On voit se succéder sous des adresses fictives les *Memoires de M. le comte de Montbas sur les affaires de Hollande* (1673), les *Memoires du temps* attribués à Gatien de Courtilz de Sandras en 1674, puis, du même, la biographie apocryphe du maréchal de Turenne (1689), le *Testament politique de messire J.-B. Colbert* (1693 et 1694), *L'Alcoran de Louis XIV ou le Testament politique du cardinal Jules Mazarin* (1695), etc. L'édition rouennaise développe ainsi, dans la clandestinité, une production historique que l'on pourrait qualifier d'« alternative » – alternative en tout cas à l'histoire officielle orchestrée par la propagande monarchique, car elle entend montrer « l'envers du décor » du Grand Siècle, et dévoiler les dessous plus ou moins affriolants et scandaleux de l'univers politique du Roi-Soleil.

Livres et possesseurs : la part appréciable de l'histoire

Ce survol permet de se faire une petite idée de ce qui s'imprimait et se réimprimait au XVII^e siècle, dans la capitale comme dans le principal centre éditorial de province, avec les caractéristiques et tendances propres à chaque lieu.

Malgré le recul relatif de l'histoire profane et du répertoire géographique, le domaine historique est d'une façon générale le grand gagnant de la nouvelle donne du dernier tiers du XVII^e siècle. Mais que peut-on savoir du public ou des publics de toute cette production historique ?

Les catalogues des principales bibliothèques, ecclésiastiques avant tout mais aussi laïques, qui nous soient connus confirment l'importance de l'érudition historique, en matière d'histoire religieuse tout particulièrement.

De même, les dizaines de bibliothèques privées des chanoines et chapelains de la cathédrale de Rouen¹⁴, que j'ai pu étudier grâce aux inventaires et ventes après décès conservés dans la série G des archives départementales de Seine-Maritime, accordent une part croissante à l'histoire, qui passe de 8,5 % en moyenne dans les années 1600-1669 à 15,2 % entre 1670 et 1699, confirmant à leur façon le mouvement de l'édition locale. L'histoire religieuse et l'hagiographie représentent au sein de la catégorie Histoire près de 35 % – ce qui

14 75 cas pris en compte entre 1600 et 1669, 33 entre 1670 et 1699 (J.-D. MELLOTT, *L'Édition rouennaise...*, *op. cit.*, p. 224-235 et 439-445).

paraît assez logique chez ces ecclésiastiques lettrés. Mais l'histoire profane, médiévale et moderne, française et normande, n'est pas négligée, et regroupe plus de 32 % des titres historiques. Dans ces bibliothèques très marquées professionnellement, l'histoire représente, plus que la littérature encore, le premier cercle des lectures qui ne soient pas d'obligation, tout en étant socialement admises et même recommandables. Outre la philosophie, c'est donc l'histoire qui, dans ce milieu bien spécifique, tend à canaliser les lectures de curiosité¹⁵.

Religion	64,8 % (1 015 titres)
Droit	3,6 % (57 titres)
Histoire	8,5 % (134 titres)
Lettres	15,9 % (249 titres)
Sciences et arts	1 % (16 titres)
Indéterminés	6 % (95 titres)

Tab. 4 : Répartition par catégories du savoir des livres répertoriés dans les bibliothèques de chanoines et chapelains de Rouen 1600-1669 (1 566 titres connus).

Religion	54,8 %
Droit	3,2 %
Histoire	15,2 %
Lettres	14,5 %
Sciences et arts	3,5 %
Indéterminés	8,8 %

Tab. 5 : Répartition par catégories du savoir des livres répertoriés dans les bibliothèques de chanoines et chapelains de Rouen 1670-1699.

Peut-on en dire autant de l'ensemble de la population ? Difficile de répondre de façon fiable à une telle question, dans la mesure où notre principale source, les inventaires après décès, d'une part n'enregistrent pas toujours la présence des livres, surtout s'ils sont de peu de valeur (c'est le cas notamment à Paris), et d'autre part ne mentionnent généralement qu'une minorité de titres lorsque la présence de livres est attestée.

Compte tenu de ces restrictions importantes, il semble toutefois que l'histoire occupe une large place dans les collections privées du XVII^e siècle. Dans le sondage que j'ai effectué

15 *Ibid.*, p. 230.

sur tous les inventaires après décès de Rouen pour les années 1678, 1688, 1698 – toutes catégories sociales confondues – et qui révèle déjà un taux de possesseurs de livres particulièrement élevé (46 % en 1678, 37,8 % en 1688, et 40,8 % en 1698, 59,1 % en 1708, 40 % en 1718)¹⁶, l'histoire, avec 22,1 % des titres mentionnés, tient le deuxième rang après la religion (33,2 % des titres), devant les lettres (18,8 %), les sciences et arts (11,2 %) et le droit (10,3 %). Autrement dit, la part de l'histoire dans les inventaires après décès de Rouen est quelque peu supérieure à celle qu'elle occupe dans l'édition rouennaise de l'époque, et très proche de son niveau moyen dans l'édition parisienne. Mais si l'histoire est si bien représentée¹⁷, c'est probablement aussi à cause du caractère volumineux et précieux d'une partie de la production historique, celle qui a trait à l'érudition, en matière d'histoire religieuse et d'histoire provinciale notamment. On a affaire là à des livres de grand format, qui ne se démodent pas ou peu, et que l'on va avoir tendance à garder et même à transmettre, bien davantage en tout cas que des livres scolaires, des livres de sciences, ou des romans et des pièces de théâtre. D'où l'intérêt légitime des notaires qui ont réalisé ces inventaires : non seulement ils ont signalé mais souvent aussi décrit, de préférence, les ouvrages d'histoire.

Religion	33,2 %
Droit	10,3 %
Histoire	22,1 %
Lettres	18,8 %
Sciences et arts	11,2 %
Indéterminés	4,3 %

Tab. 6 : Répartition par catégories du savoir des livres répertoriés dans les inventaires après décès de Rouen (1678, 1688 et 1698).

Cela dit, le livre d'histoire est peu présent dans les inventaires des catégories les moins aisés matériellement et culturellement. À Paris comme à Rouen, il est absent de chez les artisans et les boutiquiers (un seul contre-exemple à Rouen chez le calandreur Charles Hébert), où la seule ouverture vers l'histoire consiste dans la *Vie des saints* et l'histoire sainte. H.-J. Martin, pour Paris, n'a trouvé de livres d'histoire chez des marchands et des négociants

¹⁶ *Ibid.*, p. 418-439.

¹⁷ À Rouen, 42,1 % d'histoire médiévale et moderne et 30,4 % d'histoire religieuse et d'hagiographie entre 1678 et 1698.

qu'en deux rares occasions ; pour Rouen, le constat n'est qu'un peu plus positif. La pénétration du livre d'histoire s'opère très modestement en milieu marchand, où on voit cependant cités isolément certains titres au succès éprouvé : les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, l'*Inventaire général de l'histoire de France* de Jean de Serres ou encore l'*Histoire généalogique de la Maison de France* des frères de Sainte-Marthe. C'est dans les inventaires des deux noblesses, du clergé et de la bourgeoisie des offices (un peu plus timidement chez celle-ci), aussi bien à Paris qu'à Rouen, le plus large éventail de livres d'histoire : de l'hagiographie aux récits de voyages ; de Plutarque et Flavius Josèphe aux Mémoires de Sully ; de l'*Histoire sainte* à l'*Histoire de France* de Mézeray, en passant par l'*Histoire de Normandie* ou les fameux *Estats, empires et principautez du monde* de Davity.

Au total, si le domaine historique n'est pas marqué professionnellement, s'il ne relève pas, comme le domaine religieux ou le droit pour certains, de lectures d'obligation, il correspond à un « standing », à une certaine aisance sociale et culturelle. Accéder aux lectures historiques, au XVII^e siècle, c'est accéder à une culture capable d'émanciper vis-à-vis de préoccupations initialement professionnelles (dans le cas de la bourgeoisie des offices, par exemple) et de déboucher sur un modèle nobiliaire, fait de curiosité, de tradition et de digne détachement. Les lectures historiques permettent donc d'élargir les horizons d'une collection tout en lui conservant son caractère de sérieux et de patrimoine familial. Si l'importance quantitative du domaine Histoire n'est nullement négligeable, son importance symbolique est bien plus considérable encore. C'est à l'époque grâce à l'histoire qu'une bibliothèque s'ennoblit ou du moins gagne en distinction, acquiert son lustre et son prestige.

En guise de conclusions

Non seulement, donc, l'histoire ne semble pas en crise, mais elle contribue fortement à légitimer les élites et exerce un attrait certain, au XVII^e siècle, sur des catégories sociales en quête de reconnaissance, qui regardent avec insistance du côté du modèle aristocratique. À bien des égards, lire un livre d'histoire, c'est alors s'assimiler à son auteur, noble de robe ou éventuellement d'épée, officier du Roi, ou savant ecclésiastique, tous obligatoirement gallicans, pour la plupart fidèles serviteurs de la monarchie et de l'Église de France. En fait, tous les enjeux politiques, sociaux et éditoriaux semblent se conjuguer pour faire de l'édition de l'histoire un domaine-clé de la production imprimée française. D'abord parce que la langue nationale s'y impose de plus en plus, y compris dans le domaine de l'histoire religieuse. Ensuite parce que, si l'on s'intéresse encore, au début du XVII^e siècle, aux sujets et aux

modèles de l'histoire antique, sur la lancée de la Renaissance, c'est de moins en moins là ce qui importe. Tant sur le plan de l'érudition que sur celui de la vulgarisation, c'est une logique là aussi de maturité nationale qui s'impose, réduisant progressivement la part de l'histoire étrangère ou de l'histoire universelle. Pendant tout le XVII^e siècle, que l'on ait affaire à des auteurs savants, soucieux d'exactitude érudite, ou à des littérateurs pensionnés et pas forcément passionnés, l'enjeu essentiel est clair : c'est la justification et l'illustration de la monarchie française. Sans oublier une dimension qui fait son originalité et sa force dans l'Europe catholique, l'autonomie de l'Église gallicane vis-à-vis de Rome – d'où l'importance considérable en France d'une production d'histoire religieuse qui fait la part belle à l'Église des premiers siècles et du Moyen Âge, aux conciles, aux Pères de l'Église... ce qui permet de relativiser au passage le pouvoir et l'autorité du pape et de justifier le gallicanisme, comme l'a bien vu Bruno Neveu dans *Érudition et religion*¹⁸. On comprend tout l'intérêt qu'il y a eu, pour une monarchie de droit divin en marche vers l'absolutisme, à encourager de tels travaux, érudits ou non.

Plus que tout autre domaine du savoir, l'histoire a donc attiré au XVII^e siècle l'attention du pouvoir. À travers l'institution des historiographes de France et du roi qui remonte au XV^e siècle mais n'a pris son essor que dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la monarchie a canalisé à son profit puis institutionnalisé la production historique d'érudits et de littérateurs parmi les plus en vue. Et le résultat, s'il peut paraître discutable quant au fond, est impressionnant du point de vue quantitatif : force est de reconnaître, aussi bien au vu de la production conservée qu'à travers les livres des inventaires après décès, que l'œuvre des historiographes – qu'elle soit savante ou « éloquente » – est la plus massivement représentée en matière d'histoire nationale médiévale et moderne. Par le système des privilèges de longue durée, des approbations censoriales et la faveur accordée aux grands imprimeurs-libraires parisiens (imprimeurs du Roi notamment, comme Cramoisy), le pouvoir royal a également œuvré à une centralisation éditoriale qui lui a permis un contrôle plus étroit de la production livresque, en matière d'histoire tout particulièrement. Cette politique de centralisation, si elle a nettement handicapé la production provinciale (qui s'est retrouvée cantonnée, en matière d'histoire, aux réimpressions de succès nationaux ou à l'érudition locale), a permis en revanche la montée en puissance des travaux d'érudition à l'échelle nationale, ceux des

18 Bruno NEVEU, *Érudition et religion aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, A. Michel, 1994, 522 p.

historiographes royaux, jusqu'au début du règne personnel de Louis XIV, puis, grâce au « gallicanisme éditorial », ceux des Bénédictins de Saint-Maur, promus « académiciens de cloître » comme on les a surnommés, au service des « antiquités du royaume de France » – il suffit pour s'en faire une idée de jeter un coup d'œil aux conditions très favorables accordées aux Mauristes dans les contrats d'édition dont ils ont bénéficié avec l'appui du pouvoir royal auprès des plus grands libraires de Paris¹⁹. Et si l'on ajoute, à ce réservoir d'auteurs, les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, réformée et de plus en plus orientée vers l'érudition à partir de la fin du règne de Louis XIV, on ne s'étonnera pas que l'on ait pu envier le roi de France de disposer d'effectifs de savants aussi nombreux et qualifiés et d'éditeurs aussi motivés pour valoriser le passé et le présent de son royaume et de l'Église gallicane. Si, en matière d'érudition, la royauté a réussi un coup de maître, salué par l'ensemble de la République des lettres, sur le terrain de la littérature historique officielle, en revanche, il est certain que le glissement vers le panégyrique et la « tyrannie de la grandeur » n'ont pas produit que des chefs-d'œuvre et ont fini par s'avérer contre-productifs, aussi bien commercialement que symboliquement et politiquement. Le développement d'une « histoire parallèle », dévoilant les scandales, dénonçant les abus et les sacrifices inutiles, s'opère en réaction à la propagande obligée qui caractérise la majeure partie de la production historique non érudite sous le règne personnel de Louis XIV. Les Mémoires apocryphes et les ouvrages d'actualité non conformistes sont les principaux vecteurs de cette histoire parallèle, une histoire « à la redresse », qui prétend rétablir la vérité, mais n'hésite pas le cas échéant à romancer la réalité historique pour appuyer son propos. Or le succès de cette production alternative ne repose pas seulement, loin de là, sur l'édition étrangère, notamment hollandaise, comme on l'a souvent dit et répété. C'est très largement en France même que l'on met sous presse cette littérature historique subversive. Mais on le fait hors de Paris, hors de cette capitale exclusive, dont les institutions culturelles et les grands éditeurs doivent trop au pouvoir royal centralisateur pour faire mine de contester sa propagande. C'est à Rouen, sans nul doute le principal foyer de l'édition audacieuse en France à la fin du XVII^e siècle, mais aussi à Lyon, à Orléans, à Châlons, etc., que sont imprimés ou réimprimés la plupart des écrits qui font le régal du public francophone et qui viennent jusqu'à Paris et Versailles mettre en

19 Jean-Dominique MELLOTT, « Les Mauristes et l'édition érudite : un gallicanisme éditorial ? », *Érudition et commerce épistolaire : Jean Mabillon et la tradition monastique*, études réunies par D.-O. Hurel, Paris, Vrin, 2003, p. 73-88.

porte-à-faux l'histoire officielle du Grand Règne. Au total, si, à travers cette dialectique, l'historiographie peut sembler en crise, l'édition historique, elle, a incontestablement gagné en diversité et en vitalité. C'est même à travers elle que s'esquisse, en certains domaines (ouvrages d'actualité, Mémoires), une forme de liberté de la presse et de décentralisation qui n'est pas sans promesses à la veille du siècle des Lumières.

L'histoire dans la culture militante communiste

en France 1921-1939

Marie-Cécile BOUJU

mcbouju@orange.fr

Université Paris 8 (Vincennes Saint-Denis) – EA 1571 Centre de recherche contemporaine

Chercheur associé CRHQ-UMR 6583 - CNRS

Résumé

L'histoire a un rôle central dans la culture politique communiste, diffusée par de nombreux médias dont le livre et la brochure. Les historiens membres du PCF ne sont pourtant pas nombreux, bien que certains soient renommés comme Alphonse Aulard, Maurice Dommanget ou Albert Soboul. Le rôle idéologique de l'histoire dans la formation politique d'un militant communiste est un fait mais surtout par le biais des biographies et de thèmes spécifiques comme les deux révolutions russes (1905 et 1917) et, dans un second temps, la Révolution française. Il faut attendre le Front populaire pour trouver des textes sur toute l'histoire du mouvement ouvrier français. De plus, même pendant les années trente, les historiens communistes restent à l'écart de l'École des Annales, et donc de l'Université.

Mots-clés :

Historiographie – Parti communiste français – Culture politique – Édition politique.

Abstract

The History in the French Communist Political Culture, 1921-1939

The history has got a political function in the culture developed by the French Communist Party, spread by many medias which the books and leaflets. In fact, the historians are not many in this particular political organisation, but few are famous like Alphonse Aulard, Maurice Dommanget or Albert Soboul. The ideological play of the History in the political formation of a communist militant is a reality but present above all in the biographies and about specific subjects, first the Russian revolutions (1905 and 1917) and secondly the French Revolution. We must wait the Popular Front period for finding texts about the history of the all French Labour movement. At last, even during the 1930s, the communist historians stay aloof the Ecole des Annales, that is to say the University.

Keywords :

Historiography – French Communist Party – Political culture – Political Publishing

La place de l'histoire dans la culture politique communiste est essentielle. Elle permet de dégager la mécanique de la lutte de classe et une finalité, l'avènement d'une société socialiste. Si cette place de l'histoire est importante, quelle est-elle exactement ? Est-elle considérée comme une science ? Les historiens en seraient-ils alors les défenseurs, ce qui leur donnerait une position singulière au sein du parti communiste français ?

Définir et étudier la place de l'histoire dans la culture politique communiste peut se faire par de multiples biais – presse, programmes des écoles, romans, cinéma, théâtre... Les catalogues des maisons d'édition du Parti communiste français sont un objet pertinent, dans la mesure où les éditions constituent un des médias majeurs de l'agit-prop bolchévique¹. La place de l'histoire comme genre éditorial dans les catalogues des maisons d'édition du PCF pendant l'entre-deux-guerres est modeste. 90 titres ont été publiés entre 1921 et 1939, sur un ensemble de 1 120 titres, soit 8 % en moyenne. Si le livre d'histoire ne constitue pas un genre essentiel – quantitativement – du catalogue, il est toutefois un genre présent de manière constante².

Une telle étude permet *a priori* de mesurer la place des historiens dans la construction de ce corpus militant. Or, l'entreprise présente certaines difficultés. On peut d'abord s'étonner de la rareté de la littérature scientifique sur l'engagement des historiens dans la sphère politique³. Il est vrai que les historiens eux-mêmes n'avaient pas le prestige des romanciers et des philosophes pendant l'entre-deux-guerres, d'où un intérêt moindre des chercheurs. Ils sont aussi une population universitaire fort réduite⁴. De plus, cette étude présente un problème de méthode majeur : qu'est-ce qu'un historien ? Nous verrons que parmi les auteurs les professeurs d'histoire côtoient les érudits et amateurs d'histoire du mouvement ouvrier. Par « historiens », nous entendons ici cette population variée. Le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*⁵ comporte 55 notices biographiques qui concernent des historiens, de formation ou autodidactes. C'est bien peu, mais cela nous permet de proposer quelques hypothèses.

1 Je renvoie à mon ouvrage : Marie-Cécile BOUJU, *Lire en communiste : les maisons d'édition du Parti communiste français, 1920-1968*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 360.

2 Le PCF n'éditera pas de revue d'histoire avant les *Cahiers de l'Institut Maurice Thorez* en 1966.

3 Frédérique MATONTI, « Francs-tireurs ou partisans : les historiens communistes et britanniques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 53, n° 5, 2006, p. 80-87.

4 Olivier DUMOULIN, *Profession historien, 1919-1939 : un « métier » en crise ?* Thèse de 3^e cycle sous la direction d'André Burguière, EHESS, 1983, p. 55 et 74.

5 *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, 1789-1939*, sous la direction de Jean MAITRON. [CD-ROM] Éditions de l'Atelier, 1997.

Les premières années (1921-1924) : une culture socialiste et bolchévique

Les premiers historiens communistes : des enseignants militants

Il est impossible à ce jour de dénombrer le nombre d'historiens, – professeurs d'histoire et amateurs – qui adhèrent au tout jeune Parti communiste en décembre 1920. En revanche, les travaux prosopographiques – qui se concentrent sur la composition des comités directeurs puis centraux du PCF – ont dégagé certains traits socioprofessionnels. Les professions intellectuelles, en particulier les enseignants, se réduisent dans les instances de direction. Mais au début des années vingt, ils constituent encore 20 % des effectifs⁶. On peut dès lors supposer que l'on peut trouver des historiens, professeurs d'histoire ou amateurs, dans cet ensemble.

D'après le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français, cette population estampillée « historienne » est dominée en effet par le monde enseignant. Parmi les figures-types de l'enseignant militant, Antoine Richard (dit Jean Roche) (1895-1947), professeur et syndicaliste, adhère au PCF dès 1920. Maurice Dommaget (1888-1976), instituteur et historien du mouvement ouvrier et de la Révolution française, adhère au Parti communiste à cette époque. Instituteur, Charles Hainchelin (1901-1944), entre dès 1919 au Comité pour la III^e Internationale et en 1920 au PCF. Licencié d'histoire, il est nommé en 1926 professeur à l'École primaire supérieure de Nancy. Il passe 14 ans en Lorraine, se consacrant, outre son enseignement, à l'étude du marxisme et aux travaux historiques. Il écrit dans de multiples revues, politiques, syndicales.

D'autres, les agrégés et docteurs, sont également présents : Albert Mathiez (1874-1932) adhère au PCF en 1921. Normalien, agrégé d'histoire, il est fondateur de la Société des études robespierristes (1907), directeur et rédacteur en chef des *Annales révolutionnaires* (1908) devenues en 1924 les *Annales historiques de la Révolution française*. En 1904, il a soutenu sa thèse sur la Révolution française sous la direction d'Alphonse Aulard. Parallèlement, il embrasse les idéaux socialistes et devient membre de la Ligue des droits de l'homme. Charles André Julien (1891-1991), militant socialiste, licencié et agrégé d'histoire, entre au PCF en 1921 dont il devient membre du Comité directeur. Parmi les plus jeunes,

6 Bernard PUDAL, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989, p. 41-43.

nous trouvons Ernest Labrousse (1895-1988), militant socialiste qui adhère au PCF lors du Congrès de Tours. Il avait préparé sous la direction d'Alphonse Aulard un mémoire de diplôme d'études supérieures sur la Commune de Paris. Il appartient à la première Commission nationale des conflits du PCF. De la même génération, Jean Baby (1897-1969) est professeur agrégé d'histoire. Il adhère à l'organisation des jeunesses communistes avant de prendre sa carte de membre du PCF en 1925 lorsqu'il commence à enseigner. Il a également une activité syndicale.

La place des enseignants dans les organisations du mouvement ouvrier français est ancienne. Cet héritage cohabite d'ailleurs avec le discours anti-intellectuel des militants. Cette tension s'avive après la Première Guerre mondiale. Le jeune PCF tente d'exclure les intellectuels des places importantes de l'organisation. Toutefois, les professeurs d'histoire conservent une position éducative dans le monde militant ou proche du PCF. On retrouve en effet les historiens communistes dans la presse et les revues militantes. C'est le cas de Maurice Dommanget qui cherche constamment à mettre son savoir au service des masses. Antoine Richard publie de même régulièrement des articles et des critiques d'ouvrages historiques dans la *Révolution prolétarienne* et prend surtout une part importante dans l'élaboration du *Manuel d'histoire de France*, sous l'égide de la Fédération unitaire de l'Enseignement. Le *Manuel* est publié, sous la direction de Maurice Dommanget, en 1928 par l'École émancipée⁷. D'autres tentent aussi de mettre leur savoir-faire pédagogique au service du monde militant. En 1921 et 1922, Ernest Labrousse donne deux cours aux écoles du Parti. Il collabore, en 1921 et 1922, au *Bulletin communiste*, et à *l'Humanité* où il écrit des articles sur l'histoire, en particulier sur la Révolution française. Albert Mathiez écrit également des articles dans *l'Humanité* et dans d'autres journaux du mouvement ouvrier sur la Révolution française. Dans *l'Humanité*, l'histoire est présente dans la rubrique la « Doctrine et l'Histoire », animée par Charles Rappoport jusqu'en 1928, puis par Edmond Peluso en 1929.

7 Le manuel, *Nouvelle Histoire de France, Cours moyen, Certificat d'études*, 352 p.

D'une histoire à l'autre ? Analyse du catalogue

Entre 1920 et 1925, le PCF dispose d'une maison d'édition, la Librairie de l'*Humanité*. Elle publie entre 20 et 40 titres par an, avec un tirage moyen de 5 600 exemplaires⁸, ce qui correspond au tirage moyen de l'édition française⁹.

Il n'y a pas de collection historique à proprement parler, mais uniquement des textes historiques dans des collections destinées à développer la culture et donc la conscience politique des militants. Entre 1921 et 1924, on trouve 14 titres dont les volumes de l'*Histoire socialiste de la Révolution française* de Jean Jaurès (8 volumes, 1922-1924) sur laquelle je reviendrais. La France et surtout l'histoire du mouvement ouvrier français dominent largement avec onze titres, contre trois pour l'histoire russe et soviétique.

Il y a également un projet vaste de publications de nature historique, dans le cadre de la collection « Histoire des doctrines socialistes (les idées et les faits) », à deux francs le volume¹⁰. Cette collection fait largement appel à des intellectuels, dont deux professeurs d'histoire, Albert Mathiez et le jeune Ernest Labrousse, sur le mouvement ouvrier du XIX^e siècle¹¹. Mais seuls quatre titres paraissent entre 1922 et 1924 : Paul-Louis, *Histoire du Parti socialiste en France, 1871-1914*, 1922 (n° 1) ; M. Dommanget, *Babeuf et la Conjuraison des Egaux*, 1922 (n° 4) ; Paul-Louis, *Louis Blanc, Vidal, Pecqueur, Cabet*, 1922 (n° 7) ; M. Dommanget, *Blanqui*, 1924. Albert Mathiez a finalement traité de la Révolution française, mais hors collection (*La Question sociale pendant la Révolution française*, 1921).

En 1923, l'acculturation politique bolchévique commencée lors de la campagne pour l'adhésion à la III^e Internationale reprend. La Librairie de l'*Humanité* aborde l'histoire russe à deux reprises : la Révolution de 1905 avec Léon Trotski (1923) et l'histoire du Parti bolchevik pendant la Révolution de 1917 par Viachtcheslav Molotov (1924).

Un des genres prisés par le PCF est la biographie. Il présente deux avantages. Par des individus emblématiques, la biographie permet de véhiculer des valeurs politiques et morales

8 Nous avons reconstitué le catalogue et les tirages à partir des archives du PCF, du Komintern et du service Dépôt légal (Archives nationales, Fontainebleau).

9 Isabelle DE CONIHOUT, « La Conjoncture de l'édition », *Histoire de l'édition française, t. IV : le livre concurrencé, 1900 – 1950*. Fayard – Cercle de la librairie, 1991, p. 70-96.

10 PAUL-LOUIS, *Histoire du Parti socialiste* (vol. 1) ; KER *Histoire des syndicats* (2) ; A. DUNOIS, *Histoire des trois Internationales* (3) ; A. MATHIEZ, *Babeuf* (4) ; E. LABROUSSE, *Saint-Simon et les Saint-simoniens* (5) ; E. LABROUSSE, *Fourier et les Fourieristes* (6) ; PAUL-LOUIS, *Louis Blanc, Vidal, Pecqueur, Cabet* (7) ; PELLETIER, *Proudhon* (8) ; A. DUNOIS, *Karl Marx (l'économiste)* (9) ; C. RAPPOPORT, *Karl Marx (l'historien)* (10) ; RENOULT, *Karl Marx (l'homme d'action)* (11) ; RAPPOPORT, *Lassalle* (12).

11 Publicité, *L'Humanité*, 9 mai 1922, p. 2.

et des idées, dont la principale est l'action et la participation au sens de l'Histoire¹². Elle a aussi pour vertu d'être appréciée du public populaire. Elle rassemble les avantages du manuel, du livre d'édification et du divertissement. De 1921 à 1924, le Parti communiste édite neuf titres de ce genre : quatre sont consacrés à Lénine, dont trois sont publiés après sa mort. Trois de ces textes sont écrits par G. Zinoviev, et un par H. Guilbeaux. M. Dommanget, Paul-Louis et Marcel Cachin célèbrent quant à eux les grandes figures du mouvement ouvrier français : G. Babeuf, L. Blanc, Vidal, C. Pecqueur, E. Cabet, J. Jaurès et J. Sadoul.

Le jeune Parti communiste vit simultanément dans deux mondes politiques : l'histoire du mouvement ouvrier français depuis le XIX^e siècle et la Révolution bolchevique.

L'Histoire socialiste de la révolution française de Jaurès

L'Histoire socialiste de la Révolution française de J. Jaurès est éditée en huit volumes entre 1922 et 1924. L'édition a été préparée par Albert Mathiez, à partir de la première édition de 1902-1909. J. Jaurès avait été sollicité par l'éditeur populaire et militant Jules Rouff¹³ en 1898, qui lui avait proposé de diriger un ouvrage collectif sur la Révolution française. Le projet de J. Jaurès était à la fois politique (définir le socialisme, la république et la démocratie), scientifique et pédagogique. Pour cette entreprise, les participants furent nombreux et de toutes tendances. Ce livre était destiné à instruire le peuple (il était d'ailleurs initialement vendu en fascicules).

Le projet de J. Jaurès s'inscrivait dans la ligne de Michelet, d'où le souhait de donner un aspect épique à ce texte. Il souhaitait aussi étudier les mécanismes économiques et sociaux de la Révolution. Il quittait donc en partie l'approche purement événementielle. Du point de vue historiographique, cet ouvrage est la synthèse de la science du XIX^e siècle mais il s'en distingue sur un point fondamental, l'importance accordée à l'analyse économique et sociale¹⁴. Albert Mathiez, Georges Lefebvre et Albert Soboul s'en réclameront.

12 Michèle PERROT, « Les Vies ouvrières », *Les Lieux de mémoire*, 3. Gallimard, 1997, p. 3037-3971. (Quarto).

13 Sandrine BASART, *Les Éditions Jules Rouff (1877 – 1912) : monographie d'un éditeur populaire*, Maîtrise d'histoire, sous la direction de Jean-Yves Mollier : université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines, 1994, 103 p.

14 Valérie LECOULANT, *Jaurès, historien de la Révolution française*, Montreuil : Musée d'histoire vivante, 1993, 235 p. ; Olivier BÉTOURNÉ et Aglaïa I. HARTIG, *Penser l'histoire de la révolution française : deux siècles de passions françaises*, La Découverte, 1989, p. 59.

Pourquoi le PCF se lance t-il dans pareille aventure ? Le projet remonte à 1919 : *l'Humanité* en a lancé l'idée. Il s'agit d'abord d'un hommage à Jaurès¹⁵. La rupture du Congrès de Tours n'est pas totale : Jaurès reste une figure majeure des communistes français. Ensuite, le poids politique *stricto sensu* de la Révolution française est fondamental pour les Français défenseurs de la Révolution russe, qui est considérée comme fille de la Révolution française. La Révolution française est enfin l'événement qui permet de marier la culture académique, la culture scolaire et la culture militante. Comme en témoigne F. Braudel en 1923 : « Le choix d'un diplôme sur l'histoire de la Révolution s'imposait pour un étudiant de gauche »¹⁶. Avec la Révolution russe, la Révolution française est d'« actualité »¹⁷.

Le livre est vendu 35 francs pour le 1^{er} volume et 30 francs pour les 7 volumes suivants, pour les éditions brochées, et 10 francs de plus pour les éditions reliées. Le succès n'a pas été au rendez-vous. A. Mathiez fit des conférences sur ce sujet en 1922, mais l'audience fut décevante¹⁸ : lors de la saisie des maisons d'édition du PCF en 1939-1940, la police trouva encore des collections en stock.

La bolchevisation (1925-1934) : une historiographie kominternienne

Une acculturation politique par l'histoire

Pendant la bolchevisation, le PCF remplace la Librairie de l'Humanité par deux maisons d'édition : le Bureau d'éditions en 1925, chargé d'éditer des brochures et de la vulgarisation politique et les Éditions sociales internationales en 1927, chargées des textes théoriques les plus importants. L'ensemble est placé sous l'étroit contrôle du Komintern, par le biais de son Service d'éditions.

La production tourne autour de 60 titres par an, avec des chiffres de tirages moyens relativement honorables, soit 6 600 exemplaires. La structure du catalogue est très marquée. 52 % des textes publiés entre 1925 et 1934 sont traduits du russe. Pendant la bolchévisation, 41 titres consacrés à l'histoire sont publiés, soit en moyenne 7 % du catalogue. La production reste stable, contrairement au reste du catalogue. Ce phénomène est d'autant plus étonnant

15 James FRIGUGLIETTI, *Albert Mathiez, historien révolutionnaire (1874-1932)*, Bibliothèque d'histoire révolutionnaire, 3^e série, n° 15, 1974, p. 155.

16 Olivier DUMOULIN, *op. cit.*, p. 271-272.

17 Alice GÉRARD. *La Révolution française : mythes et interprétations, 1789-1970*, Flammarion, 1970, p. 80.

18 James FRIGUGLIETTI, *op. cit.*, p. 157.

que les écoles élémentaires mises en place à partir de 1925 font peu de place à l'enseignement de l'histoire¹⁹. On notera que dans les structures kominterniennes, à l'École léniniste internationale, l'histoire fait partie du programme, même si elle est réduite au mouvement ouvrier et en particulier à l'histoire du Parti bolchévique et des autres partis communistes²⁰.

L'histoire de France (16 titres) et l'histoire russe et soviétique (17 titres) se partagent le catalogue à part égale. Les grands événements de l'histoire politique et sociale du XIX^e et XX^e siècles sont dominants : La Révolution française (1 titre), la Révolution de 1848 (1 titre), la Commune (2 titres), la Révolution de 1905 (3 titres) et la Révolution de 1917 (1 titre). Seul un ouvrage porte spécifiquement sur la Révolution de 1917, *Histoire populaire de la révolution d'Octobre* de S. A. Piontkovsky. Ce faible nombre s'explique peut-être par le fait que des biographies de bolcheviques abordent cet événement.

25 biographies et autobiographies ont été publiées de 1925 à 1934. Parmi les personnalités qui font l'objet d'une biographie, dominant Lénine (9 titres) et K. Marx (2 titres). Deux ouvrages seulement portent sur des figures du mouvement ouvrier français (Victor Considérant et Jean Jaurès), contre neuf sur des militants soviétiques.

À l'image de la culture politique diffusée à l'époque, la culture historique est donc largement défendue par des traductions du russe. Mais l'histoire du mouvement ouvrier français demeure très présente alors que l'édition des textes politiques des dirigeants et penseurs socialistes français du siècle précédent ont quasiment disparu du catalogue.

La production éditoriale du PCF ne doit pas être confondue avec ce qu'il diffuse²¹. Dans le catalogue du BEDP de janvier 1927, 22 titres sont signalés. Tous ne sont pas édités par le PCF : six traitent de l'histoire russe et soviétique, dix de la France, dont six sur la Commune. La gamme de prix est large, entre 40 centimes et 8,50 francs. Sont également signalées les biographies (8 titres, dont un *Bonaparte* par Jaurès) et surtout celle sur Lénine, avec neuf titres²². Le catalogue d'octobre 1927 présente les mêmes caractéristiques. Les 37 livres signalés sont classés sous la catégorie « Histoire révolutionnaire » : six portent sur l'histoire russe et soviétique, 20 sur la France dont 9 sur la Commune. Quant aux biographies,

19 Yasmine SIBLOT, « “Élever le niveau théorique du Parti” : les Écoles élémentaires du parti communiste français (1925-1926) », *Cahiers d'histoire*, n° 79, 2000, p. 77-94.

20 Serge WOLIKOW et Jean VIGREUX, « L'École léniniste internationale de Moscou : une pépinière de cadres communistes », *Cahiers d'histoire*, n° 79, 2000, p. 45-56.

21 M.-C. BOUJU, « De la librairie de l'Humanité au CDLP : la diffusion du livre militant communiste pendant l'Entre-deux-guerres », *Communisme*, n° 76-77, 2003-2004, p. 27-46.

22 Bureau d'éditions de diffusion et de publicité, *Catalogue, janvier 1927*, 16 p.

17 titres sont classés dans cette catégorie, auxquelles s'ajoutent 12 livres consacrés à Lénine. D'autres catégories apparaissent : « L'Église et son histoire » (10 titres) et la collection « L'Élite de la Révolution » (9 titres) qui portent sur l'édition de sources sur la Révolution française²³.

Deux tendances coexistent donc : un stock de librairie qui diffuse encore bon nombre de livres sur l'histoire du mouvement ouvrier français, et la production éditoriale du PCF courante dominée par l'histoire du bolchevisme russe. Cette situation reflète la situation ambiguë des éditions françaises. Elles sont placées sous l'étroit contrôle de l'Internationale qui influe sur leur contenu. Mais les œuvres diffusées montrent que les militants français sont friands de textes sur la France et l'histoire du mouvement ouvrier français.

Les historiens, des militants comme les autres

De même que les instances dirigeantes du PCF s'ouvrièrent et que la place des intellectuels se réduisit sensiblement dans le Parti, on constate que des historiens communistes rompent avec le PCF au moment de la bolchevisation, comme d'autres intellectuels à la même époque.

À partir de 1922, A. Mathiez exprime ses désaccords sur la stratégie de l'Internationale et finit par quitter le parti cette année-là. À partir de 1926, il enseigne à la Sorbonne, puis à l'École pratique des hautes études, jusqu'à sa mort en 1932. En 1924, Ernest Labrousse est renvoyé de *l'Humanité* puis quitte le PCF l'année suivante. Charles André Julien prend ses distances avec le PCF avant de le quitter en 1926. Antoine Richard quitte également le PCF en 1926. En 1929, J. Baby est exclu du PCF, mais continue une activité syndicale. En 1931, le Parti le réintègre. Rares sont ceux qui choisissent de prendre le chemin inverse. C'est le cas du jeune normalien Jean Bruhat (1905-1983) qui adhère au PCF en 1925. Fernand Rude (1910-1990), enseignant, entre au PCF en 1930.

L'analyse du catalogue illustre cette impression de fermeture. Pour la direction du PCF, écrire un livre d'histoire ne nécessite pas de talents particuliers, il suffit, selon la formule d'André Marty, de recourir à des « camarades compétents »²⁴, sans préciser la nature de cette compétence.

23 Bureau d'éditions de diffusion et de publicité. *Catalogue, octobre 1927*, 32 p.

24 1^{ère} réunion de la commission d'agit-prop centrale, jeudi 28 janvier 1926, 161, Arch. du PCF, Archives départementales de Seine-Saint-Denis, Bobigny.

Sur les 26 auteurs publiés entre 1925 et 1934, 15 sont soviétiques. Ni Baby, ni Bruhat, ni Hainchelin n'en font partie. C. Hainchelin, instituteur fêré d'histoire, se consacre, outre son enseignement, à l'étude du marxisme et aux travaux historiques. Il écrit dans de multiples revues, politiques, syndicales. Mais aucun de ses travaux historiques n'est publié. Pour J. Bruhat, un tel silence sur un des aspects importants de sa vie professionnelle et intellectuelle s'explique fort simplement : « Renonçant à la thèse sur la Première Internationale en France, pour laquelle j'avais réunis quelques matériaux, je me suis entièrement consacré au Parti [...] », raconte-t-il²⁵.

Au début des années trente, la direction du jeune PCF change. De nouveaux cadres, formés pendant la bolchevisation et qui ont toute la confiance du Komintern, sont placés à sa tête : parmi eux, Maurice Thorez et Jacques Duclos. Cette nouvelle direction prend conscience du danger à afficher un anti-intellectualisme radical. L'alerte est donnée par les philosophes. De jeunes intellectuels, dont certains sont communistes, fondent en 1929 la *Revue marxiste*, qui entreprend de mettre au jour le « vrai » Marx, loin du contrôle du PCF²⁶. De même, la littérature romanesque soviétique est défendue par des éditeurs bourgeois et les débats autour de la littérature prolétarienne se déroulent largement hors de son contrôle.

En 1930, le PCF crée un Cercle d'études marxiste, dont l'objectif est de recruter des militants dans les milieux intellectuels et de lutter contre les déviations idéologiques dans le Parti et à l'extérieur du Parti. Le 25 septembre 1930, le Secrétariat et la Section d'Agit-prop du Comité central envoient une circulaire : on y rappelle l'importance de la formation idéologique des militants de base, mais souligne aussi la nécessité de « faciliter les études théoriques des camarades possédant déjà certaines connaissances marxistes-léninistes et remplissant les fonctions exigeant de leur part une attention sérieuse aux problèmes politiques et économiques internationaux et nationaux ». À la fin de 1931, le Cercle compte 25 personnes. 16 sont des intellectuels, dont des membres de la Fédération unitaire de l'Enseignement.

On attend du Cercle qu'il nourrisse la rubrique « la Doctrine et l'histoire » de *l'Humanité* et quelques livres, sous la surveillance attentive du Service d'éditions du Komintern. Le Cercle est en effet à l'origine de trois textes : *Jaurès réformiste*, écrit par Pierre Pascal, *l'Histoire du mouvement syndical en France* par René Garmy et *le Mouvement*

25 Jean BRUHAT, *Il n'est jamais trop tard. Souvenirs*, Albin-Michel, 1983, p. 70.

26 Jean Bruhat fit partie du comité de la rédaction.

ouvrier français de la Commune à la guerre mondiale par Jean Vidal. Aucun n'est historien de formation, mais ces trois ouvrages démontrent la volonté de la direction du PCF de proposer à nouveau aux militants des livres sur l'histoire du mouvement ouvrier français.

Ce mouvement ne bénéficie pas seulement aux activités du Cercle. À la suite de plusieurs conférences, sous le pseudonyme de Pierre Froment, Ferdinand Rude a rédigé une brochure diffusée à Lyon : *L'Insurrection ouvrière de Lyon de 1831*²⁷. Remarquée, elle est envoyée à Paris où on décide de l'inclure dans la collection « Histoire du mouvement ouvrier » en 1931.

Il y a également, enfin, une œuvre originale à tout point de vue : *Histoire du Parti communiste français*, rédigée par André Ferrat, membre du Bureau politique. En 1930 André Ferrat a été nommé représentant du PCF auprès du Comité exécutif de l'IC. Lors de son séjour à Moscou, il a donné à l'école des cadres de l'IC, l'École léniniste, une série de cours sur l'histoire du mouvement ouvrier français et du Parti communiste. Ce cours est utilisé à son retour en 1931 pour la rédaction d'une *Histoire du Parti communiste français*²⁸.

Finalement, J. Bruhat lui-même est utilisé comme historien. Il donne sa première contribution aux *Cahiers du bolchevisme*, en 1933, sur Marx et la Commune et commence à participer à la rubrique la « Doctrine et l'histoire » dans *l'Humanité*. C'est J. Duclos qui l'y invite. L'objectif de cette rubrique est, raconte J. Bruhat ; « d' "illustrer" et de "justifier" la politique du Parti par des exemples pris dans l'histoire »²⁹. L'histoire a donc une « fonction illustrative ».

Les historiens auraient également trouvé une place plus importante dans les *Cahiers du contre-enseignement prolétarien*³⁰. Cette publication, créée en 1931, est à mi-chemin entre la revue et le livre. Les fascicules qui la composent doivent constituer des « contrepoisons à l'enseignement bourgeois » distillé dans les écoles de la République. Y ont participé Jean Bruhat, Georges Cogniot, René Garmy, instituteur, et même Georges Lefebvre qui n'est pas communiste. Ces fascicules véhiculent une histoire engagée auprès des enseignants et des autodidactes.

27 BE, 1931, 96 p. 1^{er} tirage : 3 000 exemplaires.

28 BE, 1931, 260 p. 1^{er} tirage : 3 000 exemplaires.

29 Jean BRUHAT, *op. cit.*, p. 70.

30 Quelques exemples : *Les Causes profondes de la Révolution française*, n° 7, 1932 ; *Les Manuels d'histoire et la guerre impérialiste*, n° 9, 1933 ; *Littérature et colonialisme. L'Égypte dans la littérature française*, n° 20, 1936 ; *Conquêtes coloniales Algérie et Maroc*, n° 17, 1935 ; *Journées de juin 1948*, n° 10, 1933.

Ce retour à l'histoire du mouvement ouvrier français est symbolisé aussi par la création de collections : « Histoire du mouvement ouvrier » (1931-1934), « Mémoires révolutionnaires » (1930-1932)³¹, « Bibliothèque du mouvement ouvrier » (1931-1934) et par « Épisodes et vie révolutionnaires » (1931-1937). Cette dernière collection, qui présente surtout les biographies des grandes figures soviétiques, est la preuve de l'ancrage fort de la biographie dans la littérature militante.

Les historiens français et l'URSS : quelques pistes

L'objectif est l'acculturation des militants français au militantisme bolchevique. De ce fait, la connaissance de l'histoire du Parti bolchevique et du mouvement ouvrier russe devient essentielle. Mais il est difficile pour les camarades de Moscou de faire fi de l'histoire sociale française et de sa période révolutionnaire de 1789 à 1871, qui ont inspiré les idéologues marxistes et bolchéviques.

En 1921, est fondé l'Institut Marx-Engels (IME), placé sous la direction de David Borisovitch Goldendach dit Riazanov. La mission première de l'IME est d'éditer en allemand les premières œuvres complètes de K. Marx et F. Engels, dans la Marx-Engels Gesamtausgabe (MEGA). Pour réaliser la MEGA, D. Riazanov entreprend une vaste collecte d'archives. L'IME est à la fois une bibliothèque, un centre d'archives et un musée. À l'origine, il y avait cinq départements : Marx et Engels, Histoire du socialisme et de l'anarchisme ; Philosophie ; Histoire de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne. Y seront ajoutées d'autres sections par la suite dont une sur l'histoire du marxisme et des mouvements ouvriers. Ce foyer scientifique était aussi un lieu où des intellectuels proscrits du régime soviétique ont trouvé un abri. V. Serge le décrira comme le refuge des « hérétiques »³² et Riazanov déclara à un ami : « nous sommes un *salon des refusés* ».

Pour constituer ces collections, Riazanov obtient des fonds et l'autorisation de voyager tous les étés en Europe de l'Ouest pour trouver les documents recherchés. À l'occasion de ces voyages il constitue un réseau de correspondants. Ceci lui a permis de rassembler livres, revues et archives sur la Révolution française et tout le mouvement ouvrier français du XIX^e siècle, de Babeuf à Jaurès. L'IME est devenu ainsi un des plus riches centres

31 Il y a eu des précédents sous ce titre en 1924 et 1927.

32 Victor SERGE, *Mémoire d'un révolutionnaire et autres écrits politiques, 1908-1947*, Robert-Laffont, 2001, p. 706.

documentaires sur le sujet, par don et achats de documents originaux ou par reproduction photographique. Le réseau français est politiquement hétéroclite. Dans un premier temps, Riazanov emploie Boris Souvarine. Après l'exclusion de ce dernier, il se tourne vers un non communiste, Georges Bourgin, historien et conservateur aux Archives nationales, puis Léon Bernstein et Alix Guillain, journalistes³³. C. Hainchelin, qui avait réuni une importante bibliothèque marxiste, devint aussi un correspondant de l'IME³⁴.

Les effets éditoriaux en France sont pourtant quasi nuls. On ne trouve qu'un texte publié sous l'égide de l'Institut Marx-Engels-Lénine, héritier de l'IME, en 1934 : *Lettres au "Père Duchêne" pendant la Commune de Paris* (64 pages). Pourquoi l'URSS ou le Komintern n'ont-ils pas profité de cette manne documentaire ? Pour deux raisons, semble-t-il. D'une part, il semble que le programme de Razianov de faire de l'IME un centre scientifique n'ait pas pu se concrétiser. À la fin des années 1920, les relations avec les correspondants français deviennent ténues. Dans les années 1930, les collections françaises sont parfois utilisées par des étudiants soviétiques, mais elles sont systématiquement fermées aux étrangers non communistes. D'autre part, pour les Soviétiques, la priorité demeure la défense et la propagande de l'URSS et de ses réalisations, et non la mise en valeur des histoires politiques et sociales d'autres nations. « « hhh » »

Malgré la complexité de cette époque, des historiens français ont entretenu des relations avec leurs homologues soviétiques. C. Hainchelin a travaillé avec D. Razianov. En 1927, D. Razianov prévoyait d'éditer la biographie de Victor Considérant par M. Dommanget³⁵. Il avait également essayé de contacter A. Mathiez pour l'associer à la section française de l'IME³⁶. À partir de 1923, les *Annales historiques de la Révolution française* font mention de l'activité scientifique des historiens soviétiques. A. Mathiez les rencontre lorsque ces derniers viennent travailler en France sur les archives, comme Tarlé, Friedland, Wainstein et Preobrajenski. En décembre 1927, A. Mathiez est même élu membre correspondant de l'Académie des sciences de l'URSS. En novembre 1933, Fernand Rude fait

33 Jonathan BEECHER et Valerii N. FORMICHEV, « French Socialism in Lenin's and Stalin's Moscow : David Razianov and the French Archive of the Marx-Engels Institute », *The Journal of Modern History*, 78, Marx 2006, p. 119-143 ; Colum LECKEY. « David Riazanov and russian marxism », *Russian History*, 1995, vol. 22, n° 2, p. 127-53.

34 *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Éd. de l'Atelier, 1997.

35 Lettre de l'Institut Marx-Engels (Moscou) à M. Dommanget, fonds Dommanget, 14 AS 344, CARAN.

36 Jonathan BEECHER et Valerii N. FORMICHEV, « French Socialism in Lenin's and Stalin's Moscow : David Razianov and the French Archive of the Marx-Engels Institute », *The Journal of Modern History*, 78, Mars 2006, p. 119-143.

son premier séjour en URSS où sa brochure sur 1831 avait été traduite. De 1934 à 1936, il y séjourne à nouveau, travaillant notamment avec Friedland.

D. Riazanov est arrêté en janvier 1931. En France, A. Mathiez et d'autres de ses collègues de la Sorbonne protestent contre la répression qui s'abat sur le monde universitaire soviétique. En 1930-1931, A. Mathiez critique également la méthode de ses collègues soviétiques qui « [...] consiste en un mot à subordonner la science historique, qui n'est que l'interprétation des textes, à un dogme *a priori* qui est un certain marxisme compris et pratiqué à la façon d'un catéchisme. Rien ne montre mieux qu'à l'heure actuelle, dans ce pays, l'histoire trop souvent a cessé d'être indépendante et subit docilement la pression toute puissante de la politique qui lui impose ses concepts, ses préoccupations, ses mots d'ordre et jusqu'à ses conclusions ».

L'étude des relations scientifiques franco-russes mériterait sans doute mieux que ces quelques lignes. Mais ces historiens ne semblent pas avoir eu une attitude différente du reste des intellectuels de gauche, où se mêlent à la fois la fascination et l'inquiétude face à ce monde nouveau en construction qu'était l'URSS des années 20 et 30.

L'École des Annales et les historiens communistes : une rupture ?

Le regard que portent les historiens communistes sur l'histoire académique est critique. À travers elle, ils condamnent une histoire bourgeoise, qui donne le primat aux grands hommes et aux batailles, et nie ou minore la place du peuple comme acteur collectif. Par exemple, Charles-André Julien propose aux lecteurs de *l'Humanité* de 1924 une bibliographie de livres d'histoire, largement dominée par l'école méthodique³⁷. Mais il les avertit : « L'histoire ne se borne plus à la récapitulation des batailles. Quand elle étudie les

37 CAPITAN, *Préhistoire*, Colin ; JARDÉ, *Histoire de l'antiquité*, Ferran ; CONTENAU, *Les Assyro-babyloniens*, Payot ; BOXIER, *Histoire de la Grèce*, Gabalda ; GUIRAUD et LACOUR-GAYET, *Histoire ancienne et Moyen-Âge du V^e et X^e siècle*, Alcan ; GRENIER, *Les Gaulois*, Payot ; BLOCH, *La République romaine*, Flammarion ; BLOCH, *L'Empire romain*, Flammarion ; BÉMONT et MONOD, *Histoire de l'Europe au Moyen Âge*, Alcan ; CALMETTE, *La Féodalité*, Colin ; SEIGNOBOS, *Histoire moderne*, Colin ; MARION, *Histoire de l'Europe et de la France (1610-1789)*, Gabalda ; JAURÈS, *Histoire socialiste*, Librairie de l'Humanité ; MATHIEZ, *Histoire de la Révolution*, Colin ; MATHIEZ, *Conférences sur la Révolution*, Maison des jeunes ; FEYEL, *Histoire politique contemporaine*, Bloud ; SEIGNOBOS, *Manuel d'histoire contemporaine*, Colin ; G. BOURGIN, *La Commune*, Rieder.

civilisations, les transformations économiques, les luttes politiques et les aspirations des opprimés à la liberté, elle est riche d'enseignement »³⁸.

Cette critique des « batailles » et des « rois » a un sens à la fois politique et scientifique. Si elle vise les dérives du nationalisme qui a régné pendant la guerre, elle concerne aussi le rôle historique du peuple. Le monde du manuel scolaire est le premier accusé. Lorsqu'en 1928, paraît le manuel *Nouvelle Histoire de France* préparé par la Fédération unitaire de l'enseignement, cette dernière dénonce ces manuels scolaires, pleins de « ces histoires de rois, d'empereurs, de généraux toujours en guerre » : « Que peut importer à vos enfants – qui demain devront prendre le dur chemin de l'exploitation patronale – les bulletins de victoires de guerres dont on cache soigneusement les véritables causes ? Ne serait-il pas plus intéressant pour eux de connaître la vie de leurs véritables ancêtres au cours des siècles ? »³⁹. De même, dans le catalogue du CDLP de 1933, ce manuel est décrit comme « une véritable histoire de France, sans bourrage de crâne ».

La littérature scientifique est elle-aussi sévèrement critiquée, en particulier par A. Mathiez, pour qui la réédition de l'*Histoire socialiste de la Révolution française* est l'occasion de réaffirmer ces convictions. L'histoire ne peut être seulement celle des élites et de leurs hauts faits. De même, E. Labrousse se revendique comme marxiste. Il a abandonné toute activité politique à partir de 1925, et se consacre exclusivement à ses recherches en histoire économique (1932 : *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*), quasiment inexistante dans l'historiographie française.

Critique du nationalisme, critique des élites, lutte des classes, poids de l'économie : ces questionnements semblent traverser la génération des élèves de Seignobos et Aulard. De ce fait, n'y a-t-il pas eu un rapprochement possible avec les premiers rédacteurs des *Annales* ?

Les fondateurs de la revue les *Annales économiques et sociales*, née en 1929 et éditée par Armand Colin, se distinguent pourtant clairement de ce groupe d'historiens militants. Le programme scientifique de cette revue pose d'ailleurs d'emblée problème aux militants communistes ou à ceux qui se disent marxistes. Certes, les animateurs des *Annales* condamnent totalement l'instrumentalisation de la science historique par les nationalistes⁴⁰. Ils défendent aussi la primauté de l'économie. Dans *Combats pour l'histoire*, Lucien Febvre

38 Charles-André JULIEN, « Quelques manuels utiles : “Histoire et géographie” – “Littérature et art” », *L'Humanité*, 12 janvier, 1924, p. 4.

39 « Nouvelle Histoire de France », *L'Humanité*, 23 septembre 28, p. 6.

40 Olivier DUMOULIN, *Marc Bloch*, Presses de Sciences po, 2000, p. 172-181.

cite parmi les maîtres le Jaurès de l'*Histoire socialiste*. Un de ses premiers articles en 1909, dans la *Revue de Synthèse*, portait sur « Proudhon et le syndicalisme contemporain ». Enfin, Les *Annales* font aussi une place à l'actualité sociale et économique. Mais ils méprisent le fait politique et le culte de l'événement. Pour reprendre l'analyse de Marc Ferro, les animateurs des *Annales* se défendent de toute soumission nationaliste ou partisane en se détournant de la politique⁴¹. Or, pour le PCF, ses militants et ces historiens qui en sont proches, il est hors de question de se détourner de la politique, comme fait et comme grille d'analyse. Les *Annales* reprochent également à ces derniers de ne pas utiliser les ressources offertes par les autres sciences sociales et de se focaliser sur des questionnements politiques réducteurs et stériles. La Révolution française est déjà en elle-même un point de crispation entre ces deux visions de l'histoire, comme le montre la célèbre interpellation de Marc Bloch : « Robespierriéristes, anti-robspierriéristes, nous vous crions grâce : par pitié, dites nous simplement quel fut Robespierre »⁴².

Toutefois, les relations entre ces deux groupes ne semblent pas avoir été particulièrement violentes. Les reproches sont peu spectaculaires, comme à l'égard de « ce fou de Mathiez », ainsi que l'écrit L. Febvre en 1929 à M. Bloch lors du lancement de la revue : « [...] M. (...) ne nous en veut pas encore. Ca viendra. Mais en attendant, il nous propose un article sur cette question : Combien y avait-il de prolétaires en France en 1789 ? Il n'y a évidemment qu'à accepter. Ca n'est pas passionnant, mais... »⁴³. La revue rend compte de livres comme *À la Lumière du marxisme*⁴⁴ ou des brochures sur les plans quinquennaux soviétiques. Si, dans les années 1930, de jeunes historiens marxistes ou marxisants – comme Jean Bruhat ou Pierre Vilar – s'attaquent aux *Annales*, ils s'en sentent plus proches que d'augustes revues comme la *Revue historique* ou la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*⁴⁵.

Il faut aussi considérer avec prudence l'adoption de l'adjectif marxiste, à une époque où les œuvres traduites de Marx étaient à la fois peu nombreuses et peu connues. Les historiens dits marxistes prenaient eux-mêmes des distances avec cette identité, comme

41 Marc FERRO, *L'Histoire sous surveillance*, Calmann-Lévy, 1985, p. 130.

42 Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire*, p. 157.

43 Marc BLOCH et Lucien FEBVRE, *Correspondance, I : La naissance des Annales, 1928-1933*, Fayard, 1994, p. 132.

44 Deux contributions concernent l'histoire, dans le t. I : Charles PARAIN, « L'Antiquité et la conception marxiste de l'histoire » ; J. BABY, « Le matérialisme historique ».

45 Marc FERRO, *L'Histoire sous surveillance*, *op. cit.*, p. 142.

G. Lefebvre qui préférait l'expression « interprétation économique de l'histoire » à « matérialisme historique »⁴⁶.

Nous n'avons pas trouvé trace d'une intervention directe de la direction du PCF ou de son organisation dans les relations entre « ses » historiens et le monde académique. Seul un incident est relativement bien connu. Avant guerre, A. Mathiez et A. Aulard divergeaient sensiblement sur leur analyse de la Révolution française, Aulard adoptant une analyse purement événementiel, le Mathiez choisissant le prisme de l'analyse socio-économique. En 1922, A. Mathiez échoue lors de la succession d'Aulard à la Sorbonne, à la chaire d'histoire de la Révolution française, contre Philippe Sagnac. Il interprète cet échec comme une revanche des « amis personnels de M. Aulard » et des « nationalistes »⁴⁷. A. Mathiez s'en prend alors très violemment à Aulard, sur le plan politique⁴⁸. Mais le PCF ne le suit pas, si l'on en croit E. Labrousse : « Ces attaques personnelles déchaînèrent la colère d'Aulard, qui demanda à Amédée Dunois, rédacteur en chef de *l'Humanité*, pourquoi son journal avait lancé une campagne contre lui. Dunois nia que ces attaques fussent voulues par le Parti, et pria Mathiez de bien vouloir cesser de harceler Aulard dans ses articles »⁴⁹.

Entre les historiens communistes ou engagés à gauche et l'École des *Annales*, il n'y eu ni rupture, ni conflit, ni rendez-vous manqué, mais une communauté de pensée avec des divergences sur le mode d'intervention dans la vie de la cité. L'attitude du PCF lors du conflit Aulard – Mathiez montre un Parti communiste alors indifférent à de tels débats, du moins jusqu'au Front populaire.

Le Front populaire : le retour aux historiens ?

Des retrouvailles

Pour les intellectuels, historiens compris, la montée des périls pendant les années 1930 commande l'engagement, à droite ou à gauche.

C'est en effet d'abord sur le combat pour la défense de la paix puis de la lutte contre le fascisme que le PCF attire à lui, par le biais d'associations, des non communistes, dont des

46 Paul LABERRENNE, « Le Cercle de la Russie neuve (1928-1936) et l'association pour l'étude de la culture soviétique (1936-1939) », *La Pensée*, n° 205, mai-juin 1979, p. 13-25.

47 James FRIGUGLIETTI, *op. cit.*, p. 149.

48 *Op. cit.*, p. 176.

49 *Op. cit.*, p. 177.

personnalités célèbres du monde scientifique, littéraire ou artistique. Ceux qu'on appelle les « compagnons de route » sont destinés à servir auprès des masses la propagande du Parti communiste (sa stratégie, son image, ses idées, sa culture politique), voire à terme à adhérer au PCF.

Certains historiens répondent-ils à ces catégories ? E. Labrousse ou L. Febvre sont fort engagés dans la lutte antifasciste mais restent à l'écart du PCF. E. Labrousse reprend sa carte à la SFIO en 1938. L. Febvre est membre du « Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes » (CVIA) fondé en mars 1934. Il préside également une vaste entreprise éditoriale, considérée aujourd'hui comme un des symboles du Front populaire, l'*Encyclopédie française*⁵⁰. Le souci de participer à l'éducation populaire demeure. M. Dommanget participe aux activités du CVIA de Beauvais, tout en donnant à la presse militante, en particulier *l'École émancipée*, revue de la tendance révolutionnaire, des articles où il allie culture historique et polémique politique. De même, Georges Lefranc (1904-1985), normalien, agrégé d'histoire et militant socialiste, enseigne à l'Institut supérieur ouvrier, dirigé par la CGT. Il rédigea pour les éditions SUDEL une *Histoire du Travail et de la Civilisation*.

À la lecture de ces quelques itinéraires, les ruptures politiques provoquées par la bolchevisation demeurent. Le combat antifasciste et le Front populaire n'auraient pas entraîné de ré-adhésion. En revanche, Albert Soboul (1914-1982) symboliserait l'arrivée d'une nouvelle génération d'intellectuels au sein du parti communiste. En 1932, alors en khâgne au lycée Louis-le-Grand, il adhère à l'Union fédérale des étudiants, proche du PCF. Mais lui-même nuance l'« envolée » supposée des adhésions d'étudiants au PCF : « Finalement les étudiants communistes nous n'étions pas très nombreux, une minorité assez agitée, mais active »⁵¹.

Écartés jusqu'alors de toute position d'autorité et de toute reconnaissance par l'institution partisane, ces historiens voient-ils leur situation changer ? Le Front populaire a été indéniablement propice pour ces militants et leur travail intellectuel, dans les limites imposées par le fonctionnement du PCF.

50 Michel TRÉBITSCH, « Une entreprise républicaine », *Cahiers trimestriels Jean-Jaurès*, janvier-juin 2002, n° 163-164, p. 65-78 ; Nicole RACINE, « Pierre Abraham, Lucien Febvre et les tomes Arts et littératures dans la société contemporaine », *Ibid.*, p. 117-147.

51 Claude MAZAURIC, *Un historien en son temps : Albert Soboul (1914-1982)*, Éditions d'Albret, 2004, p. 202.

Fondée en 1933, l'Académie matérialisme a pour vocation d'étudier l'apport du matérialisme dialectique dans différentes disciplines, dont l'histoire. J. Baby et C. Hainchelin en sont membres⁵². On retrouve ses historiens surtout dans les structures scolaires politiques et syndicales. Face à l'afflux de nouveaux adhérents, le PCF double ses écoles de militants de structures plus larges, concurrençant le Centre confédéral d'université ouvrière de la CGT : en 1932 la CGTU fonde l'Université ouvrière. Matérialisme historique et histoire du mouvement ouvrier font partie du programme⁵³. En 1937, J. Bruhat, dont les talents d'historien ont été presque totalement négligés par le parti communiste jusqu'alors, devient enseignant à l'Université ouvrière et à l'École centrale du Parti, à Arcueil, où il assure les cours d'histoire. De même, la direction du Parti fait appel à lui pour collaborer aux *Cahiers du Bolchevisme* et à *l'Humanité*. Il devient alors le principal rédacteur de la rubrique « la Doctrine et l'Histoire »⁵⁴.

Mais c'est surtout en tant qu'auteurs que les historiens gagnent en visibilité militante.

Une nouvelle culture historique

La production éditoriale de cette époque connaît une ampleur inconnue jusqu'alors : 135 titres par an avec un tirage moyen de 20 000 exemplaires. Les Français constituent 72 % des auteurs. Mais cette croissance ne modifie pas fondamentalement la structure du catalogue, qui demeure dominé par des brochures, textes de vulgarisation politique et reproductions de discours.

Malgré une plus grande visibilité des historiens sur le terrain politique, le genre historique ne s'affiche toujours pas en tant que tel dans les catalogues. La croissance est néanmoins spéculaire pour les livres d'histoire : 35 titres paraissent entre 1935 et 1939 contre 41 pendant la bolchevisation. De plus, à l'instar du reste du catalogue, cette production concerne à 60 % l'histoire de France et « seulement » 35 % l'histoire soviétique. Les sujets les plus couramment traités sont la Révolution française (8 titres), La Révolution de 1917

52 Paul LABERRENNE, « Le Cercle de la Russie neuve (1928-1936) et l'association pour l'étude de la culture soviétique (1936-1939) », *La Pensée*, n° 205, mai-juin 1979, p. 13-25.

53 Michel OFFERLÉ, « Éducation ouvrière et formation des militants : les initiatives communistes, 1921-1936 », *Les Cahiers de l'animation*, 1981, n° 32, p. 105-113 ; Yasmine SIBLOT, *La Formation politique des militants ouvriers : les écoles élémentaires du Parti communiste français*. FEN-UNSA, 299 p. (Cahiers du Centre fédéral – Centre Henri Aigueperse, n° 24, septembre 1998).

54 Jean BRUHAT. *op. cit.*, 1983, p. 96.

(6 titres), l'histoire de la Russie et de l'URSS (5 titres), la Commune de Paris et l'histoire du mouvement ouvrier français (respectivement 4 titres chacun).

Depuis 1934, Il n'y a pas de collections spécifiques à l'histoire. La collection « Épisodes et vies révolutionnaires », créée en 1931, à destination d'un public populaire, en fait office. Elle est un véritable florilège d'une nouvelle culture communiste française, où cohabitent les figures de S. Kirov, de la Passionaria, de G. Babeuf, de J. Staline⁵⁵. Hors collection, le livre le plus emblématique de cette période et de ce goût pour l'édification par l'exemple est bien sûr l'autobiographie de M. Thorez, *Fils du peuple*, éditée en 1937 aux ESI. L'histoire du mouvement ouvrier est largement « francisée », d'Étienne Marcel à la fusillade de Fourmies. La célébration du 150^e anniversaire de la Révolution française donne lieu à des publications. Nous reviendrons sur le rôle spécifique de *Fils du peuple* et de la Révolution française dans la culture politique communiste de l'époque.

La direction du PCF insiste désormais sur l'importance d'enseigner l'histoire de France au sein des écoles de cadres (on parle alors d'« études classiques ») et dans les organisations de masse⁵⁶. À partir de 1935, des cours sur l'histoire du mouvement ouvrier, l'histoire de France, l'histoire de la Révolution française sont présentés aux élèves des écoles élémentaires du PCF⁵⁷. Accompagnant ce retour à l'histoire nationale, il y eut un projet, non réalisé, d'une collection appelée « Voici la France : son passé, son présent, sa mission dans le monde », composée de fascicules de 60 à 80 pages, destinée à être une « véritable encyclopédie populaire de notre pays ». Elle devait être composée en quatre sections, dont une section « Histoire », des Gaulois à la victoire électorale du PCF en 1936⁵⁸.

On assiste à un changement, certes, mais non à une rupture. L'histoire nationale prend le pas sur l'histoire russe et soviétique, mais sur des thèmes chers au mouvement ouvrier : la Révolution française, la Révolution de 1848, la Commune. Si le PCF s'empare de la mémoire nationale, il n'oublie pas l'importance de la connaissance de l'histoire des luttes

55 La collection s'interrompt en 1938.

56 « Problèmes de l'étude de l'histoire en France », ca 1939, 819, Arch. du PCF, Arch. dép. de Seine-Saint-Denis, Bobigny.

57 Yasmine SIBLOT, « "Élever le niveau théorique du Parti" : les Écoles élémentaires du parti communiste français (1925-1926) », *Cahiers d'histoire*, n° 79, 2000, p. 77-94.

58 *Voici la France : son passé, son présent, sa mission dans le monde*, 2 p. dact. [ca 1937]. Les trois autres sections sont : Géographie économique et sociale, Vie sociale, l'Influence de la France dans le monde. Fonds Thorez, 626 AP 55, CARAN.

sociales dans la formation militante de base. L'attitude vis-à-vis de la Commune est à ce titre emblématique⁵⁹.

Par ailleurs, les éditions du PCF remettent à l'honneur les aînés, ces grandes plumes historiennes du mouvement ouvrier d'avant guerre, écartées pendant la bolchévisation : Jules Guesde, Jean Jaurès, Eugène Pottier, Alexandre Zévaès. Vers 1935, l'*Histoire socialiste de la Révolution française* de Jaurès réapparaît dans un catalogue des ESI⁶⁰. De même, dans la continuité des textes comme ceux de F. Rude, elles accueillent à la fois de nouveaux auteurs et vieux militants, comme Jean Bruhat, militant depuis 1925, et Jean Ribard, et à l'inverse de jeunes militants comme Albert Soboul. Le catalogue historique du Front populaire parvient à faire la jonction de trois générations d'historiens engagés.

L'itinéraire d'Albert Soboul est révélateur du nouvel intérêt du PCF pour ses militants intellectuels. En dépit de son âge (24 ans), Albert Soboul, jeune agrégé, est publié aux ESI sous le pseudonyme de Roger Derocles en 1937, dans la collection « Problèmes » : il s'agit de son mémoire d'études supérieures, rédigé en 1936, sous la direction de P. Sagnac : *Saint-Just, ses idées politiques et sociales*⁶¹. Dans le cadre des commémorations du 150^e anniversaire de la Révolution française, il édita (sous son nom cette fois) un recueil de textes sous le titre *1789*, toujours aux ESI, en 1939⁶².

Mais ces historiens sont aussi sollicités pour d'autres tâches, éloignées de leurs intérêts intellectuels. Communiste depuis le congrès de Tours, C. Hainchelin a écrit un livre sur le Japon, publié en 1938 sous le pseudonyme de Chassagne. Il avait pourtant entrepris une histoire de la contre-révolution française : le premier volume, *Coblence*, parut finalement au début de 1939, toujours sous ce pseudonyme⁶³. C'est son *premier* livre d'histoire publié par le Parti. La biographie de Jean Baby conduit également à nuancer l'ampleur des changements. Réintégré au PCF vers 1930-1931, il est très impliqué dans les organisations antifascistes et dans les suites éditoriales du Cercle d'études marxiste (il participe à *À la lumière du marxisme* et à la série des *Cours de marxisme* publiés en 1936 et 1937 au Bureau d'éditions). Mais le

59 Madeleine REBÉRIOUX, « Le Mur des Fédérés », *Les Lieux de Mémoire, I*. Gallimard, 1997, p. 535-558 (Quarto).

60 « Éditions sociales internationales », *Catalogue général*, sd, 6 p.

61 Il est imprimé à 4 000 exemplaires ; Claude MAZAURIC, *Un historien en son temps : Albert Soboul (1914-1982)*, Éditions d'Albret, 2004, p. 194.

62 4 200 ex. ; Claude MAZAURIC, *op. cit.*, p. 19.

63 H. CHASSAGNE, *Coblence : 1789-1792. Des Français au service de l'étranger*, ESI, 1939, 230 p. (4 200 ex.).

professeur d'histoire connaît plus de difficulté : il remet le manuscrit d'un livre d'histoire aux ESI, qui est examiné par le Secrétariat du Parti. L'ouvrage ne paraît qu'après la guerre⁶⁴.

Le sort d'A. Soboul est-il exceptionnel ? Ou ces différences de traitement s'expliquent-elles par un traitement différent suivant les générations de militants ? L'analyse est d'autant plus délicate que le PCF a eu aussi l'intention de publier des historiens non communistes. On a envisagé certaines contributions dans le cadre d'une collection créée en 1936, « Socialisme et culture », dirigée par le compagnon de route G. Friedmann. Elle est le versant élitiste de « Épisodes et vies révolutionnaires ». Il s'agit de textes sur des grands écrivains, philosophes, politiques et scientifiques, à prix de vente dix à vingt fois plus cher. Parmi les ouvrages prévus et qui ne paraîtront pas, il y a *Humanistes de la Renaissance* de Lucien Febvre⁶⁵. En 1938, le PCF lance sa première revue exclusivement destinée aux milieux intellectuels et notamment universitaires, *La Pensée*. Le comité de rédaction proposé comporte une partie « sciences historiques et géographiques », composée de Pierre George et de Lucien Febvre, alors que le nom de Bruhat initialement prévu est rayé⁶⁶. Dans des projets de 1939, on trouve une collection « Invention » dans laquelle figuraient deux ouvrages : *Le Moulin* de Marc Bloch et *la Roue* de Jacques Soustelle⁶⁷.

Ce tableau est concorde avec l'esprit d'ouverture et l'opportunisme politique du temps. Attirer des hommes comme Lucien Febvre ou Marc Bloch traduit moins l'intérêt du Parti pour l'école des *Annales* que la volonté de rassembler des universitaires connus et reconnus. Cette politique doit également être mise au crédit des éditeurs de l'époque, Léon Moussinac et René Hilsum, qui ont défendu une ligne éditoriale de haute tenue scientifique. L'effritement du Front populaire, la radicalisation des positions politiques et la vision du PCF fondamentalement utilitariste de l'histoire expliquent qu'aucune de ces contributions n'ait été suivie d'effets.

64 *Histoire générale contemporaine 1848-1939*, par J. BABY, J. BRUHAT, J. GAILLARD..., Paris, Bibliothèque française, 1945, 2 volumes, 208, 80 p.

65 Collection « Socialisme et culture », 15 janvier 1936, 495/78/143, RGASPI.

66 Avant projet pour une revue du mouvement intellectuel (memento), 1 f., dact., sd., Fonds Thorez, 626 AP 55, CARAN.

67 Projet de plan de production pour 1939, 2 f., dact., sd., Fonds Thorez, 626 AP 55, CARAN. Était prévu également : *Histoire abrégée de l'URSS*, de Andreï CHESTAKOV.

Une histoire militante et nationale : Le 150^e anniversaire de la Révolution française

Pour le 150^e anniversaire de la Révolution française en 1939, un comité d'organisation national est constitué, rassemblant différentes institutions. Mais, en raison de la crise sociale et politique, seuls les communistes commémorent réellement l'événement⁶⁸. Le PCF constitue ses propres structures d'organisation et manifestations. Cette domination accompagne également un phénomène scientifique de fond : Olivier Bétourné et Aglia Hartig constatent que les années 1932-1939 sont « l'apogée de l'histoire jaurésienne »⁶⁹ et le parallèle avec la Révolution de 1917 est fort pour une partie des historiens marqués à gauche.

Pour le PCF, chaque aspect de la Révolution est une matière pédagogique, qui aide à la constitution de la culture politique communiste. Elle a aussi une fonction propagandiste rudimentaire, servir les combats immédiats du PCF et du Komintern, par une pratique exacerbée des analogies et comparaisons. Ainsi après que Mathiez ait assimilé Robespierre à Lénine, c'est à cette époque que le PCF fait le lien entre Robespierre et Staline.

Entre 1936 et 1939, le PCF édite 13 titres sur la Révolution française. Mais il s'agit de textes très variés, par leurs auteurs (Jaurès, Bruhat, Soboul, Radiguer, La Batut, Hainchelain, Ikor, Dubourdieu) et les sujets (musique, histoire de Paris, l'armée, la contre révolution, Danton, Saint-Just...) ⁷⁰. Le PCF sait utiliser les talents de ses militants. Tout jeune historien spécialiste de la Révolution française, A. Soboul était connu de la direction du PCF par Laurent Casanova, proche de Thorez. « Au début de l'année 1939, raconte A. Soboul à A. Huard, le Parti a mis au point tout un programme pour la célébration du 150^e anniversaire et c'est à ce moment-là qu'on m'a demandé de faire un volume sur 1789 que j'ai conçu essentiellement comme un recueil de textes et qui a été publié au printemps 1939 »⁷¹.

Il est difficile de dégager un ou plusieurs thèmes forts de ces publications. Toutefois, le PCF semble avoir eu à cœur d'utiliser l'événement révolutionnaire pour sa propagande immédiate. En 1937, J. Bruhat publie *Châtiment des espions et des traîtres sous la Révolution française*, qui est son *premier* livre d'histoire publié par le PCF. Le livre permet aux

68 Olivier BÉTOURNÉ et Aglia I. HARTIG, *op. cit.*, p. 104-106.

69 *Op. cit.*, p. 75.

70 Parmi les projets abandonnés figurait une biographie de Marat. *In* : Projet de plan de production pour 1939. Fonds Maurice Thorez, 626 AP 55, CARAN.

71 1789, *l'an I de la Révolution*. ESI, 1939, 303 p. ; Claude MAZAURIC, *Un historien en son temps : Albert Soboul (1914-1982)*, Éditions d'Albret, 2004, p. 203

contemporains de comprendre les informations sur les procès de Moscou, où les accusés, anciens héros de la Révolution, s'accusent de crimes. Dans ses mémoires, J. Bruhat s'en explique ainsi : « Toutefois, en ces temps-là, nous ne mettons pas en doute les réquisitoires des procureurs et par voie de conséquence, les verdicts des tribunaux. Nous appelions à la rescousse notre histoire nationale. Pourquoi n'y aurait-il pas eu en URSS un Zinoviev-Danton, un Toukhatchevski-Dumouriez ? Spontanément, je donnai dans cet esprit à l'*Humanité* plusieurs feuillets. Sur la demande de Thorez, ils ont été réunis, en 1937, dans une brochure intitulée *Le Châtiment des traîtres sous la Révolution* [...]. C'est en quelque sorte comme si mon adhésion au Parti communiste avait occulté l'esprit critique de l'historien »⁷². Cette culture du procès se retrouve avec *Le Procès et la mort de Danton* de Dubourdieu en 1939.

J. Bruhat est également employé par Jacques Duclos pour participer à la création d'un musée populaire d'histoire, inauguré le 25 mars 1939, dans le cadre de cette commémoration. Le musée est installé à Montreuil, où J. Duclos réside et dont il est député⁷³. D'après J. Bruhat, le vœu de Duclos est de faire de ce musée celui des « luttes populaires en France », avec un objectif politique et didactique fort, où le PCF veut mêler « la festivité populaire » et « l'historiographie d'une élite »⁷⁴. Participent également au projet A. Soboul, Henri Mougins⁷⁵, Jacques Decour, Jacques Solomon et Joseph Billiet.

Une histoire militante et politique : deux « manuels » d'histoire d'un type nouveau

La culture historique des militants communistes trouve aussi matière à se nourrir par deux livres originaux.

À l'automne 1937, paraît la biographie officielle de Maurice Thorez, *Fils du peuple*. 130 000 exemplaires auraient été vendus en 1937-1938. L'idée de publier des biographies de dirigeants communistes était née en 1935 au sein de l'Internationale⁷⁶. Mais ce livre n'est pas

72 Jean BRUHAT, *op. cit.*, 1983, p. 85-86.

73 *Op. cit.*, p. 99-100.

74 *Op. cit.*, p. 99 ; Pascal ORY, « La Commémoration révolutionnaire en 1939 ». *La France et les Français, en 1938-1939*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1978, p. 115-136.

75 Normalien et agrégé de philosophie, H. Mougins avait publié en 1938 un livre sur Pierre Leroux aux ESI ; Claude MAZAURIC, *op. cit.*, p. 203.

76 C'est le cas du dirigeant anglais, William GALLACHER, *Revolt on the Clyde : An Autobiography*, Londres, Lawrence and Wishart, 1936, 301 p.

seulement une biographie. *Fils du peuple* est composé de deux parties : une première partie autobiographique, et une seconde dans laquelle où, au travers de sa personne, M. Thorez raconte l'histoire du Parti communiste français⁷⁷. L'objectif est de présenter le Parti communiste aux nouveaux adhérents sous une forme, un style et un genre accessibles et d'imposer un modèle de militant, calqué sur le personnage de Maurice Thorez. Si ce livre s'inscrit effectivement dans le phénomène du culte de la personnalité, il s'en échappe cependant, en « déréalisant » M. Thorez, en faisant de lui un archétype du bon communiste, non pour le célébrer mais pour diffuser l'image du militant modèle : « c'est l'histoire sociale personnelle commune à tous les responsables communistes dont la trajectoire est semblable à la sienne, qui est érigée au rang de valeur supérieure », comme l'écrit B. Pudal⁷⁸.

Fils du Peuple est aussi un livre sur l'histoire d'une organisation politique, sous une forme populaire – celle de la biographie. Le seul précédent était le livre d'André Ferrat, publié en 1931, *Histoire du PCF. Fils du peuple* le remplace et devient le livre d'histoire du PCF, étudié dans les écoles, jusqu'à l'édition du premier manuel d'histoire officiel en 1964⁷⁹.

Cette réussite éditoriale et politique est suivie par celle plus spectaculaire encore du *Précis d'histoire du PC(b)*. En 1938, alors que la situation politique nationale et internationale se dégrade pour le mouvement communiste, l'Internationale décide d'éditer, selon l'expression utilisée par S. Courtois et M. Lazar, une « nouvelle "bible" stalinienne »⁸⁰, le *Précis d'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*. Dans son rapport d'octobre 1934, le Service d'éditions de l'Internationale communiste avait programmé l'édition d' « un manuel d'histoire de l'I.C. et un manuel d'édification du Parti », initialement destinés aux écoles de militants⁸¹. La publication est décidée à la fin de l'année 1938. Le livre est édité en 28 langues⁸² dans quatre villes, Moscou, Paris, Stockholm, Amsterdam et New-York, à près

77 Bernard PUDAL, « Récits édifiants du mythe prolétarien et réalisme socialiste en France (1934-1937) », *Sociétés et représentations*, n° 15, décembre 2002, p. 77-96.

78 Bernard PUDAL, « Le "Peuple" dans *Fils du peuple* », *Sociétés et représentations*, décembre 1999, n° 89, p. 265-279.

79 *Histoire du Parti communiste français, manuel*, par la Commission d'histoire auprès du Comité central du Parti communiste français. Éditions sociales, 1964, 75 p.

80 Stéphane COURTOIS et Marc LAZAR, *Histoire du Parti communiste français*, PUF, 2000, p. 165. Il y a néanmoins un précédent, avec un ouvrage plus important et plus cher : E. YAROSLAVSKI, *Histoire du Parti communiste de l'URSS, (Parti bolchévik)*, BE, 1931, 540 p. (Bib. du mouvement ouvrier), 20 fr., imprimé en 2 000 exemplaires.

81 Résolution sur le rapport des éditions au Secrétariat politique (29 avril 1934) adoptée par la commission politique le 15 octobre 1934, 495/78/119, RGASPI.

82 Les éditions manquantes et attendues concernent le portugais, le grec et l'arabe. Le PCF doit en 1939 se charger de l'édition arabe du livre.

de 500 000 exemplaires au total en juin 1939, avec l'objectif d'en imprimer environ 700 000 dans le monde⁸³. Le livre paraît en France en mars 1939, au Bureau d'éditions. Pour la première fois, le Parti communiste crée pour l'événement deux commissions chargées d'organiser la diffusion⁸⁴. En août 1939, 150 000 exemplaires seront diffusés. Ils sont également destinés à être étudiés impérativement par tous les militants, individuellement et dans les écoles.

Ces deux livres constituent des manuels, c'est-à-dire des *vade mecum* de la pratique militante. La Révolution française ou la Commune sont des événements célébrés et essentiels de la culture militante, dont la connaissance permet d'inscrire la culture communiste française *dans la durée et dans l'histoire du mouvement ouvrier français*. En revanche, ces manuels permettent d'insister sur l'importance de l'action et de la pratique politique immédiate : c'est une histoire du temps présent.

Le PCF a instrumentalisé l'histoire au service de l'idéologie, de la formation politique et de la propagande. Mais elle l'a fait comme tout le mouvement ouvrier français avant elle. La place des livres d'histoire ou de la discipline historique dans la production éditoriale du Parti communiste reflète néanmoins deux approches.

Il y a celle tout d'abord de ces historiens, de formation et « amateurs », qui estiment faire œuvre *scientifique, pédagogique et politique* par leur pratique historique et par leur champ d'étude, l'histoire du mouvement ouvrier. Ce groupe connaît le même cheminement que les intellectuels dits de gauche (journalistes, écrivains, philosophes, scientifiques, ...) pendant l'entre-deux-guerres.

Mais ce groupe, qui se veut scientifique *et* militant, réclame aussi la reconnaissance de ses pairs. La rencontre et l'opposition aux *Annales* le montre. Ces historiens sont à la fois dans la modernité, par l'importance donnée à l'histoire sociale, et dans le conservatisme. La Guerre froide transformera cette opposition sereine et amicale en conflit ouvert.

Le catalogue des maisons d'édition du Parti communiste démontre *également* que la direction se désintéresse des enjeux scientifiques ou de la reconnaissance institutionnelle de

83 Notes Secrétariat du 10 juin 1939, IML, 819, Arch. PCF, Arch. dép. de Seine-Saint-Denis, Bobigny.

84 BE, 1939. Fonds Maurice Thorez, 626 AP 55, CARAN.

ces publications. Seules lui importent la constitution et la solidité de la culture communiste française, nourrie d'un ensemble de textes et de traditions historiographiques variés. Utiliser la plume des historiens français n'est pas impératif jusqu'au début des années trente, c'est-à-dire jusqu'au moment où le recours aux intellectuels fait partie de la stratégie politique. Il faut noter l'importance accordée aux thèmes traditionnels de la culture du mouvement ouvrier français (la Révolution française, la Commune, ...) et au genre populaire qu'est la biographie. *Fils du peuple* constitue sans doute la synthèse parfaite de cette histoire communiste populaire.

Quels sont les effets de ce recours à l'histoire ? Les travaux de Marie-Claire Lavabre permettent de les mesurer. Pour une génération de militants communistes, adhérant au moment du Front populaire et à la Libération, la référence à la Révolution française permet de faire la continuité entre 1789, 1793, la République et le communisme. Elle permet également de comprendre ou de justifier le régime soviétique par l'analogie : Terreur / Procès, Terreur / Stalinisme, Robespierre / Staline. Mais cette acculturation est rendue possible par le poids de l'enseignement de l'histoire de la Révolution française dans l'école élémentaire⁸⁵. La culture politique communiste repose donc de fait sur une culture à la fois purement militante et sur un savoir académique.

85 Marie-Claire LAVABRE, « La Révolution française dans la mémoire des militants communistes français », *Communisme*, n° 20/21, 1988-1989, p. 111-127.

Les Humanités allemandes en guerre :

le Rome et Carthage des antiquisants allemands (1943)

Johann CHAPOUTOT

johannchapoutot@hotmail.com

Université Grenoble II Pierre Mendès France

Résumé

L'ouvrage historique collectif *Rom und Karthago* (1943) traduit dans son projet même l'intégration de la démarche guerrière nazie par les historiens allemands spécialistes de l'antiquité. Le dispositif éditorial et la démarche universitaire et institutionnelle qui le portent en sont imprégnés. Ils visent à organiser les historiens comme une communauté de combat. La lecture des guerres puniques en terme de conflit racial inexpiable que contient le livre se situe dans la même logique.

Mots-clés :

Allemagne nazie – Seconde Guerre mondiale – Histoire du livre – Historiens – Historiographie – Antiquité et nazisme.

Abstract

German Humanities in War : The *Rome and Carthage* of german historians of the Antiquity (1943).

The collective history book intitled *Rom und Karthago* (1943) shows how german specialists of ancient history have integrated the nazi war processes. The way to publish it, as well as the academic and institutionnal device wich supports this book, are filled with this processes. They aim at organizing historians as a fighting community. In the same perspective, the Punic Wars are read there as an inexpiable racial conflict.

Keywords :

Nazi Germany – World War Two – Book history – Historians – Historiography – Antiquity and Nazism.

Associer les humanités allemandes à la guerre peut surprendre : on voit mal, de prime abord, le rapport qui existe entre de sympathiques savants ou d'innocents philologues et des actions de combat.

Pour entamer la réflexion de manière concrète, parlons d'un livre qui a été publié à Leipzig en 1943, intitulé *Rome et Carthage*¹.

On observe que le titre est adjoint d'un sous-titre : « *Ein Gemeinschaftswerk* ». Nous pourrions traduire cela par « un ouvrage en collaboration », qui réunit plusieurs auteurs coordonnés par un directeur de publication. La traduction affaiblirait le terme allemand, qui, littéralement, se traduit par « l'œuvre d'une communauté », et qui n'a pas été choisi au hasard.

Le terme de *Gemeinschaft* est une notion importante, réitérée, martelée par le discours nazi. Le programme du NSDAP est de faire de l'Allemagne une *Gemeinschaft*, une communauté organique, naturelle, contre cette *Gesellschaft* créée par les Lumières et la Révolution française : l'opposition entre ces deux notions est courante en Allemagne depuis le XIX^e siècle et est devenue, par l'intermédiaire du sociologue Ferdinand Tönnies, mais aussi de Max Weber, un classique de la sociologie. La *Gesellschaft*, c'est la société du contrat social, du libre choix, de l'adhésion libre et volontaire – la *Gemeinschaft*, c'est la communauté de la terre et des morts (pour parler comme Barrès), du *Blut und Boden* (pour parler comme Richard Walther Darré²) : elle n'est pas constituée par la liberté de ses membres, mais par la nécessité, par une nécessité naturelle. La société est un groupe culturel, la communauté est une famille naturelle.

On pourra objecter que l'on est loin, dans notre sous-titre, du débat entre Rousseau et Fichte ou Barrès. Pas tant que cela, si l'on considère que la notion de communauté a connu une réactivation idéologique au sortir de la Première Guerre mondiale. Après quatre ans de souffrances et d'impôt du sang dans les tranchées, il paraissait inconcevable à bien des anciens combattants que l'on adoptât le contrat social de l'ennemi. Or c'est précisément ce que fait la constitution adoptée à Weimar le 31 juillet 1919, constitution libérale votée sous les auspices de Goethe et de Schiller, qui fait de l'individu autonome le fondement de la société. Les nazis, comme toute l'extrême droite nationaliste, dénoncent cette importation

1 Joseph VOGT (Hrsg.), *Rom und Karthago. Ein Gemeinschaftswerk*, Leipzig, Koehler und Amelang, Deutsche Geisteswissenschaft, 1943, 414 p.

2 Richard Walther Darré, agronome et théoricien raciste, est, depuis 1931, le chef de l'Office centrale de la colonisation et de la race de la SS. Il exerce ensuite les fonctions de ministre de l'agriculture du Reich.

d'un *esprit* étranger au *Geist* allemand et exaltent a posteriori la communauté des tranchées, la *Kampfgemeinschaft*, fusionnelle, confusionnelle, communauté idéale, qui répond à toutes les questions posées par la révolution industrielle, l'individualisme, l'exode rural, la dissolution des identités et des solidarités traditionnelles. La tranchée a fondu des atomes épars en un bloc indissoluble, comme le décrit Ernst Jünger, dans *Feu et sang*, quand il relate la préparation d'artillerie qui prépare et précède l'assaut, déluge de feu et d'acier qui s'abat sur l'ennemi : « *Devant nous se dresse la plus puissante de nos armes, la muraille de feu et d'acier, haute comme une tour. En ce moment, elle est à notre image : une totalité, mais constituée d'atomes ardents réunis en un seul bloc* »³.

La communauté en guerre, c'est la communauté par excellence : la distinction entre ami et ennemi y est claire, la solidarité spontanée de ses membres y est viscérale et vitale. La communauté, c'est le groupe primaire de la tranchée, emmené par son chef, que tous les anciens combattants, même les pacifistes – comme Remarque et son hymne à Kat dans *À l'ouest rien de nouveau* – célèbrent.

À partir de 1933, l'emploi du mot *Gemeinschaft* connaît une inflation dans le discours nazi. Il est employé à toute occasion pour signifier que « 1789 [devait] être effacé de l'histoire » comme le disait Goebbels, et que l'Allemagne était encore bel et bien en guerre.

L'état de guerre, selon les nazis, se poursuit, car :

- la guerre n'est pas vraiment finie : ni l'armistice, suspension d'armes, de 1918, ni le Diktat ignominieux de 1919 n'ont mis fin à la guerre. Le peuple allemand reste confronté à un monde d'ennemis qui veulent sa perte ;
- plus généralement, dans la lutte permanente que constitue le monde humain, dans cet affrontement social-darwiniste des races, la communauté allemande, resserrée, ramassée comme le groupe primaire, est en guerre.

Dès lors, on voit que le sous-titre de l'ouvrage est rien moins qu'innocent, qu'il est, au contraire, lesté de connotations lourdes : que l'ouvrage soit en collaboration, la simple mention du (Hrsg.), le (dir.) français, aurait suffi à l'indiquer. Introduire une redondance veut

3 Ernst JÜNGER, *Feuer und Blut. Ein kleiner Ausschnitt einer grossen Schlacht*, 1925, trad. fr., *Feu et sang*, Paris, Christian Bourgois, 1998, 187 p., p. 115.

dire ceci : il y a une communauté des historiens allemands, et cette communauté est en guerre. Le message sous-jacent est le suivant : les historiens ne sont pas les fieffés individualistes que l'on croit, emmurés dans la solitude de leur cabinet pour déchiffrer de vieux codex, ils travaillent en groupe, ils ont un sens de la communauté – ils ne sont pas de ces insupportables humanistes de la *Weimarer Klassik* qui pratiquent un *ars gratia artis* pour leur jouissance propre. Leur activité est rien moins que futile, anodine ou pacifique : ils n'annoncent pas dates et concepts pour, au mieux, faire passer des examens à des étudiants ; ils se battent.

Cette redondance est encore soulignée par le nom de la série dans laquelle est publiée l'ouvrage : « Deutsche Geisteswissenschaft ». « Sciences humaines allemandes » serait un bon équivalent à ce « sciences allemandes de l'esprit » fidèle à l'usage germanique – les allemands opposent depuis Hegel les sciences de la nature aux sciences de l'esprit, une distinction fameuse qui sera abondamment théorisée par Dilthey et Rickert.

Il y a donc des sciences humaines allemandes, comme il y a aussi, sans doute, des sciences humaines françaises ou britanniques... on songe ici à Joseph de Maistre, dans ses *Considérations sur la France* (1797) : « *J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc. ; je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan : mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu* ». Il n'y a pas d'homme en soi, pas d'homme universel, il n'y a que des particularismes. Ce qui vaut pour l'homme vaut pour les sciences humaines.

Dire cela, c'est montrer que l'on ne vise pas l'universalité du savoir, mais que tout discours est irréductiblement particulier, situé dans sa nation : il y a une historiographie allemande, qui est, comme la littérature et la philosophie allemande, l'expression d'un *Geist* propre à une race. La race s'objective par des créations qui n'appartiennent qu'à elle et dont elle ne se soucie pas qu'elles soient communicables. Comprendra la philosophie allemande tout esprit allemand. Aura accès à la musique et à la littérature allemande tout esprit allemand. Idem pour l'historiographie. Tout cela restera inaccessible à un britannique ou à un russe. C'est que la race n'est pas seulement affaire de substance charnelle et de corporéité : la psychologie raciale a été instituée en discipline et dotée d'un abondant corpus par Ferdinand Ludwig Clauss dans les années 1920 et 1930⁴.

4 Ferdinand Ludwig CLAUSS, *Rasse und Seele. Eine Einführung in den Sinn der leiblichen Gestalt*, Munich, Lehmann Verlag, 1926, 189 p. ; Ferdinand Ludwig CLAUSS, *Die nordische Seele – Eine Einführung in die Rassenseelenkunde*, Munich, Lehmann Verlag, 1933, 91 p.

Dans un contexte de guerre, cette science humaine allemande est une arme de combat : les essais de philosophes et d'historiens, toujours désespérément soucieux de prouver l'utilité de leur discipline – car il en va de leur financement, surtout quand les ressources se trouvent orientées vers ce qui est considéré comme stratégique – abondent, aux titres explicites : tel professeur disserte sur « l'importance stratégique de la philosophie »⁵, érigée en « arme et instrument » de guerre⁶. L'histoire n'est pas en reste : vecteur d'une « éducation nationale-politique⁷ », elle a son rôle à jouer dans « la guerre des races »⁸.

Le livre auquel nous nous intéressons, *Rome et Carthage*, œuvre de la communauté des historiens allemands en guerre, est ainsi un livre de guerre au double sens du terme : c'est un livre d'histoire qui nous parle de l'affrontement pluriséculaire entre Rome et Carthage et c'est un livre écrit dans un contexte de guerre pour contribuer à la victoire allemande par une mobilisation des esprits allemands. En parlant du passé, ce livre veut contribuer à renforcer la mobilisation culturelle dans cette guerre qui est une guerre totale, engageant tous les sujets du Reich dans un engagement psychologique total, et dont l'issue, comme le répètent Goebbels et Hitler, sera une victoire absolue, inédite, ou l'annihilation : en 1941 a débuté « *une guerre où il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus, dit Goebbels, mais des survivants et des exterminés* »⁹.

Comment ce livre contribue à l'édification d'une culture de guerre, nous le verrons après, en parlant de son contenu. Il faut d'abord éclairer plus avant le contexte, cette fois-ci le contexte institutionnel, de son élaboration.

L'éditeur qui publie ce livre est Koehler et Amelang. Cette maison d'édition est sise à Leipzig, siège d'une grande université fondée en 1409, et dont la faculté d'histoire est réputée. Leipzig est un grand centre d'édition depuis le XIX^e siècle, en histoire surtout : il faudra, pour affaiblir ce centre intellectuel, 12 ans de nazisme et quarante ans de RDA. Un impressionnant nombre de maisons d'édition y a son origine et son siège, ce qui fait de la ville, avec Munich et Berlin, un des tout premiers centres allemands d'édition, notamment en histoire : Barth, Weicher, Hammer, Hinrichs, Hesse und Becker s'y trouvent, mais aussi des

5 Erich ROTHACKER, *Die Kriegswichtigkeit der Philosophie*, Bonn, Kriegsvorträge der Rheinischen Friedrich-Wilhelm-Universität – Wissenschaft im Kampf für Deutschland, Heft 37, 1944, 23 p.

6 Ferdinand WEINHANDL, *Philosophie, Werkzeug und Waffe*, Neumünster, Wachholtz, 1940, 60 p.

7 Dietrich KLAGGES, *Geschichtsunterricht als nationalpolitische Erziehung*, Frankfurt-am-Main, Moritz Diesterweg Verlag, 1937, 442 p.

8 Rudolf BENZE, *Geschichte im Rassenkampf*, Erfurt, Verlag Kurt Stenger, Volk und Wissen, 1934, 24 p.

9 Joseph GOEBBELS, Discours au *Sportpalast* de Berlin, 18 février 1943.

maisons plus importantes et plus célèbres : outre Reclam, bien connue en Allemagne pour ses éditions de poche saumon, puis jaune, qui existent depuis la fin du XIX^e siècle, Teubner, De Gruyter, Insel, Dürr, et Koehler und Amelang sont présentes sur la place. Sans compter ces maisons d'édition qui apparaissent après 1933, comme Armanen-Verlag et le Bibliographisches Institut.

Koehler est un éditeur prestigieux et crée une nouvelle série, dans laquelle est publié notre ouvrage, qui s'intitule « *deutsche Geisteswissenschaft* ». Cette série doit accueillir les publications du groupe histoire d'un grand projet multidisciplinaire lancé en 1940, le *Kriegseinsatz der deutschen Geisteswissenschaften*, que l'on peut traduire par « mobilisation des sciences humaines allemandes ». Le mot *Kriegseinsatz* est en fait plus fort que cela : il signifie engagement guerrier, voire action de guerre : *einsetzen* est un verbe très présent dans le vocabulaire militaire. Il signifie utiliser un équipement ou engager une unité, des hommes. En 1940, les sciences humaines allemandes, pour l'Allemagne, s'engagent donc dans une action de guerre.

La plan quadriennal de 1936 avait généreusement pensé le financement « sciences de la nature » et de la matière, de la physique et de ses applications techniques utiles à l'amélioration de l'armement, à la chimie productrice de carburants pour la motorisation de la Wehrmacht et d'Ersatz pour pallier les difficultés prévisibles de l'approvisionnement en vivres. Les sciences de l'esprit sont, dans ce contexte de mobilisation de l'économie et de la science, passablement défavorisées.

Les sciences humaines vont s'organiser et réagir à l'initiative d'un juriste (le droit est une *Geisteswissenschaft* en Allemagne), Paul Ritterbusch. Ce professeur de droit public et de droit international, recteur de l'université de Kiel, est un nazi convaincu depuis ses années d'étude, lors desquelles il militait déjà. Lors d'une conférence des recteurs qui se tient à Berlin le 11 novembre 1939, et qui a pour thème « *Forschung im Kriege* » (la recherche en temps de guerre), Paul Ritterbusch propose une action de grande envergure dans le domaine des sciences humaines et sociales. Il contacte dans un premier temps des collègues de sa matière ou de sa région, puis reçoit le soutien du Ministère de l'Éducation du Reich, dont le titulaire est d'ailleurs un littéraire, Bernhard Rust, ancien professeur de latin dans l'enseignement secondaire. Ce dernier lui confie une mission officielle en janvier 1940 pour diriger un projet intitulé *Kriegseinsatz der Deutschen Geisteswissenschaften*, dont les premières réunions ont lieu en avril 1940. Un an plus tard, Paul Ritterbusch est déchargé de ses obligations de recteur pour revêtir une position dans l'organigramme du ministère et

obtenir le rang de chef de service. Le projet qu'il a initié et qu'il dirige mobilise, entre 1940 et 1944, 500 enseignants-chercheurs dans 12 disciplines (sciences de l'Antiquité, anglais, géographie, allemand, histoire – droit et préhistoire –, histoire de l'art, orientaliste, philosophie, romanistique, droit public, droit international, droit civil et droit du travail). Il faut noter que sur ces 500 personnes, la moitié a obtenu sa chaire ou sa charge après la prise de pouvoir par les nazis et grâce aux effets de la loi du 7 avril 1933, la loi d'aryanisation de la fonction publique allemande qui a libéré de nombreux postes. Entre 1941 et 1944 sont publiés dans le cadre de ce projet 67 ouvrages, dont 43 monographies et 24 collectifs, parmi lesquels deux œuvres en histoire ancienne (*Rom und Karthago* et *Das neue Bild der Antike*). Les premières publications sont offertes au Führer pour son 52^e anniversaire, le 20 avril 1941. Cette grande opération doit témoigner de la vitalité de la recherche allemande en dépit des bouleversements qu'a connus l'université depuis 1933 : la science allemande, faite par des aryens, n'a pas besoin des Juifs chassés de l'enseignement et de la recherche depuis la loi du 14 avril 1933. En outre, le *Kriegseinsatz* doit montrer aux autorités de l'État et du Parti que les sciences humaines sont utiles à la guerre menée par le Reich. Parallèlement, d'ailleurs, à ce projet au niveau du Reich, et en synergie avec lui, différentes universités organisent des séries de conférences, des séminaires et des travaux censés contribuer à l'effort de guerre allemand. C'est le cas par exemple à Bonn, où la Friedrich-Wilhelm Universität organise une série de « conférences de guerre » (*Kriegsvorträge*), publiée, dans le cas des historiens de l'Antiquité, en 1944, dans un volume en fort mauvais papier de pénurie, mais très instructif sur la manière dont l'histoire de l'Antiquité est relue et réécrite depuis 1933¹⁰. La série éditoriale est intitulée *Wissenschaft im Kampf für Deutschland* (La science en guerre pour l'Allemagne).

Les sciences humaines allemandes doivent par ailleurs défendre et illustrer les buts de guerre du Reich, en justifiant, en légitimant, et mobiliser les esprits dans un contexte de guerre totale. Il s'agit de promouvoir scientifiquement, de manière apodictique et incontestable, la vision nazie de l'espace et du temps. La réunion de lancement qui se tient à Kiel les 27 et 28 avril 1940 fixe un *Rahmenthema*, un cadre général de réflexion et de travail

10 Oskar BECKER, Karl CHUDOBA, *Griechenland*, *Kriegsvorträge* der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn, 3, Bonn, Universitätsbuchhandlung, 1944, 522 p.

pour toutes les disciplines : « *La mission de cet engagement consiste à élaborer scientifiquement, de manière incontestable, l'idée d'un nouvel ordre européen* »¹¹.

Ce nouvel ordre européen, dont le Reich est l'organisateur et la matrice, accouché dans la violence des combats menés par la Wehrmacht et les SS, implique une reconfiguration de l'espace européen sur le principe de la race. Il repose également sur une vision du temps, une réécriture de l'histoire, envisagée désormais sous le jour de la lutte des races et du complot des mauvais contre les meilleurs. Il ne s'agit pas simplement de redessiner l'espace européen, mais de créer les catégories et les concepts, de promouvoir les postulats qui permettent de penser cet espace redessiné : à la reconfiguration *topographique* doit s'ajouter une nouvelle *topique* mentale qui vienne légitimer le projet du Reich en promouvant une vision du monde. Pendant que les économistes consacrent un colloque à la *Europäische Grossraumwirtschaft* (L'économie de l'espace grand-européen), pendant que les géographes et les juristes dissertent sur ce nouvel espace européen redéfini par le racisme nazi, les historiens convoquent le précédent de l'affrontement entre Rome et Carthage et offrent un double volume censé présenter « la nouvelle image – la nouvelle conception – de l'Antiquité ».

Le message adressé aux autorités est donc : les sciences humaines, qui ont une réputation tenace d'inutilité et d'éparpillement individualiste peuvent et savent s'organiser en communauté de combat quand l'heure sonne. D'où une inflation de vocables militaires : outre le *Einsatz*, chaque discipline n'est plus un *Fach* (matière), mais devient une *Gruppe* ou une *Sparte* (unité), dirigée par un *Spartenleiter* ou un *Gruppenleiter*, un général dans cette novlangue nazie qui remplace le vénérable vocable « General » (allogène, car français) par un roboratif et plus germanique *Gruppenführer* dans la SA et la SS. Les *Gruppenleiter* organisent des réunions à Berlin ou à Weimar, dans cet Hotel Elephant où Hitler aime à descendre : la consigne exclut strictement les épouses des enseignants-chercheurs convoqués à ces séminaires. Le *Kriegseinsatz* est un *Männerbund*, comme la troupe en guerre qui ne tolère ni divertissement, ni amollissement.

Parmi les disciplines engagées dans l'entreprise, il y a les « sciences de l'Antiquité » (*Altertumswissenschaften*), terme générique qui rassemble l'histoire ancienne et l'archéologie, les sciences auxiliaires, mais aussi les lettres classiques et la philosophie ancienne, puisqu'à

11 Frank-Rutger HAUSSMANN, *Deutsche Geisteswissenschaft im Zweiten Weltkrieg. Die Aktion Ritterbusch, 1940-1945*, Dresden, Dresden University Press, 1998, 414 p., p. 62.

ce groupe disciplinaire collaborent des littéraires et des philosophes. Le groupe est constitué par Helmut Berve, professeur à Leipzig, lors d'une réunion inaugurale et solennelle à l'Université, le 5 octobre 1940. L'invitation qu'il adresse à 350 personnes précise les objectifs de l'*Einsatz* : il s'agit d'exposer et de diffuser des connaissances nouvelles, mais surtout les problématiques nouvelles à propos de sujets « où une conception nouvelle s'est imposée ». Berve prévoit de faire rédiger des dictionnaires bilingues grec-allemand et latin-allemand, ainsi que des ouvrages de référence sur l'histoire ancienne, notamment en ce qui concerne la conception antique de l'État, la théorisation et la pratique du sport (*Agonistik*). La première séance de travail, les 2 et 3 avril 1941 à Berlin-Dahlem, est honorée par la présence du ministre Rust, ainsi que de Rudolf Till, philologue et représentant de l'*Ahnenerbe* de la SS. Cette réunion élabore le premier grand projet du *Kriegseinsatz* : éditer un ouvrage intitulé *Das neue Bild der Antike*, que l'on peut traduire littéralement par « La nouvelle image de l'Antiquité », mais qui signifie quelque chose comme « Pour une nouvelle conception de l'Antiquité ». Il s'agit d'introduire dans l'étude de l'Antiquité le concept angulaire de la révolution idéologique nationale-socialiste, la race, et la notion de lutte des races comme facteur explicatif de tout devenir historique.

Tout cela est exposé dans le discours que tient Berve, au cours duquel il parle de « révolution de l'esprit »¹², qui consiste en la « prise de pouvoir nationale-socialiste », cette « mutation puissante dans l'histoire de notre peuple [...] ». Nul doute que « les sciences de l'antiquité, elles aussi, ont été bouleversées par cette révolution de l'esprit ».

Dans la préface de l'ouvrage, un des co-directeurs de l'ouvrage, Helmut Berve, écrit : « L'instinct racial enfin réveillé de notre peuple nous fait reconnaître ces deux peuples de l'Antiquité [les Grecs et les Romains] comme participant de notre race et de notre sang [...]. Notre conscience de race nous les a révélés sous un jour renouvelé et nous les a restitués. C'est sur le fondement de cette foi et de ce savoir que se déroule aujourd'hui le travail de la science allemande »¹³.

Tout cela s'accompagne d'une prétention à la scientificité : Berve prétend que ces travaux « satisfont aux sévères exigences de la recherche scientifique, ainsi qu'à ses lois d'airain »¹⁴.

12 Frank-Rutger HAUSSMANN, *op. cit.*, p. 130.

13 Joseph VOGT, *Rom und Karthago, op. cit.*, avant-propos, p. 6.

14 *Ibid.*, p. 8.

Cet ouvrage comporte deux imposants tomes, de 394 pages sur la Grèce et de 458 pages sur Rome. Il constitue une œuvre de prestige : la liste des contributeurs constitue un *Who's who* des spécialistes de la Grèce et de Rome. On y trouve même une contribution du jeune Hans Georg Gadamer sur la conception platonicienne de l'État.

Au total, les textes sont idéologiquement assez anodins. Dans une recension qu'il rédige pour la revue *Rasse*, un des contributeurs, Fritz Schachermeyr, déplore que sur 38 contributions, une seule, celle de Miltner, se fonde réellement sur des postulats raciaux¹⁵.

Il n'en est pas de même de ce livre que j'évoquais au seuil de cet article, et qui constitue le second projet du *Kriegseinsatz*, le collectif intitulé « Rome et Carthage », publié en 1943. Le premier était dirigé par le grand spécialiste d'histoire Grecque Helmut Berve, le second par son homologue romaniste Joseph Vogt.

Dans ce second ouvrage, le préambule de Vogt, intitulé « Notre problématique », est un manifeste programmatique de la nouvelle historiographie allemande, de cette nouvelle histoire de l'Antiquité éclairée par l'idéologie nationale-socialiste, et qu'il convient désormais d'écrire. L'auteur s'attarde sur le caractère cardinal des concepts de guerre, de race, et de guerre des races.

Rome et Carthage, c'est d'abord une guerre à mort, une haine inexpiable qui résonne étrangement avec les événements contemporains, ou plutôt avec la manière dont les événements contemporains ont été présentés par la propagande nazie. Rome et Carthage sont des noms qui ont depuis longtemps excédé le cadre étroit de leur propre temps pour devenir des archétypes universels, transhistoriques : « Rome et Carthage – voilà deux noms historiques qui sont devenus des concepts, des concepts qui signifient une haine abyssale entre deux peuples et une guerre d'extermination »¹⁶. L'emploi du mot Vernichtungskrieg permet de constater la contamination du discours nazi et l'emploi anachronique de catégories contemporaines transposées à l'Antiquité.

Rome et Carthage sont devenus des concepts, non seulement parce que le caractère inexpiable de leur lutte est devenu exemplaire, mais également car, de fait, leur guerre est l'épisode d'un affrontement qui traverse et structure toutes les époques.

15 Fritz SCHACHERMEYR, *Rasse*, 10/1943.

16 Joseph VOGT, *Rom und Karthago*, *op. cit.*, p. 5.

En effet, ces deux peuples en lutte sont qualifiés de « *rassefremd* »¹⁷, étrangers par la race. Après avoir dévoilé la clef explicative du conflit, Joseph Vogt poursuit en posant une question purement rhétorique :

« Pour la recherche contemporaine, une question en vient à occuper le premier plan qui avait jusqu'alors été peu considérée dans l'examen de ce drame de l'histoire mondiale : ce conflit aux lourdes conséquences a-t-il été déterminé par le patrimoine hérité, par le sang de ces peuples, c'est-à-dire par le fait que le monde de la Carthage punique faisait face à la Rome nordique ? »¹⁸.

Carthage punique, Rome nordique : depuis 1933, l'histoire de l'Antiquité fait l'objet, dans le monde scolaire et universitaire, d'un *aggiornamento* qui la soumet à une exégèse raciale systématique. Rome est une puissance nordique, car elle a été fondée, comme toutes les grandes civilisations de l'histoire, par des peuples aryens émigrés de leur septentrion originel¹⁹.

Vogt parle ensuite des sources disponibles en soulignant deux problèmes méthodologiques. Le premier est que les sources romaines sont incomparablement plus prolixes que les sources carthagoises. Qu'une histoire de vainqueurs est donc à craindre. Scrupule qui l'honore quand on constate à quel point l'historiographie est couchée sur le lit de Procuste de l'idéologie.

Le second est que le concept de race qui vient révolutionner, pour son plus grand bénéfice, il va de soi, l'historiographie, n'était guère familier aux anciens, et que sa mobilisation pour commenter les sources antiques est délicate... En assortissant sa réécriture de réserves méthodologiques, Vogt ne fait que crédibiliser un peu plus l'emploi de cette catégorie nouvelle, déjà imposé par le caractère ronflant des titres de docteur et de professeur alignés par la table des matières. Par l'expression de réserves dont on peine à croire qu'elles soient sincères, il confère à son texte un caractère interrogatif, problématisé et donc d'autant plus scientifique, qui ont pour effet de légitimer des affirmations qui viennent soutenir le discours raciste des nazis : « *Le chercheur contemporain tente de relier les caractères d'un peuple avec telle ou telle composante de sa structure raciale. Il se pose ainsi la question de savoir si, par exemple, la fausseté punique si souvent décrite peut être attribuée à l'élément racial arménoïde, arabe ou hamitique, tous présents dans le peuple punique (Volkstum).*

17 *Ibid.*, p. 5.

18 *Ibid.*, p. 7.

19 Johann CHAPOUTOT, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2008, 532 p.

Le sol de cette terra incognita scientifique est encore incertain, il exige de l'audace et de la réserve en même temps. Nous avons souhaité accumuler non des suppositions, mais des preuves ». La certitude revient donc vite : l'ouvrage présentera des preuves, et l'on saura à quel élément racial attribuer le mensonge punique – rien n'empêche plus de décrire les guerres puniques comme un affrontement de races.

Les titres des contributions sont éclairants, et leur redondance est explicite. Fritz Schachermeyr propose ainsi une « histoire de Carthage du point de vue de l'histoire raciale »²⁰, tandis que Fritz Taeger choisit de disserter sur les « guerres de peuples et guerres de races en Méditerranée occidentale »²¹. Un autre romaniste distingué, Matthias Gelzer, se penche sur « l'opposition des races comme facteur historique lors du déclenchement des guerres puniques »²². Quant à Joseph Vogt, il se réserve de gloser sur « le caractère punique de la dynastie de Septime Sévère »²³.

Le thème choisi par Vogt est d'importance et sert d'avertissement au présent : la dynastie des Sévère a régné au II^e siècle de notre ère, quatre siècles après la fin des guerres puniques. Or, elle vient d'Afrique et marque la revanche de Carthage : que les empereurs de la ville éternelle soient désormais des Puniques constitue un signe sûr de la dégénérescence raciale et politique de Rome. C'est un topos de la littérature romaine que d'affirmer, à l'instar de Juvénal que « *Graecia capta ferocem victorem coepit* » et que Rome, vainqueur sur les champs de bataille, a été vaincue par les vaincus.

La vision des guerres puniques que nous présente cet ouvrage s'insère parfaitement dans la réécriture nazie de l'histoire ancienne : les historiens du *Kriegseinsatz* se font les dociles et fidèles promoteurs d'un canevas présent dans *Mein Kampf* et développé par Alfred Rosenberg dans *Le mythe du XX^e siècle* en 1935. Les historiens exemplifient et développent ce que les idéologues ont esquissé.

Rosenberg défend, à l'unisson de son maître et en accord avec des manuels scolaires qui, tous, répètent la même antienne, que Rome a raté sa III^e guerre punique. Elle l'a certes gagnée sur le court terme, mais elle l'a perdue à plus longue échéance : les Romains se sont bornés en bons soldats à prendre la ville, à la raser, à tuer sa population masculine et à

20 Fritz SCHACHERMEYR, « Karthago in rassengeschichtlicher Betrachtung », p. 9-43.

21 Fritz TAEGER, « Völker- und Rassenkämpfe im westlichen Mittelmeer », p. 44-82.

22 Matthias GELZER, « Der Rassengegensatz als geschichtlicher Faktor beim Ausbruch der römisch-karthagischen Kriege », p. 178-202.

23 Joseph VOGT, « Das Puniertum und die Dynastie des Septimius Severus », p. 346-366.

disperser femmes et enfants. Ils feront de même deux siècles plus tard à Jérusalem, où ils épargneront même les hommes.

Les Romains ont raisonné et agi en stratèges, et non en protecteurs responsables de leur peuple, car ils n'étaient pas éclairés par le concept de race et de lutte des races : dans les guerres puniques, comme auparavant dans les guerres médiques, et comme après dans les guerres juives, l'enjeu biologique excédait de bien loin l'enjeu stratégique : il fallait exterminer, anéantir la population vaincue. Ce n'était pas un ennemi, c'était un foyer de virulence biologique qu'il fallait éteindre, et non pousser à sa dispersion hors de son territoire, c'est-à-dire à la diaspora.

L'histoire enseigne que cette erreur fut fatale aux Romains qui, vainqueurs sur le champ de bataille, furent vaincus biologiquement : les ennemis d'hier immigrèrent à Rome, infectèrent le sang nordique romain et détruisirent ce peuple sûr de lui-même et dominateur²⁴.

Rome et Carthage est donc pleinement un livre de guerre. Il parle d'une guerre spécifique, historiquement située, mais qui révèle que, au-delà d'une conjoncture historique précise, il existe un affrontement des races, immémorial, depuis que nordiques et sémites existent.

Ce livre contribue également à la construction d'une culture de guerre. Pendant que les historiens se réunissent, pensent, écrivent et publient dans le cadre de leur *Einsatz* militairement organisé, supplétif du service des armes – ils réservent d'ailleurs un troisième tome du *Neues Bild der Antike* aux camarades mobilisés au front, qui l'écriront à leur retour –, d'autres *Einsätze* mobilisent des soldats formés à l'idéologie et au discours de l'angoisse eschatologique : les *Einsatzkommandos* des *Einsatzgruppen*, sur le front de l'Est, assassinent des centaines de milliers de Juifs et reçoivent des cours du soir dont les supports, sous forme de fascicules, sont consultables aux archives de Berlin-Lichterfelde. Ces fascicules de formation idéologique sont des précipités, des succédanés de ce que nous venons de voir, de ce que nos historiens écrivent sur l'État grec, sur le juif à Rome, sur les guerres puniques : tous ces éléments d'une *Gleichschaltung*, d'un alignement idéologique et d'un *aggiornamento* de l'histoire ancienne, se retrouvent dans une pédagogie élémentaire et brutale, qui suscite l'angoisse pour suggérer et nourrir la brutalité des actes. La mise au pas

24 Johann CHAPOUTOT, *op. cit.*, 3^e partie.

des sciences de l'homme, mise au pas sans excès de scrupule ou de réticence, a contribué à celle des intelligences, des consciences et des énergies.

Le meurtre nazi, toute l'entreprise génocidaire, se nourrit de l'angoisse historique et biologique diffusée par ces fascicules, vectorisée par ces cours et, en amont, produite, étayée et promue par nos historiens combattants. Eux qui, intimidés et inquiets de la place prise par les sciences de la matière dans la guerre contemporaine, eux qui voulaient tant se rendre utiles, et prouver que leur matière, elle aussi, était d'importance stratégique.

Bibliographie sommaire :

- CHAPOUTOT, Johann, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2008, 532 p.
- HAUSMANN, Frank-Rutger, *Deutsche Geisteswissenschaft » im zweiten Weltkrieg. Die Aktion Ritterbusch (1940-1945)*, Dresden, Dresden University Press, 1998, 414 p.
- INGRAO, Christian, *Croire et détruire : les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Thèse, Paris, Fayard, 2010, 521 p.
- LOSEMANN, Volker, *Nationalsozialismus und Antike : Studien zur Entwicklung des Faches Alte Geschichte 1933-1945*, Hamburg, Hoffman und Campe, 1977, 283 p.
- SCHÖNWÄLDER, Karen, *Historiker und Politik. Geschichtswissenschaft im Nationalsozialismus*, Frankfurt, New York, Campus Historische Studien, Band 9, 1992, 440 p.
- WULF, Ursula, *Litteris et patiae : das Janusgesicht der Historie*, Stuttgart, Steiner, 1996, 516 p.

Sources imprimées :

- BERVE, Helmut (dir.), *Das Neue Bild der Antike. I - Hellas*, Leipzig, Koehler und Amelang, 1942, 394 p.
- BERVE, Helmut (dir.), *Das Neue Bild der Antike. II - Rom*, Leipzig, Koehler und Amelang, 1942, 458 p.
- VOGT, Joseph (Hrsg.), *Rom und Karhago. Ein Gemeinschaftswerk*, Leipzig, Koehler und Amelang, Deutsche Geisteswissenschaft, 1943, 414 p.

Partie 2

L'historien et son éditeur

Quand l'historien parle de son éditeur :

la place de l'édition dans les récits autobiographiques d'historiens contemporains

Benoit MARPEAU,

benoit.marpeau@unicaen.fr

Université de Caen Basse-Normandie, CRHQ-UMR 6583 - CNRS

Résumé

Pour comprendre les relations entre les historiens et leurs éditeurs au second xx^e siècle, l'étude des discours des premiers sur les seconds est intéressante. La multiplication des ouvrages autobiographiques d'historiens dans les années 1980 et 1990 le permet. Ces récits mettent en évidence le contraste entre l'importance donnée au livre et la minoration du rôle des éditeurs. Le poids de l'institution universitaire joue un rôle important dans cette minoration. Quelques historiens y échappent toutefois, comme Pierre Vidal-Naquet, François Bluche, Georges Duby.

Mots-clés :

France – Vingtième Siècle – Histoire du livre – Histoire de l'édition – Historiens – Autobiographie – Duby (Georges) – Vidal-Naquet (Pierre) – Bluche (François).

Abstract

When the Historian speaks on his Publisher: the place of publishing in contemporary historians' autobiographical stories.

The study of french historians remarks concerning publishers appears as an easy way to understand their relations at the end of the Twentieth Century. The many autobiographic historians books published during the eighties and the nineties allow this study. These works show a contrast between the large place given to the book and the weak influence acknowledged to publishers. The importance of the academic institutions is one of the major explanation of this point of view. However, some important historians did not share it: Pierre Vidal-Naquet, François Bluche and Georges Duby.

Keywords :

France – Twentieth Century – Book history – Publishing history – Historians – Autobiography – Duby (Georges) – Vidal-Naquet (Pierre) – Bluche (François).

Cette deuxième partie est centrée sur les relations qui peuvent au XX^e siècle se nouer entre l'historien, en tant qu'auteur, et l'éditeur qui va permettre la publication de ses écrits. Cette optique a d'évidence été celle de nombreux travaux consacrés aux auteurs d'œuvres de fiction. Dans le domaine littéraire, en effet, l'importance donnée à la notion d'auteur, les interrogations mêmes qu'elle a pu susciter, ont amené tout un pan de l'histoire de l'édition à envisager le rapport écrivain-éditeur sous l'angle d'une collaboration, d'une contribution commune à l'élaboration même de l'œuvre publiée.

On peut ici rappeler quelques figures de ce couple écrivain-éditeur à l'époque contemporaine. Les relations de Pierre-Jules Hetzel avec ses écrivains les plus connus constituent un exemple connu. Lui-même auteur prolifique, Hetzel entend intervenir directement sur le contenu des textes de Jules Verne. Les modifications qu'il fait subir aux manuscrits, modifications que Verne sollicite, ne se limitent pas à des détails : elles mettent notamment en cause les implications morales – essentielles pour le fondateur avec Jean Macé du *Magasin illustré d'éducation et de récréation* (1864) – et l'univers symbolique des romans de Verne. Même avec un écrivain déjà reconnu et célèbre, ce qui n'était pas le cas de Jules Verne lorsqu'il collabore pour la première fois avec Hetzel en 1863 pour la publication de *Cinq semaines en ballon*, l'éditeur dispense conseils et suggestions. Il en est ainsi dans ses relations avec George Sand¹. On aurait donc un archétype de l'éditeur co-auteur du livre, figure que l'on retrouvera bien entendu au XX^e siècle. Les relations entretenues par Marcel Proust avec son premier éditeur semblent se situer à un pôle opposé. En apparence, le romancier, se sachant condamné, se lance dans la quête anxieuse d'un éditeur pour que paraisse avant sa mort le texte élaboré entre 1909 et 1912. Il entend en garder la complète maîtrise, utilisant pour cela le moyen du compte d'auteur, et souligne cette volonté dans sa première lettre à Bernard Grasset en février 1913, après l'acceptation de son manuscrit. L'éditeur semble ainsi réduit à un rôle technique. Mais le travail de Franck Lhomeau et Alain Coelho a montré que même dans ce cas la structure éditoriale n'est ni neutre, ni passive². Proust en effet intègre lui-même les contraintes éditoriales, échange à leur propos avec Grasset, et en vient à modifier profondément toute l'architecture de l'œuvre. En outre, l'ampleur des corrections sur épreuve est telle qu'elles s'apparentent à un véritable travail de réécriture. Même si Proust en garde la

1 Sur l'activité d'Hetzel, voir notamment Christian ROBIN (dir.), *Un éditeur et son siècle, Pierre-Jules Hetzel (1814-1886)*, Saint-Sébastien, Éditions ACL-Crocus, 1988, 366 p.

2 Alain COELHO, Franck LHOMEAU, *Marcel Proust à la recherche d'un éditeur*, Paris, Olivier Orban, 1988, 389 p.

maîtrise et l'initiative, on a bien ici une autre figure du modelage du contenu même du livre par la collaboration entre l'auteur et l'éditeur.

La question doit être posée dans le domaine historique. Au XIX^e siècle, Jean-Yves Mollier l'a bien montré, un éditeur aussi important que Louis Hachette impose souvent son point de vue aux historiens les plus en vue de son époque. Il peut ainsi extraire des parties entières de l'*Histoire de France* de Michelet pour en faire des ouvrages autonomes sur Saint-Louis ou Jeanne d'Arc, ou faire signer à Guizot, la même année 1852, « un accord pour la publication d'une *Histoire d'Angleterre* en huit volumes et d'une *Histoire des États-Unis* en quatre tomes, qui prévoyait que son nom figurerait en toutes lettres sur les couvertures, avec ou sans celui de l'auteur véritable du manuscrit »³. Une forte emprise du milieu éditorial est-elle admissible par des historiens de la fin du XX^e siècle dont la culture professionnelle spécifique s'est affirmée ?

Un premier niveau de réponse figure dans les discours que ces derniers peuvent tenir sur l'édition et les éditeurs. Pour envisager cette question, nous avons constitué un corpus de 24 textes d'historiens, livres ou chapitres d'ouvrages, d'orientation autobiographique, couvrant une période allant de 1980 à 1997. La construction de ce corpus doit beaucoup à un article de Jeremy D. Popkin publié en 1996⁴. Il a été légèrement modifié en tenant compte des réflexions développées dans ce même article. Dans cet ensemble, et conformément à la vision de Jeremy Popkin, le volume publié en 1987 sous la direction de Pierre Nora, *Essais d'ego-histoire*, occupe une place particulière. Les textes qui le constituent offrent du reste un remarquable exemple du rôle dans l'écriture de l'historien d'une structure éditoriale, incluant à la fois une maison d'édition, une collection prestigieuse et son directeur, Pierre Nora, lequel précisait en 1987 à propos des essais formant le livre : « leur écriture, qui a répondu à une commande pressante, et leur rassemblement voudraient surtout contribuer à l'élaboration d'un genre : l'ego-histoire. Un genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique »⁵. La fin de la série est constituée de la partie « Itinéraires » de l'ouvrage collectif publié dix ans plus tard au Seuil et intitulé *Pour une histoire culturelle*⁶. Les sept textes concernés sont

3 Jean-Yves MOLLIER, *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999, 554 p., p. 328-329.

4 Jeremy D. POPKIN, « Ego-histoire and Beyond : Contemporary French Historian-Autobiographers », *French Historical Studies*, vol. 19, n° 4, Autumn 1996, p. 1139-1167.

5 Pierre NORA (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, 375 p., p. 5.

6 Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (direction), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, 460 p.

d'abord orientés, à travers la reconstruction d'un parcours intellectuel, chacun vers la définition d'un domaine de recherche et des outils conceptuels qui lui sont applicables. Mais ces historiens, à deux exceptions près – Krzysztof Pomian et Antoine Prost –, intègrent à leur analyse les rencontres qu'ils jugent déterminantes dans leur démarche. Il y a donc bien ici aussi une dimension autobiographique. Par contre, l'ouvrage de Philippe Ariès, *Un historien du dimanche*, a été laissé de côté⁷. Il s'agit d'un ouvrage pionnier, qui ouvre la série des autobiographies d'historiens des années 1980 et 1990. Mais Ariès, qui n'est pas un universitaire, est aussi éditeur chez Plon, ce qui enlèverait toute pertinence à une analyse de la place de l'édition dans son propos.

Présence du livre

Un premier constat important concerne la place du livre dans ces récits. Elle est sans surprise considérable. L'historien qui se raconte confesse ses lectures. Ce bien au-delà – ou bien en-deçà – de sa spécialité et même de son domaine professionnel.

Le récit autobiographique se fait volontiers récit de formation et peut d'autant plus facilement réinvestir des lieux communs romanesques. On les repère dans les évocations des lectures d'enfance et d'adolescence. Alain Besançon, dans un chapitre intitulé « Livres », confie ainsi : « À l'infirmerie, au Bon Marché, et surtout dans mon lit de faux malade, je lisais comme un furieux. Je lisais encore pendant les vacances, alors que j'étais supposé dormir »⁸. Le thème de la lecture boulimique et clandestine n'est pas des plus neufs, même sans passer par Julien Sorel surveillant sa scie mécanique. Et de citer de multiples titres de la Comtesse de Ségur, de Marc Twain, Jules Verne – « Je vivais avec Jules Verne »⁹ – et encore Dumas, Swift ou Andersen. Chez Annie Kriegel, l'initiation au livre et à la lecture est présentée davantage comme relevant de la prescription : « De toutes les pistes que nous ouvrit ma mère, la plus décisive reste encore celle de la lecture. Sans doute avait-elle une idée de la marche à suivre en la matière bien trop définie et étroite ». La découverte des livres, avec une énumération d'auteurs très comparable à celle d'Alain Besançon – Ségur, Verne, Dumas, notamment –, est pourtant évoquée avec un enthousiasme rétrospectif, au souvenir par

7 Philippe ARIES, *Un historien du dimanche*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, 221 p.

8 Alain BESANCON, *Une génération*, Paris, Julliard, 1987, 335 p., p. 58.

9 *Ibid.*, p. 59.

exemple de « L'Hector Malot de *Sans famille*, lu et relu jusqu'à ce que mon exemplaire, mouillé de larmes et serré sur mon cœur, tombât en charpie »¹⁰.

Dans les *Essais d'ego-histoire*, ces lectures de formation sont aussi signalées, souvent en des termes proches, même si la manière est en général plus sobre. Sont mentionnés des titres relevant de ce que l'on considère alors comme la « littérature de jeunesse » : un roman intitulé *Fabiola* du cardinal Wiseman ou *Le médecin des pauvres* de Xavier de Montépin pour René Rémond, *Ivanhoé* et *Robin Hood* de Walter Scott pour Jacques Le Goff, pour s'en tenir à deux exemples. Bien entendu, les ouvrages « classiques » sont aussi présents, comme si la maîtrise d'un socle littéraire fondamental était implicitement revendiquée : Bossuet, Céline ou Van der Meersch pour Michelle Perrot, *Jean-Christophe* de Romain Rolland ou *Les Thibault* de Martin du Gard pour Le Goff. Dans un texte antérieur, René Rémond allait dans le même sens. Il se présentait comme un lecteur fervent et précoce et voulait en donner les raisons : « Par goût et par inclination personnelle, mais aussi parce que les conditions de vie d'il y a quarante ans y portaient. [...] L'utilisation des loisirs était très différente. [...] Nous avions de longues vacances d'été, comme immobiles, où l'on disposait d'un temps considérable pour la lecture ». Et de préciser : « J'ai lu une bonne part de la littérature, à la différence de ce qui se passe maintenant où l'on n'a plus toujours le temps de lire autre chose que des morceaux choisis. J'ai lu des œuvres intégrales – tout Corneille, Racine ou Molière – dès la troisième »¹¹.

Le rôle du livre dans la construction de la personnalité peut aussi être évoqué à travers ses liens à des particularités politiques et culturelles. Il en est ainsi pour Mona Ozouf soulignant l'importance des références à la Bretagne dans son milieu familial et « l'existence schizophrénique »¹² qu'elle induit. Elle affirme : « En traversant la cour, du logement de l'instituteur à la classe, on entrait au royaume du français. [...] La maison et l'école racontaient deux histoires étrangères. [...] On n'y parlait pas des mêmes choses, on n'y ouvrait *jamais* les mêmes livres »¹³. La description des lectures de jeunesse s'organise à partir de là : d'un côté « nos trois grands Bretons de langue française, Chateaubriand, Lamennais, Renan » et une poignée d'ethnographes, de Le Braz à Sébillot ; de l'autre, de multiples

10 Annie KRIEGEL, *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Robert Laffont, 1991, 842 p., p. 31.

11 René REMOND, *Aimé Savard interrogé René Rémond : Vivre notre histoire*, Paris, Le Centurion, 1976, 392 p., p. 26-27.

12 Mona OZOUF, « Présentation : l'image dans le tapis », *L'école de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, Paris, Gallimard, 1984, p. 7-24, citation p. 13.

13 *Ibid.*, p. 10. Le mot est souligné dans le texte.

auteurs ou textes « pour la jeunesse », incluant Daudet, France et Hugo, pour aller vite¹⁴. Dans le cas de Raoul Girardet, le lien est établi entre l'engagement politique et les lectures de jeunesse. Parlant de ses « dettes de reconnaissance » à l'égard de l'Action Française, il mentionne en premier lieu : « de m'avoir fait beaucoup lire ». Et d'expliquer : « Le conformisme doctrinal de l'A F, si puissant sur tant d'autres points, s'arrêtait à la littérature. L'ouverture dans ce domaine était totale [...]. C'est grâce à l'Action française que je suis parti à la découverte de la littérature de mon temps ». Il cite alors, dans l'ordre de ses lectures, Gide, Proust – en hypokhâgne –, puis « Apollinaire, Malraux, Claudel, Giraudoux, Céline et tant d'autres »¹⁵.

Dans ces rappels de leurs lectures de jeunesse, les historiens parlent de textes, plus que de livres au sens précis du terme. On pourrait y voir une mise à distance implicite des structures éditoriales. Les dispositifs que ces structures mettent en place ne sont pourtant pas ignorés. Dans un passage sur le scoutisme, Alain Besançon s'interroge ainsi : « Était-il approprié de nous abreuver d'une littérature aussi douteuse que celle de la collection “Signe de Piste”, sorte de romans de chevalerie pour garçons de 15 ans, exaltants, mais bête et sans style, sinon celui des illustrations de Pierre Joubert, d'une naïve et criante pédérastie ? »¹⁶. Le jugement n'a ici pas d'importance. La mention d'une collection éditoriale est par contre significative d'une attention aux formes de circulation du livre. Plus loin, Alain Besançon note : « C'est à partir des livres qui me furent offerts pour ma première communion que je pris contact avec la peinture ». Et de préciser : « Les livres étaient des albums de la collection “Alpina”. [...] Chaque volume comportait des notices, fort bien faites, que je lisais attentivement, prenant l'habitude, qui m'est restée, de ne jamais séparer l'art de l'histoire de l'art »¹⁷. Le travail éditorial associant l'image au texte vient dans le témoignage contribuer à la formation d'une démarche intellectuelle. L'attention aux dispositifs éditoriaux est aussi nette dans le cas d'Annie Kriegel qui conclut un passage sur ses lectures d'enfance : « La Bibliothèque Rose, la série verte chez Hachette, la collection Nelson, enfin les petits fascicules populaires à dix centimes dans lesquels les grands auteurs étaient publiés, j'ai tout dévoré »¹⁸.

14 *Ibid.*, p. 10-11.

15 Raoul GIRARDET, Pierre ASSOULINE, *Singulièrement libre. Entretiens*, Paris, Perrin, 1990, 227 p., p. 38.

16 Alain BESANÇON, *Une génération, op. cit.*, p. 86.

17 *Ibid.*, p. 121.

18 Annie KRIEDEL, *Ce que j'ai cru comprendre, op. cit.*, p. 31.

La place du livre dans la dimension professionnelle de la trajectoire de chacun de ces historiens est encore plus grande, évidemment¹⁹. On peut regrouper les livres en question en deux ensembles.

Un premier ensemble serait constitué d'une sorte de fond commun des sciences humaines, histoire exceptée, comme avec les ouvrages d'ethnologues évoqués par Jacques Le Goff²⁰, ceux de Bergson pour Michelle Perrot²¹, ou des géographes Roger Dion et Emmanuel de Martonne pour René Rémond²². Ce dernier tenait par ailleurs à souligner, en 1976, l'intérêt des écrits des journalistes en déclarant : « Les livres d'un Jean Lacouture, et plus d'une œuvre de la collection "L'Histoire immédiate", qu'il dirige, deviennent pour l'historien des matériaux, des instruments de travail et même des synthèses provisoires ; certains resteront longtemps des ouvrages de consultation indispensables »²³. Là encore, l'attention portée à une collection éditoriale est à remarquer. Annie Kriegel souligne bien entendu l'importance de la lecture de Raymond Aron : « Nul plus que l'auteur de *L'Introduction à la philosophie de l'histoire* n'avait en effet contribué au redressement de ma démarche critique ». Et on retrouve la même présence dans l'univers intellectuel de Paul Veyne, qui tient *Penser la guerre : Clausewitz* pour « un chef d'œuvre d'exégèse » ; mais Aron y est plus précisément évoqué que ses livres : « Aron était le premier homme célèbre et le premier grand esprit que j'approchais et ce fut d'abord idyllique »²⁴. Krzysztof Pomian, dans la seule « note personnelle » qu'il s'autorise, remarque : « La découverte, dans les œuvres de Saussure, de Troubetzkoy, de Jakobson et surtout de Lévi-Strauss, de l'approche sémiotique de la culture ou, comme on l'appelait à l'époque, du structuralisme, fut dans ma

19 Le livre d'Alain Besançon est à part, puisqu'il n'aborde pas sa carrière d'historien, et se reconnaît un modèle : « Si mes souvenirs rentrent dans un type, ce serait celui où se trouvent les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan ». Alain BESANCON, *Une génération*, op. cit., p. 331.

20 Il s'agit de Jean-Michel Guilcher, Donatien Laurent et Marie-Louise Tenèze. Voir Jacques LE GOFF, « L'appétit de l'histoire », *Essais d'ego-histoire*, op. cit., p. 173-239. Les auteurs en question sont mentionnés p. 229.

21 Michelle PERROT, « L'air du temps », *Essais d'ego-histoire*, op. cit., p. 241-292. Sont cités p. 243 : *Matière et mémoire*, *Les Deux sources de la morale et de la religion* et *Le Rire*.

22 René REMOND, « le contemporain du contemporain », *Essais d'ego-histoire*, op. cit., p. 293-349. Les auteurs en question sont mentionnés p. 310.

23 René REMOND, *Aimé Savard interroge René Rémond : Vivre notre histoire*, op. cit., p. 194.

24 Paul VEYNE, *Le quotidien et l'intéressant*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, 319 p., p. 42.

vie intellectuelle, comme dans celle de plusieurs personnes de ma génération, un des événements les plus importants »²⁵. Cette fois, seule l'importance de textes est relevée.

Surtout, l'historien parle des publications de ses collègues de la discipline, en ayant souvent recours à la figure du modèle intellectuel. Les ouvrages alors cités sont logiquement nombreux et variés, compte tenu des spécialités diverses des historiens considérés ici. Toutefois, Febvre et Bloch reviennent souvent, ce que favorise l'effet de génération. Surtout, Braudel et *La Méditerranée* sont presque toujours salués. Le registre peut être celui de la ferveur, comme chez Pierre Goubert : « “J’ai passionnément aimé la Méditerranée”, écrivit-il en 1946 (sans doute) dans ce livre de plus de onze cents pages qui fut publié chez Colin – maison des Annales – en 1949. Bien d’autres, pas forcément lorrains ont célébré sa Méditerranée, enchantés par ce livre rayonnant et neuf, œuvre saisissante et charmeuse, comme l’auteur (quand il y consentait). Je ne puis le relire, dans mon vieil exemplaire écorné et barbouillé, sans me réjouir de cette profondeur et de cette légèreté, et sans entendre cette voix musicale et souvent veloutée où le violoncelle alternait avec la flûte traversière »²⁶. Alors que Raoul Girardet peut afficher un certain détachement : « Lorsque j’étais assistant à la Sorbonne, j’ai toujours fait lire à mes étudiants de licence *La Méditerranée au temps de Philippe II* ; faut-il dire que cela ne m’a jamais rendu suspect au regard de mes supérieurs ? Je pense seulement qu’en dehors d’une superbe écriture, son œuvre est peut-être moins originale qu’on ne le dit généralement »²⁷. Entre ces deux pôles passent dans la grande majorité des textes considérés des remarques élogieuses sur le livre de Braudel.

Discrète et ambivalente présence de l’éditeur

Le contraste est vif entre la place donnée au livre par tous ces historiens et la faible importance qu’ils semblent accorder au monde de l’édition. Dans *Pour une histoire culturelle* on voit ainsi Daniel Roche ne rien dire des opportunités que le monde éditorial pouvait offrir aux historiens comme lui pionniers de l’histoire du livre. Ce alors même qu’il relève l’importance de l’événement éditorial dans le monde de la recherche constitué par la parution en 1965 et 1967 des deux volumes de *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle* : « Ils

25 Krzysztof POMIAN, « Histoire culturelle, histoire des sémiophores », *Pour une histoire culturelle*, op. cit., p. 73-100, citation p. 96.

26 Pierre GOUBERT, *Un parcours d’historien. Souvenirs 1915-1995*, Paris, Fayard, 1996, 315 p., p. 157.

27 Raoul GIRARDET, Pierre ASSOULINE, *Singulièrement libre. Entretiens*, op. cit., p. 99.

ont suscité assez de débats en France et ailleurs pour qu'on s'y arrête un instant»²⁸. L'absence de notations sur les éditeurs est du reste commune à tous les textes de notre corpus issus de *Pour une histoire culturelle*. Cette absence est finalement remarquable, compte tenu de l'importance pour l'histoire culturelle du champ de recherche qui s'est constitué autour du livre et de l'édition.

Dans les *Essais d'ego-histoire*, même en laissant de côté Georges Duby, cas très particulier sur lequel je reviendrai, l'édition est plus présente, mais son rôle est somme toute minoré. Raoul Girardet et Michelle Perrot n'en disent rien. René Rémond se contente d'une allusion finalement peu valorisante à des sollicitations d'éditeurs, en relevant dans sa propre production la présence de « travaux sur commande, qui ne sont pas méprisables pour autant, car ce sont autant d'occasions d'élargir le champ de ses curiosités et d'assouplir sa plume »²⁹. Cette déconsidération de l'initiative éditoriale se retrouve de manière plus explicite chez Maurice Agulhon :

« Le public doit savoir qu'il y a dans notre métier deux catégories d'ouvrages, ceux qu'on écrit sur commande extérieure et ceux qu'on écrit de sa propre décision. En d'autres termes, les livres que les éditeurs veulent publier, et pour lesquels ils viennent vous solliciter, et les livres que vous avez envie d'écrire, et pour lesquels c'est vous qui avez à solliciter un éditeur.

On ne peut pas refuser les premiers, qui sont les plus rentables (si les éditeurs les souhaitent, c'est en principe parce qu'ils doivent "marcher", vous risquez donc d'y gagner un peu de notoriété, un peu d'argent, et l'attention favorable d'une maison d'édition pour le jour où vous serez sollicité). Le risque serait plutôt d'en trop accepter et de ne plus trouver le temps d'écrire les seconds, les vrais, les difficiles, les novateurs »³⁰.

Passage intéressant, car il met en scène deux logiques peu conciliables – le souci de rentabilité de l'éditeur, celui de l'innovation intellectuelle de l'historien – excluant implicitement la figure de l'éditeur contribuant à l'élaboration de l'Œuvre. Pourtant, le même Maurice Agulhon, quelques pages auparavant, évoquant la manière dont il pu publier sa thèse en en faisant trois livres, soulignait la présence des historiens au centre des dispositifs

28 Daniel ROCHE, « Une déclinaison des Lumières », *Pour une histoire culturelle*, *op. cit.*, p. 21-49, citation p. 28.

29 René REMOND, « le contemporain du contemporain », *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 339.

30 Maurice AGULHON, « Vu des coulisses », *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 9-59. citation p. 45-46.

éditoriaux : « Les décisions d'édition, toujours aléatoires, sont le plus souvent affaires de relations personnelles. Il n'est que juste de ma part de reconnaître que, dans l'ordre chronologique, je dois à François Furet l'acceptation de *Toulon* par l'École des hautes études associée à Mouton, à Philippe Ariès (ami de Pierre Guiral, et grand amateur de ma 'sociabilité') l'acceptation de la *République au village* par Plon, et à Albert Soboul celle de la *Vie sociale en Provence intérieure* par la Bibliothèque de la société des études robespierristes »³¹. Il notait au passage les bénéfices intellectuels issus d'une sollicitation éditoriale de la fin des années 1960 : « André Nouschi me pria avec insistance de faire avec lui pour Fernand Nathan un bon récit de synthèse sur la France depuis 1914 ». Cette contribution lui aurait ouvert de nouveaux territoires, en lui permettant de réfléchir sur le XX^e siècle et plus particulièrement sur l'histoire d'un Parti communiste dont il fut un militant de 1946 à 1960 : « Je suis considéré depuis lors comme l'un de ceux, ils sont rares, qui savent parler du PCF avec un mélange à peu près convenable de compréhension intime et de détachement critique »³². Cette importance de la sollicitation des structures éditoriales est relevée plus nettement par Jacques Le Goff. Évoquant les raisons l'ayant conduit à renoncer à la rédaction d'une thèse, il ajoutait : « J'ai trouvé à employer beaucoup mieux les matériaux que j'avais accumulés dans la synthèse que mon ami Claude Mettra et le directeur de la collection Raymond Bloch m'ont demandé d'écrire en 1960 pour 'Les Grandes Civilisations' chez Arthaud ».

Avec cet exemple, on atteint un degré autre de l'importance du système éditorial pour le groupe d'historiens ici retenu. L'absence de thèse, même s'il n'est pas une exception absolue, est un trait marquant de la carrière d'un historien de la dimension de Jacques Le Goff. Il le souligne lui-même et le justifie en notant à propos de la thèse de son modèle : « Braudel a terminé sur ce point une phase de l'école des *Annales* encore liée aux vieilles traditions et aux vieilles structures universitaires »³³. Quelques pages auparavant, il associait ses hésitations concernant le dépôt d'un sujet de thèse, son manque d'envie à l'égard de l'entreprise et les premières sollicitations éditoriales impliquant « deux petits livres de commande », en particulier « un livre plus personnel que Michel Chodkiewicz m'avait demandé pour la collection 'Petite Planète' qu'il lançait au Seuil, *Les Intellectuels au Moyen*

31 *Ibid.*, p. 39.

32 *Ibid.*, p. 48.

33 Jacques LE GOFF, « L'appétit de l'histoire », *op. cit.*, p. 219.

Âge. Je l'ai écrit à partir de mes recherches [...] Je crois que ce livre a été ma première œuvre »³⁴. En répondant à une demande d'éditeur, l'historien va utiliser les matériaux accumulés dans l'optique de l'exercice académique par excellence que constitue la rédaction et la soutenance de thèse, franchir ainsi une étape décisive dans le refus de cet exercice, et en même temps imprimer une autre direction à son parcours intellectuel et universitaire. Cette exploitation des ressources offertes par le monde de l'édition à des fins d'abord intellectuelles est évoquée d'une manière un peu différente dans le récit de Pierre Chaunu. Il y explique comment sa réflexion sur la notion même de décadence l'amène à s'intéresser à la prospective et à ses liens avec le discours historique. Cet intérêt débouche sur la création aux PUF d'une collection centrée sur cette thématique³⁵.

En-dehors de cette publication collective que constitue l'ouvrage suscité par Pierre Nora, Pierre Goubert évoque l'importance dans sa carrière de l'enchaînement de deux sollicitations d'éditeurs. Il parle ainsi de Denis Richet qui venait de lancer avec François Furet la collection « L'histoire sans frontières » chez Fayard : « Je venais de retrouver Paris, en octobre 1965. Denis vint déjeuner ou dîner [...] ; il raconta qu'il cherchait des auteurs pour sa nouvelle collection et me demanda si je pouvais écrire quelque chose. Or il se trouvait que, quatre ans plus tôt, le Club français du livre, sur l'initiative de l'inoubliable Jean Massin, m'avait demandé un Louis XIV pour une de ses collections ; la collection sombra ; le livre (manuscrit) me suivit de Rennes à Paris ». L'examen du manuscrit par Denis Richet débouche favorablement : « Peu de temps après, Orenge me faisait signer, pour Fayard, un honorable contrat. Ainsi fut publié, en septembre 1966, à l'initiative de Denis Richet, un *Louis XIV et vingt millions de Français* qui ne passa pas inaperçu »³⁶. Les derniers mots cités suggèrent l'importance que Pierre Goubert accordait à son livre. Il n'en cache pas l'origine : la demande d'un type d'éditeur – un club de livres – dont la valeur symbolique dans le milieu universitaire n'est pourtant pas évidente. Il signale en outre les relations qu'il entretient dans un monde de l'édition qu'il ne tient pas pour négligeable.

Le monde de l'édition est donc bien présent dans ces récits d'ego-histoire, au-delà même du livre conçu comme support d'un texte. En filigrane, l'éditeur est en position de susciter, infléchir ou soutenir la démarche intellectuelle de l'historien. On voit ici des figures

34 *Ibid.*, p. 215.

35 Pierre CHAUNU, « Le fils de la morte », *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 61-107. La collection est évoquée p. 97.

36 Pierre GOUBERT, *Un parcours d'historien. Souvenirs 1915-1995*, *op. cit.*, p. 172.

finaleme nt peu éloignées de celles dont nous rappelions la présence dans le domaine romanesque. Reste que de telles figures sont davantage esquissées que tracées. Le système éditorial fait l'objet d'allusions, plus que d'analyses précises. Il existe un contraste avec d'autres acteurs du champ historien. Les médias audiovisuels, par exemple, font l'objet de développements plus substantiels dans les récits de Jacques Le Goff ou de René Rémond.

Reste, dans l'ensemble des textes considérés, le cas de trois historiens accordant une place importante à des éditeurs et / ou aux structures éditoriales : Pierre Vidal-Naquet, François Bluche et Georges Duby.

Le cas du premier est finalement assez complexe. Il cite de nombreux éditeurs, en particulier François Maspéro, Pierre Nora et François Gèze. Maspéro est évoqué surtout comme militant, dans le cadre ou non de son métier d'éditeur. Et Pierre Nora apparaît comme ami de l'auteur. Mais le plus présent est sans conteste Jérôme Lindon, qui dirige les Éditions de Minuit : il est cité plus de 50 fois dans l'ouvrage. Vidal-Naquet lui attribue même un rôle substantiel dans l'élaboration de certains textes. Il explique ainsi à propos de son livre consacré à la disparition de Maurice Audin en Algérie : « Je tentai de mettre tout cela sur le papier et ne parvins qu'à un informe et grandiloquent brouillon. Jérôme Lindon le récrivit entièrement et en toute justice il aurait dû signer le livre »³⁷. Une notation à propos d'une autre publication va dans le même sens : « Lindon procéda comme il le faisait quand il se passionnait vraiment pour un livre : il coupa, retranscha ici, ajoutant des liaisons ailleurs, et tira de ces textes au début de 1959 *Le Journal d'un ouvrier* »³⁸. Dans les deux cas, l'éditeur, dans une large mesure, est présenté comme faisant le livre en retravaillant le texte initial. Mais il s'agit ici d'ouvrages militants, et de telles interventions ne sont pas mentionnées à propos des ouvrages de Vidal-Naquet sur la Grèce ancienne. Toutefois, il faut aussi tenir compte de l'importance de la motivation militante dans certains travaux historiques de Pierre Vidal-Naquet, en particulier ceux touchant à sa réfutation du négationnisme³⁹. De cette façon, plus indirecte, ses *Mémoires* constituent aussi une reconnaissance de la place d'un éditeur dans la trajectoire d'un historien. Vidal-Naquet suggère aussi cette place de l'éditeur en

37 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, Paris, Éditions du Seuil / Éditions La Découverte, 1998, 383 p., p. 71. Le livre en question s'intitule *L'Affaire Audin*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1958, 103 p.

38 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, *op. cit.*, p. 101. L'auteur parle de : Daniel MOTHE, *Journal d'un ouvrier, 1956-1958*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1959, 179 p.

39 En particulier : *Les Assassins de la mémoire : « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 1987, 231 p.

montrant l'importance des liens qui peuvent être tissés avec telle ou telle maison d'édition : « Vernant avait publié de nombreux articles mais un seul petit livre, *Les Origines de la pensée grecque*. J'obtins de lui qu'il rassemblât toute une moisson d'articles et je portai la récolte à François Maspero. Celui-ci laissa dormir quelques mois ce dossier puis le publia en 1965 sous le titre *Mythe et Pensée chez les Grecs*. Ce fut un extraordinaire succès de librairie »⁴⁰.

François Bluche apparaît fort disert sur le sujet qui nous retient. Après ce qu'il considère comme « le bide, ou le semi-bide de mon *Despotisme éclairé* », il attribue à une sollicitation éditoriale un infléchissement notable dans son écriture de l'histoire : « La collection de *La Vie quotidienne*, où Jean Tulard eut la gentillesse de m'introduire, marqua le début d'une vraie reconversion. Ce fut pour moi comme une cure de santé, loin des graffiti de Paris X »⁴¹. Et il est intéressant de noter que le dispositif éditorial particulier que constitue une collection est encore implicitement mis en avant. François Bluche détaille les commandes éditoriales qui ont ensuite jalonné sa carrière. Ainsi, il précise : « Gabriel d'Angelis, qui dirigeait chez Hachette la collection des vies quotidiennes, me proposa, peu après *La Vie quotidienne au temps de Louis XVI*, d'écrire une biographie de *Louis XIV*. L'offre était séduisante [...]. Hélas, les “commerciaux” jouaient alors la carte des économies. Il m'aurait fallu écrire un *Louis XIV* de 300 pages. [...] La situation se bloqua. Lorsque Fayard me fit une offre pour le même sujet, demandant seulement un maximum de 1 104 pages (le cubage de l'excellent *Henri IV* de Jean-Pierre Babelon), j'acceptai d'enthousiasme »⁴². Les prolongements éditoriaux du succès du livre ne sont pas érudés : « Jean Tulard avait tour à tour réussi un talentueux *Napoléon* et dirigé avec bonheur un *Dictionnaire Napoléon*. La maison Fayard pensa qu'elle pouvait réaliser un doublé. Après mon *Louis XIV*, pourquoi ne pas envisager une encyclopédie parallèle ? Non pas un *Dictionnaire Louis XIV*, pensait Claude Durand, mais un *Dictionnaire du Grand Siècle*. Sans savoir ce qui m'attendait – il en avait été pour moi, ainsi, de la philosophie, de la Résistance et du PC, de l'agrégation, de la thèse, etc. –, j'acceptai avec enthousiasme »⁴³. Ne voulant apparemment rien dissimuler au

40 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, op. cit., p. 181.

41 François BLUCHE, *Le Grenier à sel. Souvenirs*, Paris, Éditions de Fallois, 1991, 292 p., p. 239. Les livres publiés sont successivement *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII^e siècle* (1973), *La vie quotidienne au temps de Louis XVI* (1980) et *La vie quotidienne au temps de Louis XIV* (1983). L'auteur est alors Professeur à Paris X-Nanterre, très marquée par l'agitation étudiante post-soixante-huitarde, d'où l'allusion aux graffiti.

42 *Ibid.*, p. 263. Le livre évoqué est : François BLUCHE, *Louis XIV*, Paris, Fayard, 1986, 1 039 p.

43 *Ibid.*, p. 276. Le livre évoqué est : François BLUCHE (dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, 1640 + 24 p.

lecteur des interventions des éditeurs dans le parcours d'un historien, François Bluche consacre un autre court chapitre à l'émission télévisée « Apostrophes ». Il décrit la préparation de l'émission qui lui fut infligée par deux représentants de l'éditeur : « Dans mon coin de province, “passer à Apostrophes” était comme passer du néant à l'être. Je n'étais pas provincial à ce point, mais Fayard me jugea trop impressionné, trop intimidé pour réussir une bonne prestation. Alors deux compères, Denis Maraval, attaché de direction, et Jean-Claude Berline, chef du service de presse, imaginèrent de me préparer ». François Bluche détaille ensuite les techniques utilisées par ses « tortionnaires » lors d'une séance de répétition filmée et ainsi exploitée : « Le supplice fini, ils me firent contempler le contenu de la vidéo-cassette, avant de commenter chaque réponse, chaque pose, chaque geste, chaque intonation »⁴⁴. Ce travail, qui n'est pas sans évoquer celui de professionnels de la « communication » autour d'un dirigeant politique, permet selon l'auteur le succès de sa « vraie » prestation télévisuelle.

Le récit de François Bluche, au rebours de ceux de la plupart de ses collègues historiens précédemment évoqués, met donc volontiers en scène le monde éditorial et les opportunités qu'il offre, les sollicitations qu'il adresse. Pourtant, la constante ironie qu'il exprime, par exemple dans les passages consacrés à « Apostrophes », tend à introduire une forme de distance qui laisse intacte la figure du créateur solitaire que semble vouloir présenter l'historien, suivant en cela le romancier ou le dramaturge. La posture adoptée par Georges Duby, elle aussi très construite, ne suscite pas la même restriction.

Sa manière d'évoquer la place des éditeurs dans son parcours est originale dans les *Essais d'ego-histoire*. À propos de *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'occident médiéval*, paru chez Aubier-Montaigne en 1962, il note : « J'avais déjà reçu de Paul Lemerle, pour la collection qu'il inaugurerait chez Aubier, la première de ces commandes qui ont suscité la très grande part de mes écrits »⁴⁵. Cette place donnée aux sollicitations des éditeurs, Duby y revient dans un des derniers entretiens qu'il accorde à l'éditeur italien Di Renzo pour la préparation d'un livre qui lui est consacré dans le cadre d'une collection intitulée *I Dialoghi*. Il rappelle pour chaque livre ou presque comment il a résulté d'une commande et remarque : « Peut-être, sans ces sollicitations j'aurais continué à conduire mon heureuse vie en

44 *Ibid.*, p. 267-268. Sur l'importance de l'émission « Apostrophes », voir Frédéric DELARUE, *À la croisée des médiations : les émissions littéraires de la télévision française de 1968 à 1990*, thèse d'histoire sous la direction de Christian Delporte, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, novembre 2010.

45 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 109-138, citation p. 134.

Provence »⁴⁶. Dans les mêmes *Essais d'ego-histoire*, il intègre la question de ses rapports aux éditeurs à la structure même de son propos, puisqu'il décide d'évoquer la période ouverte par la Libération à travers « quatre itinéraires », respectivement « universitaire », « aixois », « braudélien » et le dernier « sous l'invocation d'Albert Skira ». Le propos tend ainsi à donner la même importance à un éditeur qu'à Fernand Braudel dans le parcours de l'historien.

Dans son livre de témoignage postérieur intitulé *L'histoire continue* et publié par Odile Jacob en 1991, il met en scène une sorte de « tentation d'Aix » : une fois sa nomination de Professeur obtenue, il aurait été enclin, dans une ville dont il souligne constamment le charme, à « vivre en gentleman professeur : les exemples ne manquaient pas autour de moi ». Il se décrit décidant de « poursuivre l'enquête », « aussi parce que je fus sollicité ». Et il précise alors : « Prend place ici nécessairement un éloge des éditeurs. Il en est de tout genre. Bien conseillés, certains m'ont stimulé, pressé de poursuivre, désigné des buts. Ils ont constamment secoué mon indolence »⁴⁷. Dans le même livre, il souligne ainsi une particularité des *Trois ordres ou l'Imaginaire du féodalisme*⁴⁸ : « Le manuscrit terminé, je le proposai. Les portes de l'édition m'étaient maintenant largement ouvertes. Il fut accepté. C'était la première fois depuis ma thèse que je n'avais pas travaillé sur commande »⁴⁹.

Le plus important semble ici la volonté de mettre en scène, de façon récurrente, un lien privilégié, une proximité à l'égard du monde des éditeurs. On a un positionnement éloigné de celui de Maurice Agulhon, pour qui la sollicitation d'un éditeur semblait avoir forcément une dimension essentiellement mercantile, reprenant implicitement le lieu commun distinguant deux milieux par les logiques qui les animent, économique pour l'édition, intellectuelle et financièrement désintéressée pour les historiens. Ici encore, ces derniers rejoignent les écrivains de fiction qui dès le XIX^e siècle mettaient en scène les deux faces de l'éditeur, tantôt complice et inspirateur, tantôt exploitateur⁵⁰.

46 « Peut être, sans ces sollicitations j'aurais continué à conduire mon heureuse vie en Provence ». Transcription non paginée et non datée de l'entretien accordé par Duby à Sante Di Renzo, très vraisemblablement début mai 1996, pour la préparation du livre *Georges Duby. Immagini dal Medioevo*, publié en 1998. IMEC, fonds Duby, DBY 80, dossier « correspondance éditeurs A-C-D-E », chemise Di Renzo.

47 Georges DUBY, *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, 220 p., p. 93-94.

48 Paris, Gallimard, 1978, 428 p.

49 *L'histoire continue*, op. cit., p. 157.

50 Voir notamment sur ce point Pascal DURAND, Anthony GLINOER, *Naissance de l'éditeur : l'édition à l'âge romantique*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2008, 223 p.

Dans l'ensemble, les récits autobiographiques d'historiens qui se multiplient dans les années 1980 et 1990 font apparaître un paradoxe. D'un côté, ils valorisent fortement le livre, en montrant une attention fréquente aux dispositifs éditoriaux qui infléchissent sa circulation, attention sans doute induite, en partie, par une culture professionnelle impliquant l'érudition bibliographique. De l'autre, le rôle de l'éditeur dans chaque parcours retracé est le plus souvent marginalisé. Cette mise à l'écart est d'autant plus notable que le récit est le plus souvent scandé par les publications successives de l'historien qui se met en scène d'abord comme auteur. Le texte de Maurice Agulhon, celui de Paul Veyne, par ailleurs si différents, sont très représentatifs de ce type de construction⁵¹. On peut mettre en avant deux éléments susceptibles de rendre compte de cette tension.

La nouveauté même du genre pratiqué incite l'historien qui s'y soumet à une forme de pose. Il s'agit pour lui de se présenter au lecteur non seulement comme savant et spécialiste reconnu de son domaine, ce que l'évocation de sa bibliographie ainsi que des éléments du dispositif éditorial – quatrième de couverture, questionnaire d'un interlocuteur – contribuent largement à faire, mais aussi comme homme – ou femme – de culture au plein sens du terme. Pour cela, il s'étend volontiers, outre sur ses relations avec de grandes figures intellectuelles – Aron et Foucault pour Paul Veyne par exemple –, sur ses lectures, parfois sur sa cinéphilie⁵² ou sur son goût pour la musique⁵³. Ce faisant, l'historien en représentation tend à reprendre des associations convenues entre l'authenticité de la culture et son imperméabilité aux conditionnements sociaux⁵⁴. Dans ces conditions, le rôle du système éditorial et de ses représentants ne peut qu'être le plus souvent minoré.

Une autre raison tient à un phénomène de concurrence. L'éditeur, en tant qu'acteur éventuel dans le procès d'élaboration des œuvres de l'historien, a des rivaux. Les textes pris en compte ici mettent en avant dans chaque cas l'importance des rencontres avec ces personnages que sont les condisciples, les collègues, les maîtres. Tous se meuvent au sein d'une institution, l'Université, rivale des institutions éditoriales. Le travail sur le texte, avant qu'il ne devienne livre, est souvent attribué à des pairs. Ainsi, Pierre Vidal-Naquet note à

51 Maurice AGULHON, « Vu des coulisses », *op. cit.*, et Paul VEYNE, *Le quotidien et l'intéressant*, *op. cit.* Pour ce dernier, voir notamment les pages 117-121 où l'itinéraire se confond avec les publications.

52 Voir par exemple Annie KRIEGEL, *Ce que j'ai cru comprendre*, *op. cit.*, p. 29-30 et Alain BESANCON, *Une génération*, *op. cit.*, p. 129-130.

53 De nouveau Annie KRIEGEL, *Ce que j'ai cru comprendre*, *op. cit.*, p. 33-34.

54 Sur la solidité de cette association, voir notamment Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 576 p., plus précisément son avant-propos, p. 9-16.

propos de sa contribution aux *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*⁵⁵ : « Avant d'être publié, mon texte fut lu et relu, par Marcel Détiéne notamment »⁵⁶. Et il est intéressant de constater que les représentants du monde de l'édition dont le rôle est le plus volontiers souligné sont en même temps des historiens universitaires. Nous avons vu à ce propos François Bluche évoquer Jean Tulard pour son rôle chez Hachette, Pierre Goubert parler de François Furet et Denis Richet, qui reviennent le plus souvent. Emmanuel Le Roy Ladurie, dont le propos est ici particulier puisque centré sur son compagnonnage puis sa rupture avec le communisme, évoque, comme Duby, Pierre Nora : « Il me contacta pour un projet de livre dans la collection "Archives", qui n'eut pas de suite. Ce fut le début d'un lien durable entre nous »⁵⁷. Plus précisément, le personnage de l'éditeur trouve dans celui du directeur de thèse un concurrent redoutable. L'hommage à ce dernier est presque toujours de règle. Ernest Labrousse est, sans surprise excessive, le plus souvent cité. Maurice Agulhon se souvient de son intervention pour le faire entrer très tôt au CNRS : « Labrousse a pris alors le risque de m'ouvrir un énorme crédit de confiance. Je lui en suis reconnaissant et j'espère n'avoir pas été trop indigne de ce cadeau »⁵⁸. Michelle Perrot salue ainsi sa mémoire : « Dans la Sorbonne des années 1946-1950 – la mienne – Labrousse représentait un triple souci de rigueur, de réflexion théorique et d'ouverture sociale : pour tout dire la modernité »⁵⁹. Le plus expansif dans l'exercice de la reconnaissance de dette est sans doute Daniel Roche : « Loin de moi l'idée de vouloir céder à l'hagiographie immédiate, mais je pense sincèrement qu'on ne dira jamais assez ce que ma génération doit au maître ni ce qu'il fit pour la plupart d'entre nous ». Et de préciser : « Il m'a ouvert le trésor de la réflexion des sociologues français et il m'a appris avec chaleur, sympathie et conviction la nécessité de l'étude historique des groupes sociaux. [...] C'est certainement à lui que je dois d'avoir mis le doigt dans un engrenage qui ne vous lâche plus : celui de la recherche vivante et qui rebondit d'objectif en objectif, animée par la curiosité intellectuelle, la sympathie pour les différences, la tolérance dans le débat, la détermination de connaître »⁶⁰.

55 Jean-Pierre VERNANT (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris-La Haye, Mouton, 1968, 320 p.

56 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, *op. cit.*, p. 180.

57 Emmanuel LE ROY LADURIE, *Paris-Montpellier. PC-PSU 1945-1963*, Paris, Gallimard, 1982, p. 234.

58 Maurice AGULHON, « Vu des coulisses », *op. cit.*, p. 30.

59 Michelle PERROT, « L'air du temps », *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 241-292, citation p. 275.

60 Daniel ROCHE, « Avant-propos. De l'histoire sociale à l'histoire des cultures : le métier que je fais », *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, 393 p., p. 7-22, citations p. 10. Ce texte est en partie repris dans la contribution de Daniel Roche à *Pour une histoire culturelle*.

La concurrence entre les représentants d'institutions aux logiques différentes peut se traduire dans les récits d'historiens par un souci de séparation des acteurs, de délimitation stricte de leur champ de compétence. Pierre Chaunu, dans ses réponses à François Dosse, manifeste cette tendance. Interrogé sur l'intérêt en tant que travail historique de « l'immense entreprise des *Lieux de mémoire*, dirigée par Pierre Nora », il répond d'abord : « Pierre Nora connaît bien son métier d'éditeur et son entreprise est assez réussie. Il faut dire que sa collection "la bibliothèque des histoires" est une grande réussite ». Comme François Dosse insiste, Pierre Chaunu précise, sans changer de registre : « Je trouve que l'entreprise arrive à un bon moment. Nora a incontestablement senti quelque chose qu'il a contribué à mettre en valeur. J'ai toujours eu de bons rapports avec Pierre Nora qui a de l'intuition. C'est un bon accoucheur, il est à l'écoute »⁶¹. Les qualités prêtées à l'éditeur – l'intuition, le sens des relations, le professionnalisme – le rattachent à une autre sphère que celle du « créateur » intellectuel que l'historien aspire à être.

Il faut aussi relever qu'un des historiens les plus prompts à mettre en valeur le rôle des éditeurs, François Bluche, est aussi celui affichant le plus de distance à l'égard de l'institution universitaire. Il consacre un chapitre du *Grenier à sel* à Pierre Gaxotte, « mon maître et mon illustre ami ». Expliquant que Gaxotte s'était fait communiquer sa thèse inédite pour actualiser son livre *Le siècle de Louis XV*, François Bluche affirme : « Gaxotte, que les universitaires considéraient en général comme un historien superficiel et mondain, était beaucoup plus honnête et plus strict que ses contempteurs ». Il se livre même à une comparaison iconoclaste : « Il m'ouvrit sa porte lui-même, et je mesurai, une fois encore, la véritable supériorité à travers des gestes simples : Gaxotte, le général de Monsabert m'ouvraient leur porte uniment ; Ernest Labrousse, sorbonnard et socialiste, m'avait imposé trois quarts d'heure d'antichambre »⁶².

Au total, lorsque l'historien se raconte et se met en scène, l'éditeur reste assez largement dans l'ombre. La question peut se poser de la correspondance de cette présentation avec la réalité du métier d'historien alors que les personnalités qui ont été de grands éditeurs d'histoire, capables en apparence d'inspirer et de susciter des publications novatrices, comme Henri Berr ou Pierre Nora, ne manquent pas. Cette interrogation justifie les études qui suivent.

61 Pierre CHAUNU, François DOSSE, *L'instant éclaté : entretiens*, Paris, Aubier, 1994, 331 p., p. 319-320.

62 François BLOCHE, *Le Grenier à sel. Souvenirs*, op. cit., p. 186-187.

Marcel Bataillon,

un hispaniste orphelin de l'Espagne 1895-1977

Alain HUGON,

hugon.alain@wanadoo.fr

Université de Caen Basse-Normandie, CRHQ-UMR 6583 - CNRS

Résumé

Titulaire de la chaire hispanique au Collège de France de 1945 à 1965, Marcel Bataillon (1895-1977) entretient des rapports originaux avec les éditeurs. Ce spécialiste des relations d'Erasmus avec la diffusion de l'humanisme en Espagne soutint une thèse remarquable et remarquée en août 1936, année du *pronunciamiento* militaire. À partir de cette date, Marcel Bataillon apparaît comme un auteur coupé de son milieu, qui refusa jusqu'en 1970 de pénétrer en Espagne. Ses relations avec les éditeurs de ses travaux illustrent ses choix intellectuels. Ainsi, les liens noués avec l'Amérique latine après la guerre civile espagnole et la Seconde Guerre mondiale orientent en partie les publications de Marcel Bataillon. Comme la vie universitaire, ces nouveaux centres d'intérêt participent à ses relations avec le monde éditorial.

Mots-clés :

Éditeur- traduction – hispanisme – collège de France – guerre d'Espagne – humanisme- south america.

Abstract

Marcel Bataillon, Hispanist orphan from Spain 1895-1977.

Professorship of the Hispanic chair at the Collège de France after the second world war until 1965, Marcel Bataillon (1895-1977) kept up links with his editors. He is known for his outstanding contributions to the Hispanism in the early modern period and especially with his masterpiece *Erasmus et l'Espagne*. He defends this thesis in August 1936, year of the *Pronunciamiento*. After this date, Marcel Bataillon was an author cut off of his Spanish background and he refused to go in Franco's Spain till 1970. His relationship with the editors of his studies illustrated his intellectual choices. Thus, after 1945, Bataillon established links in direction of Latin America and he began to work on news subjects. Like the university's life, these new themes contributed to shape his links with editorial profession.

Keywords :

Editor – traduction – hispanism – collège de France – humanism – Spanish civil war – south America.

Cette communication est principalement fondée sur le dépouillement de dossiers issus de fonds conservés à l'Institut Mémoires de l'Édition contemporaine (IMEC) dans le dépôt Marcel Bataillon de la collection Collège de France. Ces sources ont été inventoriées en décembre 2004 : ce travail fournit au lecteur un accès rapide et un outil maniable pour parcourir les documents conservés. Au sein de ces archives, la partie du fonds ayant trait à la gestion de l'œuvre a été consultée en priorité dans le but d'étudier les relations entre les recherches menées par Marcel Bataillon et leur divulgation, voire leur vulgarisation, par le biais des médias, et d'abord des éditeurs¹. Par ailleurs, les recherches de Bataillon relèvent de deux sphères culturelles étrangères au public français contemporain : d'une part, celle de l'histoire du XVI^e siècle et, d'autre part, celle du monde ibérique, assez éloigné de la production intellectuelle française². Elles exigent donc des efforts supplémentaires pour atteindre un public relativement étranger à ces préoccupations, à moins de ne chercher à toucher que les cercles érudits. En sus de ces difficultés de diffusion propres à la divulgation de travaux universitaires, la carrière de Marcel Bataillon s'est heurtée aux vicissitudes de l'histoire, dont la dictature franquiste fut un des éléments majeurs. Ces données expliquent le caractère paradoxal de cette communication : comment pratiquer l'espagnol, s'attacher à la culture de cette langue, à la littérature et à la civilisation ibériques et à leur passé, tout en étant séparé du pays lui-même ?

Tel fut pourtant le problème auquel se heurtèrent au moins deux générations d'hispanistes : par choix, beaucoup d'entre eux ne voulurent pas se rendre dans un territoire dirigé par un *caudillo* après un coup d'État militaire. Certes, tous les hispanistes ne firent pas ce choix politique et éthique. Parmi ceux qui refusèrent de légitimer le nouveau régime par leur présence, on relève celui de Marcel Bataillon : à partir de 1939, il déclina toutes les invitations en Espagne et cela jusqu'en 1970, année où il accepta de s'y rendre pour prononcer une conférence en hommage à son ami défunt, Gregorio Marañón³.

1 En particulier les fonds de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine [dorénavant IMEC] fonds Bataillon [dorénavant BTL] 34, et 102.1 à 39 : gestion de l'œuvre par l'auteur.

2 Pour autant, dès le XIX^e siècle, la tradition universitaire française a permis d'établir un hispanisme érudit et talentueux qu'ont illustré les travaux de personnalités comme Alfred Morel-Fatio (1850-1924), professeur au Collège de France à partir de 1907, ou comme Raymond Foulché-Delbosc (1864-1929). Sur l'impact de cet hispanisme : Antonio NIÑO, *Cultura y diplomacia. Los hispanistas y España – 1875-1931*, Madrid, CSIC, SHF et Casa de Velázquez, 1988.

3 Rafael LAPESA, « Marcel Bataillon, hispaniste », dans *Hommage à la mémoire de Marcel Bataillon (1895-1977)*, Collège de France 17 février 1978, Fondation Singer-Polignac, 1978, p. 44. Sur l'œuvre, l'exil et le retour en Espagne de Gregorio Marañón, voir Pedro LAÍN ENTRALGO, *Gregorio Marañón, Vida, hombre, y persona*, Madrid, Espasa-Calpe, 1969.

Enfin, pour comprendre les relations de Marcel Bataillon avec le monde éditorial, qu'il soit francophone, hispanophone ou lusophone, il est nécessaire de définir une notion qui embrasse divers champs intellectuels : celle d'hispanisme (et donc d'hispaniste). Généralement, le terme englobe les travaux des universitaires spécialistes des domaines ibériques (catalan, basque, castillan, galicien...), ceux des linguistes, des grammairiens ainsi que ceux des « civilisationnistes »⁴. Ces derniers se trouvent inclus dans l'hispanisme en tant que spécialistes de la culture hispanique, de la littérature jusqu'à l'art ou la religion. Actuellement la *Société des Hispanistes français* (S.H.F) regroupe les professeurs d'espagnol, enseignant le plus souvent à l'université. Cette société fut fondée, entre autres, par Marcel Bataillon, et les champs de compétence qui s'y trouvent représentés sont variés. Pour Bataillon, cela a eu des conséquences sur ses productions éditoriales puisqu'il fut tour à tour linguiste, littéraire, civilisationniste, voire historien, et que, en tant qu'hispaniste, il multipliait les compétences qui le conduisirent à couvrir des champs de recherches variés : de la traduction à l'introduction de sources, de l'édition de texte à la rédaction de grammaires⁵, de la philologie aux réflexions sur la civilisation ibérique. La diversité de son œuvre révèle ainsi la richesse de ses centres d'intérêt, comme ses productions intellectuelles durant soixante années illustrent ses choix professionnels et personnels.

L'œuvre de Marcel Bataillon

La dernière bibliographie des travaux publiés de Marcel Bataillon date de 2004 ; elle a été réalisée par Charles Amiel (directeur de la *Revue de l'histoire des Religions* et directeur de recherches à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales), à l'occasion de la publication des actes d'un colloque commémorant le centenaire de la naissance de Bataillon⁶.

4 Ainsi que le notait Jean-Marie Goulemot à propos des « civilisationnistes » : « leur domaine peut relever à la fois de la littérature, des archives, et donc de l'histoire, mais aussi assez souvent du comparatisme quand il embrasse les rapports culturels entre leur pays d'origine et leur pays d'étude. Ce qui dans le domaine français est impossible ou représente une activité à haut risque, apparaît ici comme nécessaire, inévitable et légitime. [...] Cette grande liberté, cette absence de limites, cette interdisciplinarité naturelle sont source d'une évidente richesse, d'une grande variété de points de vue ». J.- M. GOULEMOT, préface à J. R. AYMES, *Voir, comparer, comprendre. Regards sur l'Espagne des XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 8.

5 IMEC BTL 102.13 : contrat de Marcel Bataillon avec les éditions IAC, *Initiation à la pratique de l'Espagnol*, 1944.

6 Les « Journées Marcel Bataillon » furent tenues les 10, 11 et 12 mai 1995, et publiées en 2004 sous le titre de *Autour de Marcel Bataillon, L'œuvre, le savant, l'homme*, Paris, De Boccard, 2004.

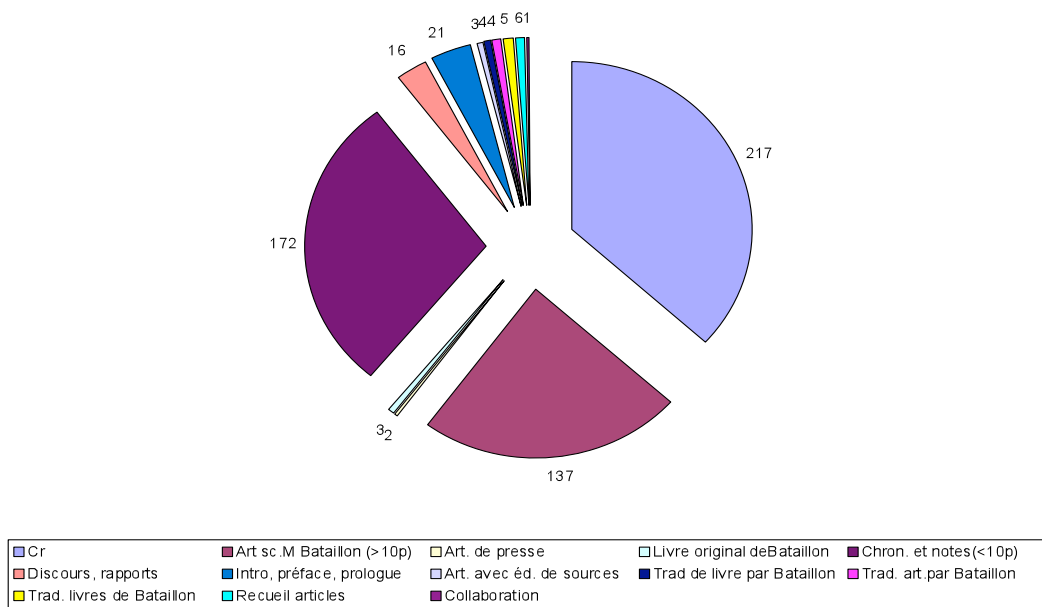


Fig 1 : Production intellectuelle de Marcel Bataillon de 1917 à 1977

Dans cet inventaire, on compte 591 occurrences de travaux publiés par Marcel Bataillon, que nous avons réparties en 14 catégories. Cependant, immédiatement on remarque qu'une grande partie de la production de Marcel Bataillon réside en des recensions d'ouvrages : on dénombre pas moins de 217 comptes-rendus de lecture, soit 36,7 % de ses publications, un tout petit peu plus du tiers de l'ensemble de l'œuvre.

On ne retrouve là une stratégie ordinaire chez les universitaires qui entretiennent un rapport de consommation avec le monde éditorial. Cette consommation n'a, bien entendu, rien de passive. D'une part, elle constitue la base du travail d'expertise que le spécialiste effectue pour les revues scientifiques de son domaine d'activité, ce qui lui permet de valider à son tour les champs intellectuels et scientifiques proposés par les éditeurs. D'autre part, l'universitaire élabore son champ disciplinaire à partir des lectures qu'il réalise, qu'il soit hispaniste (Bataillon dans notre cas d'étude) ou historien ; il y construit une partie de l'argumentaire nécessaire à ses futurs travaux qu'il alimente par des emprunts ou des rejets vis-à-vis des théories et concepts exposés dans les livres qu'il a étudiés⁷. Ces éléments sont connus, bien identifiés par les historiens, entre autres par Bernard Müller, à propos de Lucien

⁷ Toutefois, l'œuvre de Bataillon est sensible à l'actualité ; on trouve une recension à propos de la *Revista de Occidente* dirigée par Ortega y Gasset, ainsi que des compte-rendus de nombreux Hommages (Menendez y Pelayo, etc.).

Febvre, dont on connaît la pratique des compte-rendus dans les *Annales* lorsqu'il dirigeait la revue avec Marc Bloch⁸.

Très logiquement, les thèmes des recensions correspondent aux centres d'intérêt de leur rédacteur : l'écrasante majorité des compte-rendus portent sur l'Espagne du XVI^e siècle, voire sur le Portugal, surtout au moment où Bataillon s'y trouvait comme Pensionnaire de l'Institut français de Lisbonne, en 1922, puis comme enseignant à l'université de Lisbonne de 1923-1926.

Polyglotte, Bataillon recensa des livres émanant d'horizons divers, sans se limiter aux ouvrages en castillan ou en portugais. On trouve ainsi des notes sur des travaux rédigés en allemand et en anglais, bien qu'en beaucoup moins grand nombre que ceux provenant de la Péninsule⁹.

La répartition chronologique des recensions souligne la très variable disponibilité de Bataillon à l'égard des compte-rendus de lecture : il alterne des moments d'intense activité et des périodes de faible production de recensions.

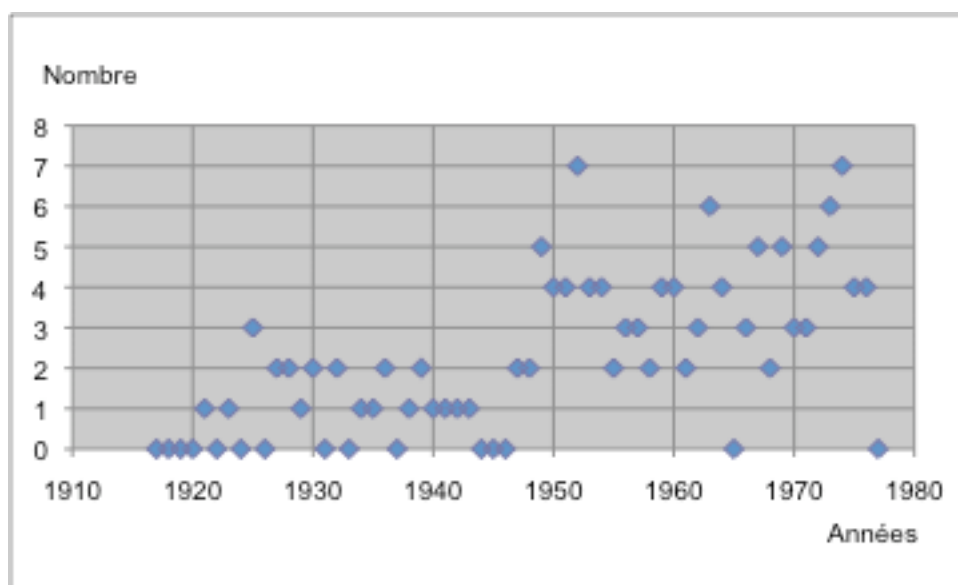


Fig 2 : Chronologie des recensions de M. Bataillon 1917-1977.

8 Bertrand MÜLLER *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003.

9 n° 65 : H. P SEAYER, *The Great Revolt in Castille. A Study of the Comunero Movement of 1520-1521*. n° 237 : W. KRAUSS, *Altspanische Drücke im Besitz der ausserspanischen Bibliotheken*. [le chiffre renvoie à la bibliographie élaborée par Charles Amiel en 2004].

Comment expliquer la rareté des lectures critiques durant les années 1960 alors que, devenu professeur au Collège de France en 1945, Marcel Bataillon est au sommet de sa carrière ? Est-ce lié à la surcharge de travail qu'il supportait depuis qu'il cumulait la fonction d'enseignant-chercheur avec celle d'administrateur du Collège de France, c'est-à-dire à partir de 1955 ?

Si les comptes-rendus enrichissent la culture livresque de leurs auteurs, les articles scientifiques permettent d'approfondir les réflexions et proposent une mise en œuvre des problématiques (voir graphique ci-après)¹⁰. Chez Marcel Bataillon, ces derniers sont nombreux puisqu'on en dénombre 137 entre 1921 et 1976. Rapporté à la période de 55 années d'activité, ce chiffre n'est pas négligeable et le professeur au Collège de France a écrit une moyenne de deux à trois articles par an. Les thématiques couvertes illustrent l'ancrage civilisationniste de Bataillon ; les thèmes abordés sont très variés, traitant de poésie, de roman, de l'œuvre de Cervantès, de l'Amérique latine, ou encore du XVI^e siècle espagnol.

Même si la chronologie de ces publications est sujette à caution du fait des délais de publication – très variables d'un éditeur à l'autre – et selon la réactivité des revues on peut néanmoins tirer quelque enseignement de cette répartition. Ainsi, on voit clairement que le statut social et professionnel de Marcel Bataillon marque une rupture entre la production d'avant la seconde guerre mondiale, où il est professeur à Lisbonne puis à Alger, dans les années 1920-1930, et celle des lendemains de guerre, quand il devient professeur au Collège de France, dans les années 1950-1960. Cette rupture est clairement marquée par la césure que représentent les années de guerre où la faiblesse quantitative des publications est manifeste.

Les exemples sur ces travaux de Bataillon peuvent être multipliés. Ainsi, on dénombre une grande quantité de chroniques, 172 ; il s'agit le plus souvent de courts articles, d'hommages à des collègues disparus, de mises au point historiographiques sur un sujet ibérique, ou encore de notices. Dans l'œuvre de l'hispaniste, on peut aussi relever un nombre non négligeable de discours, de rapports, de préfaces, de prologues et d'introductions (pour un total de 37 occurrences).

Cependant ce qui marque le plus les lecteurs et, certainement, ce qui intéresse le plus les éditeurs, réside dans la production de livres et dans leur diffusion.

10 J'ai défini ici l'article scientifique par un critère quantitatif, donc contestable, d'un volume de plus de 10 pages.

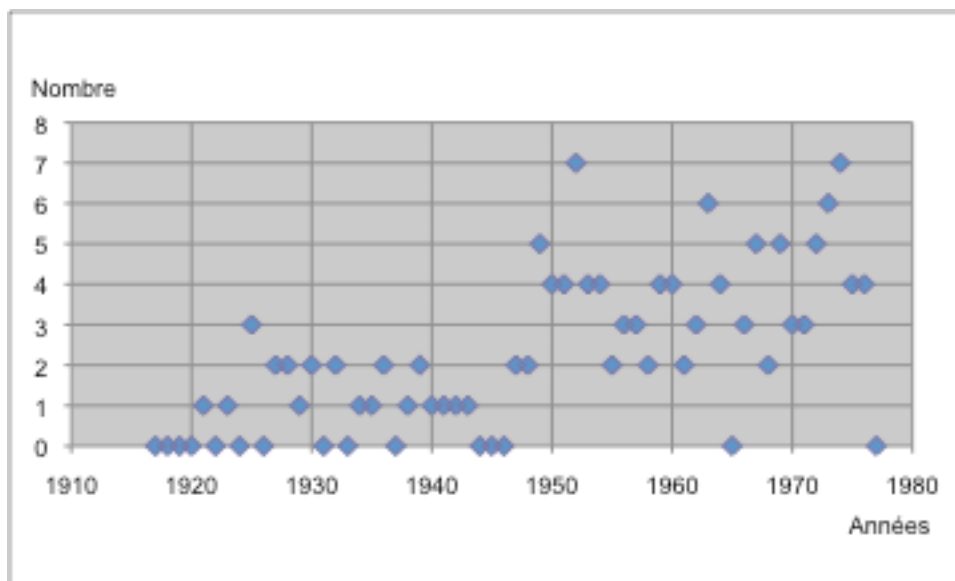


Fig 3 : Répartition des articles de Bataillon.

Bataillon et l'édition

De prime abord, le nombre de livres publiés par Marcel Bataillon apparaît important : quelque 72 notices sont attribuées par la Bibliothèque Nationale de France à ce nom d'auteur. Toutefois, un examen attentif permet de nuancer l'approche quantitative de l'œuvre car on y relève principalement des discours, des extraits, des chroniques, des notices, des préfaces et des coordinations d'ouvrages. Ces genres constituent l'écrasante majorité des textes publiés par Bataillon et diffusés par divers éditeurs.

Parmi les réalisations majeures de Bataillon, on compte 21 livres (cf. annexe) dont :

- Un livre posthume de correspondance avec Jean Baruzzi (1921-1952), publié à Turin en 2005 ;
- Deux collaborations (l'une sur les grandes découvertes, l'autre sur la réforme scolaire) ;
- Huit recueils d'articles (sur le Portugal, le picaresque, le docteur Laguna, Las Casas, Erasme) ;
- Trois éditions de texte (sans traduction) ;
- Deux fac-similé (de Juan de Valdés et de Francisco de Elao) ;
- Deux traductions (de Unamuno et de Sarmiento) ;
- Trois ouvrages personnels, *Erasme et l'Espagne* (la thèse de 1937) et *La Célestine selon Fernando de Rojas*, auxquels s'ajoute un livre posthume *Les jésuites dans l'Espagne du XVI^e siècle*, publication réalisée en 2009 d'un cours de Marcel Bataillon rédigé pendant l'année 1946.

Les traductions

La première traduction constitue certainement un des jalons majeurs du parcours intellectuel de Bataillon¹¹ : il s'agit de *En torno al casticismo* de Miguel de Unamuno, que le traducteur intitula *L'essence de l'Espagne. Cinq essais*. En France, les éditions Plon publièrent cet ouvrage en 1923 alors qu'il avait été rédigé en espagnol bien plus tôt, entre 1895 et 1916. Par la portée de ses réflexions, Unamuno sondait la « Destinée espagnole ». Le philosophe, qui avait appartenu à la Génération 1898 (Unamuno, Valle Inclan, Machado, Azorin, Pio Baroja...)¹², s'interrogeait sur la personnalité de l'Espagne par l'emploi d'oppositions duales. Au cours de ses cinq essais, il examinait successivement l'ouverture impériale de la monarchie ibérique et sa fermeture inquisitoriale, la pureté de sang (*limpieza de sangre*) et le fantastique mélange ibérique, etc. Sans cesse, l'impossible dualité revenait sous sa plume afin d'expliquer le marasme de la pensée espagnole et du destin de l'Hispanité. Quand la traduction française de Marcel Bataillon fut publiée en 1923, Unamuno était déjà un personnage célèbre, ancien recteur de l'université de Salamanque depuis 1900, destitué par le gouvernement en 1914 à cause de son hostilité à la couronne et de sa position favorable à l'Entente. S'il n'était pas alors connu pour son opposition aux dictatures, on peut cependant rappeler que, plus tard, en 1924, son opposition au général Miguel Primo de Rivera lui valut un exil aux Canaries, d'où la marine française alla le libérer, et qu'il trouva refuge dans l'hexagone jusqu'à la fin de la dictature rivériste¹³.

Pour la traduction de 1923, je n'ai pas retrouvé le contrat conclu avec les éditions Plon. Cependant, dans sa correspondance postérieure avec Gallimard, Marcel Bataillon affirma qu'il avait adressé ce document à cet éditeur en 1964 afin de réaliser une réédition de l'édition française de Unamuno¹⁴.

La fortune de cet ouvrage explique les problèmes que Gallimard et Bataillon rencontrèrent pour le rééditer à cette date. Cette réédition de *L'essence de l'Espagne* a fait l'objet d'échanges épistolaires avec Dionys Mascolo pour le compte de Gallimard. En juin

11 Jean Cassou rendit compte de la publication française de ce livre dès sa parution.

12 Les caractères communs à cette génération peuvent être schématisés par une admiration pour la pouilleuse Castille, un certain pessimisme, un rejet de la monarchie, la recherche de nouvelles formes littéraires et le refus du réalisme.

13 De retour à Salamanque, il se trouvait dans la cité universitaire au moment du *pronunciamento* qui lui interdit de prendre la parole, ce contre quoi il protesta. Unamuno mourut à la fin de l'année 1936.

14 IMEC BTL 10.30 : lettre du 1^{er} décembre 1964 de Marcel Bataillon à Dionys Mascolo.

1964 d'abord, Mascolo signa avec Fernando de Unamuno un accord pour récupérer la traduction faite par Marcel Bataillon auprès de la maison Plon ; il proposait à l'héritier un contrat pour les droits et demandait à Marcel Bataillon son exemplaire de la traduction antérieure. En juillet 1964, Mascolo envoya le contrat et Marcel Bataillon lui transmit ses conditions pour une réédition de sa traduction : il stipulait que la date d'édition de cette traduction (1923) devrait être mentionnée et qu'aucun autre titre de la version française ne serait choisi sans son accord. Les termes de ce contrat de réédition prévoyaient un à valoir de 1 200 francs pour le traducteur, des droits d'auteur pour la traduction d'un montant de 1 % du prix du livre et précisaient que le titre dépendrait désormais de Gallimard. Face à l'opposition de Fernando de Unamuno et aux difficultés pour reprendre le contrat signé précédemment par Plon, les services juridiques de Gallimard (conseillés par Georges Kiejman, avocat dont la carrière allait être prestigieuse) proposèrent une conciliation dont les termes étaient les suivants : une indemnisation à verser à Plon et un à valoir de 750 francs pour Marcel Bataillon. Malgré la diminution de ses droits, Marcel Bataillon accepta cet accord. Enfin un « Prière d'insérer » fut nécessaire à l'imprimerie ; Marcel Bataillon devait le rédiger à partir de son volume de 1923 que Gallimard conservait... Une lettre mentionne pourtant que Marcel Bataillon ne voulait pas se dessaisir de l'unique exemplaire qui restait en sa possession...¹⁵

L'autre traduction importante pour Bataillon est celle de *Facundo* de Domingo F. Sarmiento¹⁶. Elle date de 1934 pour la première édition française. Peu connu en France, ce roman est une dénonciation du dictateur argentin Juan Manuel de Rosa. La traduction de

15 Ce « prière d'insérer » devenait la 4^e de couverture et était formulé ainsi : « Unamuno, en 1895, entreprend d'expliquer aux Espagnols comment l'Espagne a pris le caractère qui la rend singulière parmi les nations. Le nationalisme spirituel (*casticismo*) exaltait superstitieusement la race (*casta*) et tout ce qui en porte le sceau. Unamuno, alors cosmopolite et socialiste, démystifie la *casta* en montrant quel déterminisme géographique et quelles contingences de l'histoire ont façonné le peuple de Castille, lequel a façonné les traits de l'Espagne historique et de sa culture. L'Espagne qui aurait pu être autre, devra changer et pour cela s'ouvrir aux autres cultures et à sa propre vitalité profonde. À ce prix seulement, elle sortira du marasme où elle végète.

« L'essayiste, après sa crise religieuse de 1898, pourra changer de métaphysique et se faire le champion "du sentiment tragique de la vie". Il pourra justifier à sa manière la spiritualité conquérante de la Contre-réforme espagnole. Un Americo Castro pourra, de nos jours, réviser radicalement l'explication de la *casta historica* en montrant comment le Moyen Âge des trois religions a préparé l'Espagne tragique en tant que symbiose déchirée de trois castes : chrétiens, maures et juifs. Les analyses du jeune Miguel de Unamuno même en partie reniées ou dépassées, gardent encore une grande valeur d'initiation à l'Espagne castillane. Elles restent une bonne introduction à la pensée unamunienne sur la continuité de "l'intra-histoire" sous-jacente au tumulte des événements ». Cf. IMEC BTL 102.10 Pièce jointe 2.

16 Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888), argentin, fut le septième président de la République argentine (1868-1874). Célèbre comme membre de la génération 1837, Sarmiento fut un polygraphe partisan de l'éducation du peuple et de la démocratie. Son chef-d'oeuvre est *Facundo*, dans lequel il critiquait le dictateur Juan Manuel de Rosas. Écrit en 1845, ce livre lui apporta la reconnaissance littéraire alors qu'il l'avait rédigé pendant son exil au Chili : il fut publié en 1851.

Bataillon fut-elle le fruit d'un hasard ou celui d'un choix volontaire ? En effet, à partir de 1922, Marcel Bataillon enseignait au Portugal et – alors qu'en 1926 une dictature militaire s'y établit, préluant à celle de Salazar (1932) – il quitta Lisbonne pour occuper un poste d'enseignant dans un lycée à Bordeaux (de 1926 à 1929), puis à la faculté des lettres d'Alger (de 1929 à 1937). Ce fut à ce moment que Marcel Bataillon proposa cette traduction du roman argentin. Doit-on donc attribuer cette traduction à des motivations politiques, à ce qui aurait pu apparaître comme un des moyens pour dénoncer une dictature politique ou bien ce choix ne répondit-il qu'à des motivations universitaires et littéraires¹⁷ ? Au moment de la réédition de *Facundo*, aux éditions de la Table Ronde en 1964¹⁸, Bataillon entretint une correspondance avec E. Susana Speratti, qu'il chargea de rédiger un prologue à *Facundo*. Dans cet échange épistolaire, Susana Speratti faisait allusion à des pressions exercées par l'ambassadeur du général Franco à Paris afin que le projet de prologue fût modifié.

La difficile édition d'*Erasme et l'Espagne*

Après Bordeaux, à Alger, Marcel Bataillon s'adonna pleinement à son travail de thèse tout en continuant de militer dans les rangs de la SFIO, à laquelle il semble adhérer depuis ses années passées à l'École Normale Supérieure (de 1913-1915 et de 1919-1920). Lors des élections législatives de mai 1936, il se présenta à la députation dans la circonscription d'Alger sous l'étiquette du Front Populaire¹⁹. Il n'en poursuivait pas moins ses travaux sur l'histoire de l'humanisme ibérique, qu'il fut espagnol ou portugais. Durant ces années, Bataillon acheva l'écriture de sa grande thèse qui le rendit célèbre : *Erasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*. Or, ce travail de civilisationniste le plaça de plain-pied au cœur de la tragédie espagnole qui venait d'éclater. Le 2 août 1936, il rédigeait de la manière suivante la conclusion de sa volumineuse étude :

« Des mouvements qui ont dû mener une lutte tenace contre une autre Espagne, farouchement antieuropéenne, ennemie des nouveautés, tremblant toujours de “perdre son moi” [Unamuno, *En torno al casticismo*, p. 22]. La lutte n'est pas finie. Elle prend des

17 L'intérêt porté à Sarmiento par Bataillon paraît manifeste et, en 1954, il signait un contrat avec l'UNESCO pour la publication d'une introduction à *Recuerdos de Provincia*, pour une rémunération de 30 000 francs maximum : cf. IMEC BTL 102. 33.

18 Le livre publié par La Table Ronde fit l'objet d'un contrat en 1963 avec Marcel Bataillon qui devait fournir une préface, percevoir 1 500 francs d'à valoir et une rémunération de 0,5 % par volume. IMEC BTL 102. 33.

19 Préface de Gilles BATAILLON à Marcel BATAILLON, *Les jésuites dans l'Espagne du XVI^e siècle*, Paris, les Belles Lettres, 2009, p. 19.

formes tragiques. La crise du capitalisme moderne fomenta des guerres civiles non moins cruelles que la crise de l'Église catholique au XVI^e siècle. De nouveau l'ombre des guerres de religion plane sur l'Europe. Nous savons bien que l'humanisme aura le dernier mot. Même vaincu, comme au temps d'Erasmus, il ressurgit, comme au temps de Rousseau. Puisse-t-il ne pas subir d'éclipse. Puisse-t-il aider l'Espagne et le monde à résoudre les vrais problèmes, à exorciser les passions, les querelles métaphysiques, tous les fantômes terrifiants qui cachent aux hommes leur profonde fraternité »²⁰.

Écrite deux semaines après le *pronunciamiento* du 19 juillet 1936, que les généraux rebelles Fanjul, Franco, Goded, Queipo de Llano et Sanjurjo lancèrent contre la République, cette conclusion insiste sur l'importance historique de l'humanisme espagnol et sur l'actualité brûlante des problématiques de son *Erasmus et l'Espagne*. Certes, Bataillon ne pouvait prévoir les terribles conséquences de la Guerre Civile espagnole, mais il y pressentait déjà la partition intellectuelle de la Péninsule qui allait susciter les plus profonds déchirements internes que connut l'Espagne. Le coup d'État et l'essor de la dictature franquiste allaient entraîner deux importantes conséquences sur le monde universitaire de Bataillon, l'une concernait les études ibériques, l'autre l'édition des œuvres de Marcel Bataillon. Marcel Bataillon l'avait parfaitement compris quand, dans une lettre à son ami Robert Picard, il résumait la réception de son travail sur l'humanisme hispanique :

« Ai-je trop donné l'impression que j'adhère à leur pensée [aux érasmiens] ? Legendre²¹ m'a reproché de n'être pas attaché à la même Espagne que lui et d'être "injuste pour la sienne". Ce reproche m'a été un peu désagréable, je dois le dire, parce que je ne pensais pas qu'il y eût dans mon livre, à l'adresse des catholiques anti-érasmiens d'Espagne, le moindre point dont pût se blesser un catholique d'esprit large. En fait, les comptes-rendus imprimés, même celui d'*Études* ne m'ont pas fait ce reproche-là. Le P. Beltrán de Heredia m'a écrit que mon livre lui paraissait fait d'un point de vue trop érasmien. Je lui ai répondu que je n'en étais pas surpris ayant voulu me placer à un point de vue historique qui ne fût ni catholique, ni protestant. Et je n'ai aucune raison de nier que j'ai sympathisé avec l'érasme dans la mesure où il était un effort pour surmonter l'antagonisme entre la révolution protestante et l'orthodoxie. Mais il me semble que ceci même impliquait un effort pour comprendre les raisons de l'orthodoxie. [...] Et je crois qu'une des conclusions les moins discutables de mon

20 Marcel BATAILLON, *Erasmus et l'Espagne*, Paris, 1937 [t. 1 de l'édition de 1991], p. 849.

21 Maurice Legendre fut un des piliers de l'hispanisme français des années 1920 aux années 1950 ; il incarne la tendance catholique et conservatrice de ce courant.

livre, c'est que les grands hommes de la Contre-réforme donnent gain de cause à Erasme sur bien des points. [...] Je me suis volontairement borné à une étude descriptive de l'érasme espagnol et de tout ce qui me paraissait offrir des affinités avec lui et se heurter à la même résistance de l'étroite orthodoxie. Sur un point particulier – les dominicains – il m'a paru difficile de discerner la part d'Erasme et la part de Savonarole [...]. Reste l'homme Erasme avec qui, comme tant d'autres, je n'arrive pas à sympathiser pleinement, mais dont l'irénisme obstiné, à partir de 1521, m'inspire plus de sympathie que la volonté de vaincre dont firent preuve alors les représentants les plus décidés, les plus honnêtes de l'orthodoxie catholique et de l'orthodoxie luthérienne. D'ailleurs je n'avais pas assumé la tâche redoutable de juger un tel homme mais seulement celle de comprendre pourquoi il a eu un tel succès. En Espagne, il me paraît évident que ce succès est essentiellement dû à ce que tu appelles, avec une sévérité peut être juste, « pédantisme de la spiritualité ». Mais le Krausisme avec lequel on ne peut s'empêcher de comparer l'érasme espagnol, n'a-t-il pas été un pédantisme analogue ? Et les deux mouvements ne sont-ils pas justifiés dans une certaine mesure par le fait que l'orthodoxie n'avait pas eu, au moment où ils se produisirent, la nourriture appropriée à leurs besoins ? »²².

En 1937, l'édition de la thèse de Bataillon était publiée à Paris aux éditions Droz ; elle reçut un accueil favorable, comme en témoignent les nombreuses recensions de l'ouvrage²³. Pourtant, la patrie de cœur de Bataillon, l'Espagne, ne pouvait plus accueillir l'ouvrage et les idées qu'il contenait et, ni Bataillon, ni les autorités, ne souhaitaient une telle réception. À titre d'illustration, on peut rappeler l'encensement dont les Rois Catholiques faisaient l'objet de la part du nouveau régime, en tant que fondateurs de l'Espagne moderne, et l'accent mis sur leurs aspects « nationaux-catholiques ». Or, au même moment, Marcel Bataillon valorisait la place des Nouveaux-chrétiens dans la diffusion de la pensée érasmienne et il soulignait leur pleine appartenance à la communauté ibérique²⁴. L'Espagne franquiste, passionnée de croisades, et alignée sur les puissances de l'axe, ne pouvait pas admettre les

22 Source : IMEC BTL 34 Correspondances B : Divers]. Pensionnaire de l'École des Hautes Études Hispaniques en 1919, Robert Ricard était un élève de Morel Fatio qui se dédiait à l'Antiquité, en particulier aux fouilles de Bello. J. M DELAUNAY, *Des palais en Espagne*, Madrid, Casa de Velázquez, 1994, p. 151.

23 *Autour de Marcel Bataillon*, *op. cit.*, p. 244 : on compte 28 recensions de l'ouvrage, dont les auteurs sont aussi divers qu'Eugène Garin, en Italie, Lucien Febvre ou Jean Cassou, en France.

24 Americo Castro contestera le poids des *conversos* dans l'Érasme ibérique. Ses deux livres importants – *Lo hispánico y el erasmismo*, Buenos Aires, 1942, et *l'Espagne et son héritage judéo-arabe*, Paris, 1963 – montrent pour le premier un désaccord avec Marcel Bataillon sur les racines érasmiennes de la culture hispanique. Dans le second, Castro est partisan d'une perception de l'Espagne mêlée, issue d'un mélange des peuples et des cultures.

thèses humanistes de l'*Erasmus et l'Espagne* de Bataillon. Jean-Claude Margolin a déjà souligné le fait que la totalité des œuvres d'Erasmus avaient été condamnées par l'index romain de Paul IV, qui datait de 1559, et que la puissance de l'Église catholique dans la société espagnole ne favorisait pas sa lecture²⁵. Ainsi, préconiser la tolérance religieuse, célébrer l'ouverture intellectuelle et vanter le mélange des civilisations devenaient périlleux dans l'Espagne franquiste. Même à la Casa de Velázquez, reconstruite après guerre, l'atmosphère avait dû être lourde²⁶.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Marcel Bataillon fut-il assommé par ses propres positions pacifistes antérieures²⁷ ? Du moins, continua-t-il son enseignement en Sorbonne, où il avait été élu en 1937. Durant ces années de guerre, on trouve dans les archives de l'IMEC quelques projets éditoriaux²⁸, comme celui projeté avec les éditions Aubier, à partir de novembre 1942, et qui se prolongea après-guerre, dans le but de donner naissance à une collection sur la littérature ibérique²⁹. Au cours de cette période noire de l'histoire, Marcel Bataillon fut inquiété : le 29 juin 1941, on l'arrêta à son domicile et il fut interné au centre de triage de Royallieu entre le 1^{er} juillet et le 16 août. Soupçonné de communisme au lendemain de l'invasion de l'URSS, il fut néanmoins libéré, après un mois et demi d'internement³⁰.

La paix revenue, une sorte de transfert géographique s'opéra chez Bataillon, comme chez de nombreux intellectuels hispanistes et antifascistes. Ne pouvant plus travailler dans

25 J.-C. MARGOLIN, « Marcel Bataillon, Erasme et l'Espagne », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 1992, t. liv. 2, p. 427-440 [précision p. 431].

26 De 1940 à 1955, son directeur fut Maurice Legendre, qui partageait très peu les positions intellectuelles de Marcel Bataillon.

27 Membre du Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes, Marcel Bataillon raconta à son petit-fils qu'au lendemain de la remilitarisation de la Rhénanie en mars 1936, il avait été partisan de la paix. Parlant des partisans d'un conflit avec l'Allemagne nazie, il lui affirma : « j'avais tort, eux avaient raison, et ils avaient compris très tôt ce qu'était le nazisme » (préface de Gilles BATAILLON à Marcel BATAILLON, *Les jésuites...*, *op. cit.*, p. 20). D'autre part, le frère de Marcel Bataillon, André, avait été tué en 1917, au Chemin des Dames (C. AMIEL, « De quelques fidélités de Marcel Bataillon », dans *Autour de Marcel Bataillon...*, *op. cit.*, p. 230). Pour sa part, Claude Bataillon, fils de Marcel, écrit à propos du pacifisme de son père : « la longue désillusion pour ce pacifiste "intégral" qui, dès 1936, prévoit la déroute des Républicains espagnols sans vouloir admettre d'autre solution que la non-intervention de la part de la France » : Claude BATAILLON, « Un hispaniste découvre le Nouveau Monde : Marcel Bataillon en 1948 », dans *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, Caravelle*, n° 87, 2006.

28 En 1940, il projette de publier avec Hachette une *Espagne de Charles Quint* : IMEC BTL 102.11 ; en 1942 : pour le *Dictionnaire des lettres françaises*, il prévoit une Espagne dans la littérature française : IMEC BTL 102.21.

29 Sur cet ambitieux projet qui aurait dû réunir une quarantaine de collaborateurs : IMEC BTL 102. 22 Direction de la collection Bilingue d'Auteurs espagnols.

30 C. AMIEL, « De quelques fidélités... », *op. cit.*, p. 231.

l'Espagne dictatoriale, Marcel Bataillon entretint des relations avec ceux qui avaient pris le chemin de l'exil ; il noua de nouveaux liens avec une hispanité tout aussi légitime que celle d'Espagne. Progressivement, de nouvelles et étroites relations se tissèrent avec l'Amérique latine, offrant des satisfactions au besoin d'Espagne des hispanistes, et des débouchés à leurs œuvres.

Les éditions des travaux de Marcel Bataillon après 1945

En 1945, Marcel Bataillon fut élu professeur au Collège de France ; il entamait une nouvelle phase de sa carrière, sans l'Espagne, mais toujours avec une hispanité omniprésente dans ses études et dans les relations qu'il entretenait avec ses éditeurs. Parmi les travaux posthumes de Marcel Bataillon, on dispose de la publication du carnet qu'il avait tenu durant son long voyage de près de neuf mois dans le Nouveau Monde, qui l'avait mené de New-York à Quito durant l'année 1948³¹. Sa lecture, conjuguée avec celle des archives ayant trait à la gestion de ses droits, souligne l'intérêt pour Bataillon de faire publier sa thèse en langue castillane. Dans le même temps, ses correspondants sud-américains souhaitaient très vivement éditer son *Erasme et l'Espagne*, favorable à la perception d'une hispanité faite de tolérance³². Le 15 juillet 1948, l'éditeur *Fondo de Cultura Economica* conclut un contrat avec Bataillon, durant son voyage dans le Nouveau Monde, et l'auteur rencontra l'éditeur, Arnaldo Orfila Reynal³³. Ce fut aussi l'occasion de ferrailler avec l'ambassadeur de l'Espagne franquiste dans la capitale péruvienne, pendant l'été 1948, à propos de l'Espagne et de son régime³⁴. Du

31 C. BATAILLON, « Un hispaniste... », *op. cit.*

32 IMEC BTL. 102.8 *Erasme et l'Espagne* : traduction en espagnol : 1946-1950.

33 *Ibid* ; Claude BATAILLON, « Un hispaniste... », *op. cit.* Voir en particulier la lettre de Marcel Bataillon du 16 juillet 1948 de Mexico adressée à son épouse Lucy : « Je ne sais si je t'ai parlé de l'excursion faite samedi et dimanche à Puebla en compagnie de Daniel Cossío Villegas, directeur sortant du *Fondo de Cultura Económica*, de sa femme, de sa fille et de l'Argentin Orfila qui prend la direction du *Fondo*. Nous nous sommes mis d'accord pour l'édition espagnole d'*Erasme et l'Espagne*, que le *Fondo* va publier. La traduction va être entreprise ici même incessamment [...]. Hier 15, j'ai visité le matin le *Fondo de Cultura Económica*. J'ai pu travailler un peu à la Nationale. [...] La prochaine valise bateau se chargera pour moi d'une caisse de livres reçus ou achetés à Mexico et que je ne pouvais songer à emporter en avion. Le *Fondo de Cultura* qui me fait un important cadeau de ses éditions, enverra une autre caisse », *op. cit.*, p. 181-182. Les deux clauses importantes du contrat stipulaient l'exclusivité hispanophone de l'éditeur et des droits d'auteur de 7,5 % du prix de vente.

34 C. BATAILLON, « Un hispaniste... », *op. cit.*, p. 290 : dans une lettre à l'ambassadeur espagnol à Lima, Marcel Bataillon écrivait : « Ni los crímenes o las mentiras de unos bastan para suprimir los crímenes o las mentiras de otros. Ni el que el régimen de Franco haya procurado mantenerse no bel[igerante] en la guerra mundial basta para borrar sus afinidades con el régimen fascista de Italia y el Nazi de Alemania. Deseo de toda el alma que haya pronto en España un regimen tal que todos los españoles se sientan en él como en su casa y nadie piense en echarle en cara su afinidad con los difuntos regimenes totalitarios. Y Yo, francés, hispanizante e

moins Marcel Bataillon eut-il le plaisir de voir paraître enfin une édition espagnole de sa thèse sur *Erasme et l'Espagne* en 1950, et être même rééditée en 1966³⁵.

Le statut international de l'intellectuel Marcel Bataillon d'un côté, la volonté du régime franquiste d'offrir une façade convenable de l'autre, auraient pu faciliter certains rapprochements. En outre, le contexte religieux espagnol était contraint de s'adapter puisque même la monarchie pontificale romaine évoluait. Ainsi, avec le pontificat de Jean XXIII, on assista à la renaissance de l'œcuménisme et, par voie de conséquence, à une réhabilitation consécutive des œuvres et de la personne d'Erasme... Dès lors, de nouvelles perspectives éditoriales s'ouvraient en direction de la péninsule. Doit-on à ces mutations intellectuelles le fait que le premier livre de Marcel Bataillon fut publié en Espagne en 1964, alors que son auteur était âgé de 69 ans ? En effet, l'éditeur Gredos publia un recueil d'articles intitulé *Varia lección de clásicos españoles*³⁶. Quatre ans plus tard, un nouveau recueil d'articles de Marcel Bataillon paraissait en Espagne chez Taurus, intitulé *Pícaros y picaresca : la picara justina*³⁷.

Toutefois, ces approches ne suffisaient pas plus au régime franquiste qu'à Marcel Bataillon. Si des contrats étaient bien proposés par l'éditeur *Ciencia nueva* pour le *Lazarillo* et pour la *Célestine*, Valeriano Bozal Fernandez, son représentant, écrivait à Bataillon le 4 janvier 1968 : « Pour notre malheur, pour celui du pays et pour celui de sa culture, votre mode de comprendre notre histoire est encore une nouveauté pour nous qui sommes accoutumés à des textes académiques fossiles, avant même de naître »³⁸.

hispanizado, que sufro casi tanto como lo desterrados españoles de la privación física de España, aspiro al día en que pueda volver a España » [souligné par moi].

35 *Erasmus y España*, trad espagnole par Antonio Alatorre, Mexico-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 2 vol., 1950, et *Erasmus y España. Historia sobre la historia espiritual del siglo XVI*, trad espagnole par Antonio Alatorre, Mexico-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1966.

36 IMEC BTL 102.19.

37 IMEC BTL 102.17.

38 IMEC BTL 102. 4. « Para desgracia nuestra, del país y de su cultura, su modo de entender nuestra historia es todavía una novedad entre nosotros mas acostumbrados a textos académicos fosiles antes de haber nacido ». Dans une lettre du 17 mars 1972, Cañelles, pour l'éditeur *Ciencia Nueva* écrivait à Marcel Bataillon : « Estimado amigo. Por indicación de la portadora de las presentes lineas, cumplenos confirmarle por escrito la situacion en que se encuentra actualmente esta Editorial Ciencia Nueva, inhabilitada por el Ministerio de Información de nuestro país para desarrollar su actividad editorial, por primera vez en el mes de Enero de 1969, y por segunda y definitiva en el mes de Abril del siguiente año 1970. Dadas tales circunstancias nos resulta por el momento imposible proceder a la edición de su obra sobre la *Celestina*, sin que nos quepa formula augurios optimistas sobre la posibilidad de una publicación de la misma por nuestra parte en un futuro próximo. Si es posible que llegemos a un acuerdo con alguna Editorial española para que se hiciese cargo de la publicación de su obra : de hecho otras obras que teniamos programadas han sido ya publicadas por otras Editoriales españolas. Esta posibilidad no nos parece muy problemática. Cabria impulsar las gestiones en este sentido, siempre contasemos con el acuerdo de Vd ».

En 1972, le même éditeur, *Ciencia nueva*, annonçait à Marcel Bataillon qu'il renonçait à son projet de publication de la *Célestine*, car le ministère venait de lui retirer son habilitation de publication, cela après lui avoir déjà notifié deux avertissements temporaires, qui se transformèrent en cessation d'activité définitive.

Cette impossible relation entre l'Espagne franquiste et Marcel Bataillon explique donc en grande partie l'orientation sud-américaine de son œuvre³⁹. À partir de 1946, l'hispaniste traitait de l'Amérique latine durant plusieurs cours, ce qui eut d'importantes conséquences éditoriales. Ainsi, il poursuivit des pistes intellectuelles dont sa culture était porteuse. Le thème de *Las Casas et la défense des Indiens* correspond pleinement à la personnalité du Professeur et aux centres d'intérêt d'une France qui se métamorphosait alors que l'Espagne semblait en voie de fossilisation intellectuelle. Signé en 1970, un contrat lia Bataillon et René Julliard éditeur (contrat signé par Pierre Nora) et permit à ce livre de voir le jour. Cependant, âgé de 75 ans, Bataillon s'adjoignit André Saint-Lu pour réunir les pièces de ce volume qui parut dans la collection Archives de Julliard⁴⁰.

En 1970, Marcel Bataillon effectua son retour en Espagne à l'occasion de la disparition de Gregorio Marañón. Ce dernier, médecin et historien reconnu du comte-duc d'Olivares et d'Antonio Pérez (un autre exilé, celui-là des XVI^e et XVII^e siècles), avait mis un terme à son exil de plusieurs longues décennies passées au Mexique, et il avait accepté de revenir en Espagne, même dirigée par le général Franco. Ce retour de Marañón, avec lequel Bataillon avait entretenu une correspondance, puis sa mort dans la péninsule, soulignaient les mutations qui s'opéraient à la fin des années 1960 et au cours des années 1970 : le renouvellement des générations et les profondes mutations économiques ébréchaient le monopole de la dictature sur la vie intellectuelle ibérique en même temps que s'émoissaient les principes des républicains qui refusaient de se rendre dans une Péninsule franquiste.

Une nouvelle fois, en 1974, Marcel Bataillon se déplaça en Espagne, à la demande des étudiants madrilènes qui avaient organisé une « semaine de la littérature », sans que les autorités universitaires n'intervinssent favorablement ou défavorablement. La veille de la

39 Dans les années 1990, la création conjointe d'une chaire « Marcel Bataillon » par le *colegio de Mexico* et le Centre d'études mexicaines et centraméricaines (CEMCA), avec l'appui du Ministère des Affaires étrangères et du réseau des instituts français de recherche à l'étranger (IFRE), constitue un hommage à cet investissement américain du chercheur.

40 IMEC BTL 102.34. Le contrat précise un à valoir de 4 500 francs et des droits de 7 %, alors qu'une clause particulière partage les droits à raison de 25 % à Marcel Bataillon et 75 % pour André Saint-Lu.

venue de l'hispaniste français, la police les avait délogés de l'université, mais le 10 mai, Marcel Bataillon pouvait parler de l'humanisme espagnol devant un auditoire composé de nombreux jeunes gens. Il était âgé de 79 ans et une grande partie de ses travaux restait à publier en Espagne.

Annexe : livres publiés par Marcel Bataillon⁴¹

Traductions :

- n° 10 : M de Unamuno, *L'essence de l'Espagne*, Plon, 1923, 302 p.
n° 485 : rééd. Paris, Gallimard, 1967.
- n° 81 : Domingo F. Sarmiento, *Facundo*, Paris, 1934, 315 p.

Fac-similé :

- n° 19 : Juan de Valdés, *Diálogo de doctrina cristiana*, [1925] 536 p. [dont 215 de fac-similé].
- n° 585 : Francisco de Elao⁴², *Breve y compendiosa institucion de la religion christiana*, Madrid, 1977.

Éditions (sans trad.) :

- n° 54 : *Le roman picaresque*, [100 chefs-d'œuvre étrangers], 1931, 155 p.
- n° 66 : Erasme, *El Enquiridión del Caballero cristiano*, 1932 [prol. de M.B], 539 p.
- n° 371 : *La vie de Lazarillo de Tormes*, Paris, 1958, 221 p.

Études :

- n° 95 : *Erasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*, Paris, Droz, 1937, 903 p.
[édition espagnole : n° 181, *Erasmus y España*, Mexico-Buenos Aires, Fondo de cultura Económica, 1950].
[n° 474 : 2^e éd. *Erasmus y España*, Mexico-Buenos Aires, 1966].
- n° 418 : « *La Célestine* » selon Fernando de Rojas, Paris, Didier, 1961, 271 p.

Recueils d'articles :

- n° 249 : *Études sur le Portugal au temps de l'Humanisme*, Coimbra, 1952, 311 p.

41 La numérotation est celle de C. Amiel, dans *Autour de Marcel Bataillon*, De Boccard, 2004,

42 Pseudonyme de Francisco de la Enzina, ouvrage paru à Anvers en 1540-41.

- n° 558, Paris, Gulbenkian, 1974.
- n° 370 : *Le Docteur Laguna, auteur du « Voyage en Turquie »*, Paris, 1958, 153 p.
- n° 458 : *Varia lección de clásicos españoles*, Madrid, 1964.
- n° 475 : *Etudes sur Bartolomé de Las Casas*, Paris, 1966, 345 p.
- n° 502 : *Pícaros y picaresca : « la Pícara Justina »*, Madrid, Taurus, 1969.
- n° 590 : *Erasmus y el erasmismo*, Barcelone, Critica, 1977, 420 p.

Collaboration :

- n° 332 : O'Gorman, M. Bataillon, *Dos concepciones de la tarea histórica. Con motivo de la idea del descubrimiento de America*, Mexico, 1955, 119 p.
- n° 484 : avec A. Bergé, F. Walter, *Rebâtir l'école*, Paris, 1967, 348 p.

Posthume :

- n° 594 et n° 2^e : Édition de 1991 [3 t.] et 3^e éd. de 1998 d'*Erasme et l'Espagne*.
- n° 595 : *La colonia. Ensayos Peruanistas*, Lima, 1995, 204 p. [recueil d'articles].
- n° 596 : *La América colonial en su historia y literatura*, Lima, 1998, 470 p. [recueil d'articles].
- *Lettres de Marcel Bataillon à Jean Baruzi, 1921-1952*, Turin, 2005.
- *Les Jésuites dans l'Espagne du XVI^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2009 [éd. P. A Fabre].

L'historien, l'éditeur et l'œuvre : un itinéraire de Georges Duby

Benoit MARPEAU

benoit.marpeau@unicaen.fr

Université de Caen Basse-Normandie – Centre de Recherche d'Histoire Quantitative

Résumé

Tout en confessant l'importance de ses liens avec ses éditeurs, Duby affirme qu'ils n'ont pas influencé son travail d'historien. L'analyse de ses archives conservées par l'IMEC amène à nuancer sensiblement cette affirmation. Ces archives montrent l'importance des sollicitations des éditeurs et de certaines de leurs interventions sur les textes de l'historien. Elles permettent de reconstituer un parcours éditorial qui ne correspond pas de manière simple et directe avec le parcours intellectuel du médiéviste.

Mots-clés :

France – Fin du Vingtième siècle – Histoire du livre – Histoire de l'édition – Historiographie – Historiens et éditeurs – Duby (Georges).

Abstract

The Historian, the Publisher and the Works : a path of Georges Duby.

Even if he admits the signifiante of his relations with his publishers, Georges Duby denied their influence on his historical works. His archives kept by the Institut-Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC) show it is not absolutely exact. They prove the importance of publishers sollicitations and show some of publishers interventions on Duby's texts. These archives lead to describe a publishing path wich not exactly corresponds to the historian's intellectual path.

Keywords :

France – End of the Twentieth Century – Book history – Publishing history – Historiography – Historians and publishers – Duby (Georges).

Les rapports entre Georges Duby et ses multiples éditeurs peuvent-ils être abordés en termes de confrontation, ou de dialogue, entre représentants d'institutions ? Bien des éléments amèneraient à le penser.

La carrière de l'auteur du *Dimanche de Bouvines* (1973) d'abord. Georges Duby, né en 1919, est reçu à l'agrégation d'histoire en 1942 et soutient en 1952 une thèse en Sorbonne sur *La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*, sous la direction de Charles-Edmond Perrin. Assistant à la Faculté des Lettres de Lyon au lendemain du second conflit mondial, chargé d'enseignement dans celle de Besançon en 1950, il est nommé Professeur d'histoire médiévale à la Faculté des Lettres d'Aix en 1951. Multipliant les publications d'ouvrages d'histoire après sa thèse – *Histoire de la civilisation française* avec Robert Mandrou (Armand Colin, 1958), *L'Économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval* (Aubier, 1962), *L'Europe des cathédrales et Fondements d'un nouvel humanisme* (Skira, 1966), *Adolescence de la chrétienté occidentale* (Skira, 1967) –, il entre au Collège de France en 1970 pour y occuper la chaire d'Histoire des sociétés médiévales. On aperçoit ici un parcours qui situe Duby au sommet de la hiérarchie universitaire, même s'il n'obtint pas de chaire à la Sorbonne, ni de direction d'étude à l'École Pratique des Hautes Études, institutions alors essentielles dans le dispositif universitaire et historien français.

Face à lui, il faut rappeler l'existence d'un système éditorial consacré aux ouvrages historiques complexe et dynamique¹. Jusqu'aux années 1960, l'édition d'histoire savante et universitaire est dominée par quelques maisons spécialisées dans les sciences humaines, en premier lieu les PUF, héritières d'une forte tradition d'édition scientifique², et Armand Colin, à un moindre degré Aubier, même si des éditeurs plus généralistes ne restent pas inactifs dans ce domaine, comme par exemple Plon qui lance en 1953 la collection « Civilisation d'hier et d'aujourd'hui » dirigée par Philippe Ariès, ou Albin Michel qui publie depuis 1936 « L'évolution de l'humanité »³. Mais les grandes mutations se manifestent à la décennie suivante, avec le lancement d'« Archives » chez Julliard, le début d'une rénovation profonde du secteur histoire de Fayard, les débuts de l'activité décisive de Pierre Nora chez Gallimard

1 Mise au point globale de Rémy RIEFFEL, « L'édition de sciences humaines et sociales », dans Pascal FOUCHÉ (dir.), *L'édition française depuis 1945*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1998, p. 88-117.

2 Valérie TESNIERE, *Le Quadrige. Un siècle d'édition universitaire 1860-1968*, Paris, PUF, 2001.

3 Sur cette collection, voir Jacqueline PLUET-DESPATIN, « Henri Berr éditeur. Élaboration et production de "L'Évolution de l'Humanité" », in Agnès BIARD, Dominique BOUREL, Éric Brian (dir.), *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel / Centre international de synthèse, 1997, p. 240-267.

qu'il rejoint en 1965 et les véritables premiers pas du Seuil dans le domaine historique, notamment. Ce mouvement implique en particulier de jeunes historiens universitaires, comme François Furet et Denis Richet chez Fayard, Michel Winock et Jacques Julliard au Seuil ou Marc Ferro chez Flammarion. Ils jouent le rôle d'intermédiaires auprès d'institutions comme Sciences Po ou l'EPHE fonctionnant de plus en plus comme autant de viviers d'auteurs.

Duby prend soin, dans un de ses principaux textes autobiographiques, de définir lui-même la place et les limites du système éditorial dans la construction de son œuvre d'historien. Affirmant que le livre d'histoire avait toujours pu prétendre à un large lectorat, il note : « Ce qui changea, c'est que les éditeurs adoptèrent une autre politique. Pour satisfaire leur clientèle, ils cessèrent dans ces années-là [les années 1960 et 1970] de faire appel uniquement à des historiens amateurs ». Il relève à ce propos les succès de librairie de Dumézil, de Braudel, et du *Montaillou* de Le Roy Ladurie. Vient l'analyse du comportement des historiens concernés par ces perspectives nouvelles. Duby justifie d'abord la rencontre d'un lectorat plus ample : « Il s'agit là d'une inflexion considérable dans le cours de l'histoire culturelle française. Nous n'en sommes en rien responsables. Nous ne nous sommes pas précipités au-devant du succès éditorial. Nous avons simplement répondu à des sollicitations. Pourquoi nous serions-nous dérobés ? Notre devoir n'est-il pas de répandre ce que nous savons, et le plus largement possible ? On nous offrait le moyen d'étendre cette diffusion bien au-delà du cercle exigü des conciliabules universitaires. Nous le saisîmes. Nous ne l'avons pas regretté ». Puis il affirme sa fidélité aux exigences fondamentales de la recherche universitaire : « Sans doute une telle ouverture ne fut-elle pas sans retentir sur la pratique de notre métier. Le plus urgent fut de nous défendre contre toute complaisance à l'égard des nouveaux lecteurs. Mais il fallut aussi nous efforcer de les atteindre et de les retenir. Nous dûmes donc adapter notre manière d'écrire, rendre notre discours moins rebutant, réduire, voire totalement supprimer les notes que, par habitude, nous accumulions au bas des pages de nos articles. Nous dûmes assouplir le style, nous montrer, si nous le pouvions, plaisants. Toutefois, je ne pense pas que le courant de nos recherches ait été pour autant dévié. Le retour au politique, à l'événement, à la biographie, donc au récit, a, je le dirai, d'autres causes, même s'il fut favorisé par l'attente du public »⁴.

4 Georges DUBY, *L'Histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 150-153.

En somme, le dialogue entre les deux institutions, l'édition et l'université, demeure dans la présentation de Duby limitée. La première fournirait pour l'essentiel le support indispensable à une audience plus vaste des historiens « scientifiques » dans la société. Et l'écriture, au sens fort, l'élaboration de l'histoire savante n'en serait que marginalement, ou formellement, infléchie. L'examen des archives de Duby permet de déplacer quelque peu les perspectives.

Le jeu des sollicitations éditoriales

Georges Duby ne fait pas mystère de ce premier niveau d'intervention du monde éditorial dans l'élaboration de son œuvre, nous l'avons vu. Les fonds de l'IMEC confirment et précisent l'importance des commandes des éditeurs. Le cas des éditions Julliard fournit un point de départ intéressant, dans la mesure où on peut y repérer les prodromes d'une dynamique d'investissement éditorial de l'historien et voir d'emblée l'importance des relations interpersonnelles.

Les contacts entre Duby et l'éditeur sont à l'initiative de ce dernier. Pierre Nora adresse à l'historien le 26 avril 1963 une longue lettre accompagnée d'un texte dactylographié présentant la collection « Archives » encore dans les limbes. Pierre Nora débute avec cette collection sa carrière d'éditeur⁵. L'argumentation qu'il développe en porte les traces. L'abord est fort déférent : « Monsieur le Professeur, Je m'autorise pour vous écrire de la recommandation de Robert Mandrou, qui vous avait, je crois, à votre dernier passage à Paris, informé d'un projet de collection de livre de poche historique chez Julliard et vous avait pressenti pour la présentation d'un "Procès de Jeanne d'Arc", au cas où l'idée aurait retenu votre intérêt »⁶. Toute l'habileté du jeune éditeur réside dans le fait de concilier la mise en avant d'une formule de collection historique au public élargi et la valorisation de l'appartenance universitaire de son correspondant.

Il résume le projet de la collection « Archives » en ces termes : « La recherche historique la plus actuelle mise pour une somme modique à la disposition d'un vaste public amateur et *scolaire*, puisque le premier tirage sera de 25 000 exemplaires (et que des contacts,

5 François DOSSE, *Pierre Nora. Homo historicus*, Paris, Perrin, 2011, 657 p., notamment le chapitre 6, « Archivez, archivez, il en restera toujours quelque chose... », p. 102-122.

6 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, 26 avril 1963. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, « Correspondance éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999 », Dossier O. Jacob / R. Julliard, chemise René Julliard.

assez rapidement, seront pris avec la radio et la télévision auxquels nous pourrions offrir des sujets tout préparés) »⁷. Dans la même veine, il met en avant les gratifications matérielles que Duby peut escompter de sa participation à la collection : « Les droits d'auteur (5 % des ouvrages vendus en français, 50 % des droits de traduction et adaptation) seraient garantis par un à-valoir, qui dans le cas présent ne sauraient [sic] descendre au-dessous de 400 000 F [...] et de 500 000 F au cas où vous pourriez remettre aux Éditions Julliard votre manuscrit avant la Toussaint »⁸.

L'autre volet de l'argumentation tend à rassurer l'historien : sa future contribution à la collection ne lui nuira en rien dans le monde universitaire. Pierre Nora note discrètement sa propre appartenance au sérail : pour excuser son insistance, il fait valoir son « admiration renouvelée par la lecture de chacun de vos ouvrages » et « la reconnaissance pour un passage de votre “civilisation française” qui me valut une bonne note à l'Agrégation ! »⁹. Parlant des futurs auteurs, il précise : « Des journalistes judiciaires ou parlementaires sont au travail ou pressentis, [...] ainsi que des hommes politiques comme Edgar Faure pour “la faillite de Law”¹⁰. Mais l'essentiel demeure la collaboration des universitaires les plus indiscutables ». Dans ces conditions, la collaboration de Duby deviendrait « un exemple et une invitation pour beaucoup de jeunes universitaires ». La même thématique transparaît dans les propositions de Pierre Nora sur le sujet du livre. Il évoque d'abord, nous l'avons vu, le procès de Jeanne d'Arc. Mais c'est pour écrire plus loin : « Nos scrupules viennent de ce que Régine Pernoud inonde la marché de plusieurs “Jeanne d'Arc”, et comme elle vient également de publier des “croisades” chez Julliard même, dans la collection “il y a toujours un reporter”, il est difficile (mais pas impossible) de paraître, d'entrée de jeu, tenir le tout pour nul et non avenu ». L'ironie mordante à l'égard d'une historienne mal considérée dans le monde universitaire s'inscrit dans la logique du « eux et nous » et de ses effets de légitimation.

En tant que responsable de la collection, Pierre Nora suggère d'autres pistes : « Quelques autres titres nous avaient paru intéressants : L'an mil – La peste noire – Paris au

7 Même source. Le mot est souligné dans le texte.

8 Même source. Les montants indiqués sont en anciens francs. Le taux de 5 % de droits est habituel pour les éditions de poche.

9 Le message est entendu par Duby qui commence sa réponse par la formule : « Monsieur et cher collègue ».

10 Le projet n'aboutira pas sous cette forme. Mais Edgar Faure écrit pour la collection « Trente journées qui ont fait la France » de Gallimard *La Banqueroute de Law*, qui paraît en 1977.

xv^e siècle »¹¹. Duby répond – comme toujours, ou presque – rapidement au jeune éditeur. Il confirme le rôle d’intermédiaire de Mandrou et déclare accepter « avec le plus grand plaisir » l’offre de collaboration. Avec toutefois cette restriction : « dès que je serai un peu moins tenu par diverses tâches ». Et il avoue avoir en tête d’autres sujets que ceux proposés par Pierre Nora, sans toutefois les exclure : « Je serais, personnellement, tenté par la constitution d’un dossier sur deux projets : “la vie noble en France au XIII^e siècle” et “les campagnes européennes au XII^e siècle”. Je me demande seulement si ce type de dossiers répond tout-à-fait à ce que vous avez conçu »¹². L’éditeur maintient sa demande avec diplomatie. Il se félicite de l’assurance de la collaboration de Duby puis indique : « “La vie noble au XIII^e siècle” et “Les campagnes européennes au XII^e siècle” seraient d’excellents dossiers. Cependant, pour caractériser davantage la collection et retenir l’attention d’un public qu’il s’agit de gagner, je me demande si nous ne pourrions pas, soit : commencer par “l’An Mil”, soit centrer les deux sujets sur le nom d’un château-fort ou d’un village. C’est une question de simple présentation »¹³. L’argument de Pierre Nora et l’envoi d’un nouveau courrier en janvier 1964, apportant des précisions sur la collection, finissent par convaincre Duby qui répond : « Vos projets m’avaient dès l’abord séduit, et je suis très tenté de faire pour vous le volume sur l’An Mil auquel vous avez songé. Je crois qu’il y a là matière à présenter un dossier susceptible d’intéresser un large public »¹⁴. Il paraît donc adhérer à l’ensemble des perspectives de l’éditeur. Il s’engage en outre à livrer le texte dans un délai de 18 mois.

Dans cette première phase de l’échange, on voit donc l’éditeur convaincre l’historien de la pertinence d’une formule éditoriale nouvelle, et l’amener à accepter le sujet prévu

11 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, 26 avril 1963. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, « Correspondance éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999 », Dossier O. Jacob / R. Julliard, chemise René Julliard.

12 Lettre dactylographiée non signée (copie carbone) de Georges Duby à Pierre Nora, 9 mai 1963. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, Correspondance éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999, Dossier O. Jacob / R. Julliard, chemise René Julliard. Les deux propositions correspondent évidemment aux domaines d’investigation de Duby à cette époque. Celle sur les campagnes européennes renvoie d’évidence à *L’Économie rurale et la vie des campagnes dans l’Occident médiéval* publié l’année précédente par Aubier et dont le volume 2 comporte une partie documentaire imposante (p. 637-801). Sur la vie noble, on peut relever la publication de ses perspectives de recherche par Duby deux ans auparavant : « La noblesse dans la France médiévale. Une enquête à poursuivre », *Revue historique*, t. 226, 1961, p. 1-22.

13 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, 3 juillet 1963. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, « Correspondance éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999 », Dossier O. Jacob / R. Julliard, chemise René Julliard.

14 Lettre dactylographiée non signée (copie carbone) de Georges Duby à Pierre Nora, 5 février 1964. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, Correspondance éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999, Dossier O. Jacob / R. Julliard, chemise René Julliard.

d'avance de la contribution de ce dernier. Sur ce point précis, le témoignage postérieur de Duby est en retrait, puisqu'il écrit : « Tandis que je travaillais encore au dernier des tomes que Skira m'avait commandés, Nora vint à Aix me parler de la collection qu'il venait d'inventer, *Archives*. Je lui proposais un essai sur l'an mil. Notre amitié partit de là. Elle me conduisit chez Gallimard »¹⁵. Dans les mois qui suivent, Pierre Nora s'efforce de consolider les liens avec Duby. Il lui fait parvenir un contrat, les premiers volumes parus de la collection « Archives » et annonce avoir pris l'initiative d'annoncer aux lecteurs de ces premiers titres la collaboration prochaine du médiéviste. Évoquant l'insertion dans ces livres d'une liste des publications prochaines de la collection, il écrit : « J'ai souhaité n'y mettre que des titres susceptibles de donner une idée exacte de nos ambitions. Pris de court, je me suis permis d'inscrire votre nom, bien que nous n'ayons pas encore votre accord officiel. Mais je suis certain que la seule annonce de votre collaboration est susceptible de nous assurer le concours de beaucoup de jeunes historiens. C'est pourquoi j'ai pris une liberté que, j'espère, vous ne me reprocherez pas »¹⁶. Cette bouffée d'encens influença-t-elle la réponse de Duby ? Elle fut en tous cas positive et accompagnée de cette mention optimiste : « Les contrats portent comme date de remise du manuscrit "octobre 1965". Je pense bien être en mesure de respecter fidèlement ce délai »¹⁷. En même temps, on aperçoit les traces d'un rapprochement personnel entre les deux hommes. La correspondance fait allusion à une visite privée de Pierre Nora à Aix durant l'été 1965, associant leurs épouses, et la formule « Monsieur le Professeur » fait place au « Cher Monsieur ».

Pour autant, l'aboutissement du projet ne va pas sans difficultés. En mars 1966, Pierre Nora rappelle à Duby sa promesse de remise de manuscrit pour le 1^{er} février de la même année. Ce qui lui amène en réponse cette curieuse formule : « Le livre est presque prêt, mais il faut l'écrire, ce que je suis dans la totale impossibilité de faire avant plusieurs mois ». Et Duby d'ajouter : « M'accordez-vous jusqu'en décembre pour vous remettre le manuscrit ? Je pense vraiment qu'il sera dans ces conditions bien meilleur »¹⁸. Pierre Nora ne peut qu'accepter, tout en laissant transparaître une impatience courtoise. Il se déclare embarrassé

15 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », in *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, 375 p., p. 136.

16 Lettre dactylographiée signée de Pierre Nora à Georges Duby, 17 février 1964, même source.

17 Lettre dactylographiée non signée (copie carbone) de Georges Duby à Pierre Nora, 24 février 1964, même source.

18 Lettre dactylographiée non signée (copie carbone) de Georges Duby à Pierre Nora, 15 mars 1966, même source.

par la demande de délai mais remarque : « Vous savez combien je tiens à ce que ce livre, sincèrement très attendu, soit aussi bon que possible. Dans ces conditions, d'accord pour début décembre. Cependant, je serais vraiment peiné si cette date ne devait pas être la dernière. [...] Excusez mon insistance. N'y voyez que le désir de rehausser le niveau de la collection »¹⁹. Ces nouveaux délais sont tenus, puisqu'en janvier 1967 les éditions Julliard en sont à régler avec Duby les problèmes de mise en page et d'illustrations. En février, Pierre Nora peut faire part de son admiration devant l'ouvrage achevé : « Je connaissais Faucillon, Pognon, Marc Bloch et Le Goff ainsi que votre histoire de la civilisation française ; mais vous avez mis tout le matériel traditionnel [...] dans une lumière nouvelle, celle de l'histoire des mentalités et de la psychologie collective »²⁰. Le compliment peut sembler convenu. Le plus significatif est sans doute l'insistance, jusque dans le vocabulaire – l'histoire des mentalités –, sur l'inscription de Duby dans la filiation des *Annales*. Le livre est mis en vente début avril 1967, soit quatre ans après la commande adressée à Duby.

Le délai peut paraître relativement long, compte tenu du type d'ouvrage, ce qui indiquerait que *L'An Mil* n'a pas été une priorité pour Duby. Mais l'épisode est important aussi par l'établissement des liens entre le médiéviste et Pierre Nora, liens qui permettent de lancer d'autres entreprises éditoriales, cette fois de premier plan.

C'est bien une lettre de Pierre Nora, cette fois au nom des éditions Gallimard, datée du 3 octobre 1968, qui est à l'origine du *Dimanche de Bouvines*. Elle commence ainsi : « Cher Monsieur, Accepteriez-vous d'écrire pour “Les trente journées qui ont fait la France” un Bouvines ? »²¹. Une nouvelle commande, donc, après celle d'Armand Colin pour l'*Histoire de la civilisation française*, d'Aubier pour *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, des trois volumes de Skira ou de Julliard pour *L'An mil* que nous venons de voir. Pourtant elle diffère profondément des précédentes en sortant des orientations fondamentales qui avaient jusque-là été celles de Duby. Pierre Nora en a bien conscience : « J'imagine vos réticences », concède-t-il. Il aligne aussitôt une série d'arguments. Duby ne sera pas en mauvaise compagnie, avec Giono, Edgar Faure et Renouvin. Le volume demandé peut être de taille réduite – « deux cents pages dactylographiées suffisent » –, le travail peu considérable, d'autant que « toute la partie documentaire peut être faite par un collaborateur ».

19 Lettre dactylographiée signée de Pierre Nora à Georges Duby, 31 mars 1966, même source.

20 Lettre dactylographiée signée de Pierre Nora à Georges Duby, 22 février 1967, même source.

21 Lettre dactylographiée signée de Pierre Nora à Georges Duby, 3 octobre 1968, Fonds Duby-IMEC, DBY 82, « Correspondance éditeurs Flammarion, Gallimard 1968-1999 », Dossier Gallimard 1968-1987.

Les conditions financières sont intéressantes et les délais larges : « Il suffirait que vous remettiez le manuscrit au besoin dans deux ans. Gallimard pourrait vous garantir l'avance minimum de un million et vous êtes à peu près assuré d'une somme égale en cas de réédition, de traduction, etc. »²². Plus subtilement, il remarque dans la dernière partie de sa missive, dans un passage où il fait l'éloge des volumes de Skira : « À cet émerveillement s'est joint un article sur la notion de "Jovence", dans un numéro des Annales d'il y a deux ou trois ans. C'est même en le lisant, en vous voyant si bien parler des milieux de la Chevalerie que j'ai soudain pensé qu'il vous amuserait peut-être d'écrire ce Bouvines ». Duby ne peut donc être soupçonné de verser dans l'histoire événementielle sous sa pire forme, l'histoire-bataille : sa collaboration aux *Annales* le conduit à Bouvines.

Pour obtenir l'assentiment de Duby, Pierre Nora insère dans son propos des notations personnelles, confirmant le rapprochement entre les deux hommes : « J'ai beaucoup regretté de ne pas vous voir à notre week-end à Roussillon chez Lacouture. J'aurais pu vous dire de vive voix avec quelle passion j'ai lu les volumes de Skira » ; « Si vous n'êtes pas trop pressé à l'un de vos passages à Paris, nous serons, Françoise et moi, toujours heureux de vous recevoir »²³. Il termine en demandant d'être rappelé « au bon souvenir de Madame Duby ».

En outre, il fait intervenir une semaine plus tard Robert Gallimard, qui dirige la maison d'édition. Ce dernier déclare se réjouir que Duby n'ait pas refusé la proposition faite par Nora et vient l'appuyer : « Je serais heureux et flatté de pouvoir vous compter parmi les auteurs de la NRF et les collaborateurs de cette collection dont j'ai ici la responsabilité ». Surtout, le post-scriptum de cette lettre ramène à des questions de territoire historiographique : « Vous n'avez rien à redouter de G. Walter qui depuis déjà plusieurs années a renoncé à la direction de cette collection »²⁴. On y découvre sans surprise les préventions de Duby à l'égard du directeur en titre de la collection à cette époque, Gérard Walter. Historien universitaire, mais de vingt ans l'aîné de Duby, initialement spécialiste de la période révolutionnaire, il est doublement un repoussoir. Certes, dans le domaine des études révolutionnaires, ses travaux sont considérés, au moins jusqu'aux années 1950, comme des

22 Là encore, les sommes sont en anciens francs.

23 Il s'agit bien entendu de Jean Lacouture, auquel Pierre Nora est lié depuis 1961, et qui possède une propriété en Provence, à Roussillon. Voir sur leurs relations François DOSSE, *Pierre Nora. Homo historicus*, op. cit., notamment p. 153-157. Françoise est Françoise Cachin, alors épouse de Pierre Nora.

24 Lettre dactylographiée signée de Robert Gallimard à Georges Duby, 11 octobre 1968, Fonds Duby-IMEC, DBY 82, « Correspondance éditeurs Flammarion, Gallimard 1968-1999 », Dossier Gallimard 1968-1987.

références indispensables²⁵. Mais à la même période, il multiplie les publications hors de son domaine de spécialité, dans une logique de vulgarisation, avec notamment des biographies de César et de Néron. Ces biographies furent éreintées dans les comptes rendus des revues scientifiques, notamment anglo-saxonnes, pour leur goût de l'anecdote, l'absence de mise en perspective historique large ou les multiples erreurs factuelles²⁶. En outre, Walter dirige dans les années 1960 la collection « Le Mémorial des siècles », chez Albin Michel, où il n'hésite pas à republier des textes comme celui de Pierre Gaxotte sur Frédéric II en 1967 : avec une histoire de tradition maurassienne, on a tout ce que peut détester Duby²⁷.

L'acceptation de Duby, notifiée dès le 18 octobre conjointement à Robert Gallimard et à Pierre Nora, ouvre une période nouvelle, où démarche intellectuelle de l'historien et positionnements éditoriaux de Gallimard sont en interaction. Elle apparaît assez nettement dans une lettre de juillet 1970, où Pierre Nora évoque un déjeuner avec Duby dont il regrette seulement « qu'il ait été si bref que nous ayons dû le transformer en véritable ordre du jour ». Il fait ensuite mention des projets établis, projets qui tiennent compte de la récente élection de Duby au Collège de France : « Je retiens donc comme certaine votre intention d'écrire un gros essai sur *les mentalités médiévales*, et je vous remercie de bien vouloir orienter votre enseignement au Collège en fonction de ce projet. M. Claude Gallimard m'a confirmé qu'il serait très heureux d'éditer en plaquettes votre leçon inaugurale au Collège de France, comme il avait été fait pour Merleau-Ponty. Dans la mesure où la chose serait possible de part et d'autre, il serait souhaitable qu'avec les adaptations nécessaires cette leçon soit reprise dans le volume collectif que Jacques Le Goff doit préparer sur *les problèmes de l'histoire aujourd'hui* »²⁸. La dernière phrase fait allusion au projet de publication d'un manifeste historiographique. Pierre Nora est sur le point de lancer la « Bibliothèque des histoires » de Gallimard, dont le premier titre, *La vie sexuelle dans la Chine ancienne*, de Robert Van Gulik, a été publié en 1971. Il envisageait initialement de faire précéder ce lancement d'un court

25 Voir par exemple la manière dont *The English Historical Review*, n° 265, octobre 1952, p. 611-612, rend compte de la publication en 1951 du deuxième volume de son *Répertoire de l'Histoire de la Révolution française*.

26 La recension consacrée par P. J. CUFF à la version anglaise (*Nero*, London, Allen & Unwin, 1957) de sa biographie de Néron (Hachette, 1955) est, parmi d'autres, impitoyable : *The Classical Review*, vol. 9, n° 1, mars 1959, p. 69-70.

27 Pierre GAXOTTE, *Frédéric II, roi de Prusse*, Paris, Albin Michel, 1967. La première édition de ce texte, chez Fayard, avait eu lieu en 1938.

28 Lettre dactylographiée signée de Pierre Nora à Georges Duby, 9 juillet 1970, même source. Les mots soulignés le sont dans le texte.

ouvrage théorique présentant l'orientation d'une collection ambitieuse. Jacques Le Goff, qui est étroitement associé à ce projet, lui donne une ampleur imprévue : *Faire de l'histoire* (1974) comporte trois volumes, rédigés par une trentaine d'auteurs. Georges Duby a bien entendu contribué à l'ouvrage, à travers « Histoire sociale et idéologie des sociétés » qui figure dans le volume 1, « Nouveaux problèmes ». Le début de la citation souligne le lien entre l'enseignement du nouveau Professeur au Collège de France et ses publications. Rien de nouveau ici. Patrick Boucheron a relevé la lisibilité du mécanisme qui fait passer le propos de l'historien du séminaire au cours puis au livre, selon un enchaînement que Duby évoquait lui-même en 1991 dans *L'histoire continue*. Il en a en outre montré la complexité parfois inattendue²⁹. Mais l'important est de relever que la structure éditoriale est présente dès l'origine dans ce mécanisme : Duby s'engage à développer un enseignement en fonction d'un projet de publication, alors que l'on pouvait attendre une logique inverse. L'institution universitaire est censée être mise à la disposition du système éditorial, même si les liens réalisés sont plus complexes. On peut ajouter que le statut éditorial des *Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* doit être reconsidéré. Il s'agit d'un livre particulier selon son auteur : « C'était la première fois depuis ma thèse que je n'avais pas travaillé sur commande »³⁰. Pourtant, il concerne ce que Pierre Nora appelle les « mentalités médiévales » et est directement issu du séminaire du Collège de France, dont l'orientation avait été souhaitée et encouragée par l'éditeur.

Interventions éditoriales sur les textes publiés

Le jeu des commandes, l'implication d'un éditeur dans un programme de travail universitaire destiné à déboucher sur des publications, peuvent être lus comme des interventions indirectes sur le contenu même des textes. Dans le cas de Duby, des interventions directes peuvent être repérées. Elles se situent dans le prolongement des relations que nous avons vu s'établir dans le jeu des commandes éditoriales.

Le premier cas concerne la deuxième contribution de Duby à la collection « Archives », collection prise en charge par Gallimard à partir de 1972. L'ouvrage est là encore le résultat d'une commande, adressée par Pierre Nora qui s'efforce à cette date de

29 Patrick BOUCHERON, « La lettre et la voix : aperçus sur le destin littéraire des cours de Georges Duby au Collège de France, à travers le témoignage des manuscrits conservés à l'IMEC », *Le Moyen Âge*, 2009 / 3-4, p. 487-528.

30 Georges DUBY, *L'Histoire continue*, op. cit., p. 157.

relancer la collection dont il est le fondateur : « Qui, croyez-vous, pourrait nous faire dans des délais records un procès de Jeanne d'Arc ? Par délais records, j'entends la fin de l'année. Il ne s'agit, après tout, que d'un montage de textes dont vient de paraître, me dit-on, une édition correctement établie ». Il souffle ensuite la réponse : « Une voix d'ange m'a susurré cette nuit quelque chose à quoi je n'ai pas voulu croire, elle ressemblait à celle d'Andrée et à la vôtre... Un triplé Duby au printemps chez Gallimard ? Réveillez-moi vite, et croyez-moi, mon cher Georges, très fidèlement vôtre »³¹. On aperçoit une nouvelle étape dans le rapprochement entre l'historien et son éditeur. Duby accepte de travailler au livre avec son épouse. Ils remettent le manuscrit à Pierre Nora au bout de quelques mois.

Dès réception, l'éditeur livre ses inquiétudes à Duby – il écrit « Mon cher Georges » – dans une lettre malheureusement non datée. Il commence par afficher sa satisfaction face à un manuscrit « qui, à un ou deux points près, est parfait ». Considérant que « le talent paie, même dans les petites choses », louant « le soin, l'intelligence, l'élégance avec lesquelles ont été faites les coupures », il ajoute : « Je me rends compte du travail de “délabyrinthage” et de montage que ce petit livre a dû vous demander, à Andrée et à vous, je sais ce que je vous dois ». Mais c'est pour formuler aussitôt « une réserve, ou plutôt un regret », celui de voir Duby « ne prendre presque pas la parole »³². Pierre Nora rend cette fois explicite ce qui était sous-entendu dans son éloge du manuscrit de *L'An Mil* : « Vous m'avez comblé, votre préface et vos transitions sont si précises et si rigoureuses que je ne regrette même pas que vous vous soyez retranché derrière les textes, ce qui après tout est le principe de la collection »³³. Six ans après, l'éditeur se sent en situation de préciser ses critiques. Il est relativement incisif, tout en ayant soin de ménager la susceptibilité du médiéviste : « Le sujet appelle un approfondissement. Ce procès demeure mystérieux. Pourquoi Jeanne, qu'on voit très bien (les textes sont merveilleux), est-elle finalement condamnée ? Quelle [sic] conflit religieux était en cause, quel heurt de foi, de croyance, de vocabulaire ? Tout n'était-il pas

31 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, datée « 19 juin », Fonds Duby-IMEC, DBY 82, « Correspondance éditeurs Flammarion, Gallimard 1968-1999 », Dossier Gallimard 1968-1987. L'année de rédaction, compte tenu des allusions au passage de « Archives » chez Gallimard et de celles concernant *Guerriers et paysans* et *Le Dimanche de Bouvines*, tous deux publiés en 1973, est soit 1971 soit plus probablement 1972.

32 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, datée « lundi 25 », Fonds Duby-IMEC, DBY 1, « Manuscrits de l'œuvre », Dossier « Notes et manuscrits – “Jeanne d'Arc” », Chemise « Notes “Jeanne d'Arc” ». Il s'agit très vraisemblablement du lundi 25 juin 1973.

33 Lettre dactylographiée signée de Pierre Nora à Georges Duby, 22 février 1967. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, « Correspondance éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999 », Dossier O. Jacob / R. Julliard, chemise René Julliard.

posé dès le début ? De quel type de procès s'agit-il par rapport aux procès antérieurs, aux procès d'inquisition, et même aux procès ultérieurs et jusqu'aux staliniens ? (cf le petit livre d'Annie Kriegel ds. Idées). Jeanne était-elle condamnée d'avance ? Bref la [sic] mécanique est parfaitement démontée [sic], mais, sans vous engager ni juger, comme vous le dites dans votre dernier mot, il y a là un thème pour historien sans lequel il manque, à mon avis, dix pages à la fin pour qu'on ne reste pas sur sa fin [sic]. C'est aussi d'ailleurs l'avis de Jacques [Le Goff], avec qui j'en ai longuement parlé. Il vous a manqué – par ma faute – une semaine de recul. Eh bien ! si vous acceptez cette corvée supplémentaire de vous y remettre, ne serait-ce qu'un week-end pour faire ces huit ou dix pages, prenez ce temps. De tout autre que vous, ce serait un “Archives” bien suffisamment réussi. Mais de vous, je m'en voudrais de vous arracher quelque chose que vous-même regretteriez après. Bref, la chute me paraît trop abrupte »³⁴. À cette demande principale, Pierre Nora ajoute le souhait de voir le texte raccourci d'une « trentaine de pages ». Et le délai est des plus réduits : « Si vous étiez d'accord, vous pourriez ramener vendredi le manuscrit que d'ici là, Marie-Claude aurait dactylographier [sic] dans ses parties manuscrites et me le renvoyer au début de la semaine ; car encore une fois, c'est l'affaire de trois jours pour rajouter quelques pages et en supprimer quelques autres. Si vous êtes contre, eh bien, tant pis, on marchera comme ça »³⁵.

Dans une large mesure, Duby s'exécute³⁶. La place de la lettre dans le fonds de l'IMEC, où normalement les manuscrits de l'œuvre et les archives éditoriales sont séparés, l'atteste : Duby prend le propos de Pierre Nora comme base du travail de réécriture. Il en est ainsi des coupes demandées. Pierre Nora donnait la méthode « C'est facile : dans l'interrogatoire, dans les témoignages (p. e. celui de Jean d'Aulon, bien qu'il soit intéressant) ici et là. Rien dans l'architecture elle-même ; à l'intérieur des textes »³⁷. La première version du manuscrit concernant Jean d'Aulon était ainsi rédigée : « Cette relation militaire, réfléchie, mesurée, où, quoiqu'en dise le témoin, le merveilleux n'a point de place, sinon par l'allusion

34 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, datée « lundi 25 » [25 juin 1973], Fonds Duby-IMEC, DBY 1, « Manuscrits de l'œuvre », Dossier « Notes et manuscrits – “Jeanne d'Arc” », Chemise « Notes “Jeanne d'Arc” ». Pierre Nora affirme au début avoir écrit la lettre dans l'urgence, d'où les nombreuses erreurs ou *lapsus calami*.

35 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, datée « lundi 25 », même source. La collaboratrice évoquée est Marie-Claude de Saint-Seine, qui travaille avec Pierre Nora de 1969 à 1976. Voir sur ce point François DOSSE, *Pierre Nora. Homo historicus*, op. cit., p. 445-446.

36 Je ne parle pas ici du travail d'Andrée Duby, par fidélité à la source : l'éditeur adresse ses demandes à l'historien, même s'il évoque son épouse à trois reprises dans la lettre.

37 Lettre manuscrite signée de Pierre Nora à Georges Duby, datée « lundi 25 », même source.

discrète au “conseil”, vaut d’être lue dans son entier»³⁸. Le texte édité est modifié simplement : « Dans cette relation militaire, réfléchie, mesurée, le merveilleux, quoiqu’en dise le témoin, n’a point de place, sinon par l’allusion discrète au “conseil” »³⁹. Il opère alors cinq coupes dans ce témoignage, pour un total de quatre pages entières sur les dix et demie que comptait le passage prévu dans le manuscrit⁴⁰. Juste après, dans un passage intitulé « Jeanne aux armées », on peut repérer trois coupes de plus faible ampleur, représentant ensemble l’équivalent d’une demi-page de texte⁴¹. L’allègement du manuscrit est donc de moindre ampleur que ce que demandait l’éditeur – un peu moins de cinq pages au lieu de trente – mais l’historien a accepté de l’effectuer, ce dans les parties du texte qui lui avaient été désignées.

L’autre demande de Pierre Nora portait sur la conclusion. Le dossier d’archives comporte la première version de celle-ci, réduite à un feuillet manuscrit de la main de Duby : « La sentence est sèche. “Purement négative” dit fort justement Jacques Le Goff. On ne voit pas qu’elle ait fait sensation. Sinon à Orléans où, le 21 juillet, une procession fut ordonnée par l’évêque de Coutances et l’inquisiteur. L’honneur du roi Charles était sauf et la plupart, auprès de lui, souhaitaient que l’on parlât d’autre chose ». Ce premier fragment est repris au début de la conclusion du livre publié (p. 237-238), légèrement modifié et déjà enrichi de précisions sur les motivations et les contours des forces sociales qui poussent à la sobriété du jugement de réhabilitation. La deuxième partie de la version initiale est ainsi rédigée : « Restait la légende : chaque époque l’intégra à sa propre vision du monde. Les juges de 1431 avaient voulu faire de Jeanne une sorcière – ce qu’elle n’était nullement. Certains témoignages de 1456 fournissaient de quoi la transformer en bigote – ce qu’elle n’était pas davantage. Mais ce qu’elle est finalement devenue pour beaucoup, à force d’effusions, de récupération ouverte ou camouflée et d’iconographie malsaine. D’un troisième procès, celui de la canonisation que la papauté mal à l’aise offrit en 1920 à la France victorieuse et cocardière, on aimerait aussi consulter le dossier, voir par quels subtils artifices fut encore

38 Fonds Duby-IMEC, DBY 1, « Manuscrits de l’œuvre », Dossier « Notes et manuscrits – “Jeanne d’Arc” », Chemise « Jeanne d’Arc », folio 214 du manuscrit. Dans celui-ci, les analyses de Georges et Andrée Duby sont manuscrites, de la main du premier, les documents qu’ils introduisent dactylographiés.

39 Georges et Andrée DUBY, *Les procès de Jeanne d’Arc*, Paris, Gallimard / Julliard, 1973, p. 199. Les prénoms des auteurs sont donnés dans cet ordre.

40 Précisément, les coupes se situent aux folios 218-221, 223, 224-225, 225, 226 du manuscrit. On les retrouve aux pages 201, 202, 203 et 204 de l’ouvrage édité.

41 Les coupes concernent les folios 227 et 228 du manuscrit, correspondant aux pages 204 et 205 du livre.

amoindrie, afin qu'elle s'ajustât à l'image de la sainteté que l'on se faisait alors dans l'Église catholique et romaine, la figure de cette chrétienne qui ne s'inclinait point devant les prêtres. Sur les pièces que nous livrons ici sans plus de commentaire, il appartient au lecteur de reconstituer cette figure. Et de juger »⁴². Ce deuxième fragment se retrouve pour l'essentiel, et souvent mot pour mot, dans le dernier paragraphe du livre publié (p. 246). La conclusion initialement soumise à Pierre Nora était effectivement « abrupte », pour reprendre le mot de ce dernier. Entre ces deux passages, Duby rédige environ huit pages supplémentaires (p. 238 à 246) qui vont résolument dans le sens des demandes de son éditeur. Il y répond clairement à la question sur la condamnation d'avance : « Le procès de condamnation, dès son ouverture, avait été faussé par les intentions des Anglais. Elles s'exprimaient fort clairement dans le mandement du roi Henri : Jeanne serait de toutes manières supprimée. Il fallait à tout prix conjurer la panique qui, devant elle, poussait les meilleures troupes à la débandade, et réduire ces inhibitions que l'on voyait paralyser les renforts lorsqu'ils devaient passer la Manche. Mais, en outre, il fallait annuler les vertus du sacre de Reims [...] » (p. 243). Sans employer l'expression de « procès stalinien » dont usait Pierre Nora, il accepte aussi d'esquisser un rapprochement avec la période contemporaine, ce à deux reprises. Expliquant que le camp anglais, pour atteindre ses buts, n'a qu'un moyen, « commuer cette affaire militaire et politique en affaire de foi », Duby ajoute : « Nous sommes, en notre temps, suffisamment avertis de transferts analogues. Le pouvoir menacé traîne tel adversaire éminent devant un tribunal qui ne soit pas d'exception, mais au contraire affiche les apparences de la plus parfaite régularité ; là, par tous les moyens, l'accusé doit être amené à l'aveu public ; suit son exécution, rapide ». Il y revient au bas de la même page, à propos de l'acharnement des juges : « Un raisonnement, qui nous est lui aussi devenu familier, justifiait, puisque l'enjeu était si grave dans cette lutte entre la lumière et la nuit, d'employer contre un ennemi plein d'astuce, insaisissable, qui multipliait les embûches, et de toutes manières ignoble, la délation, les menaces, la perfidie, la torture » (p. 244). Surtout, il s'attache à répondre à la question de l'éditeur sur les déterminants religieux du procès, le « heurt de foi, de croyance, de vocabulaire » qui le sous-tendait. À partir de la page 239, il développe le lien entre la dimension d'inquisition du procès et les transformations en profondeur du christianisme, « enfin » devenue « une religion populaire », sous l'impulsion de la prédication des frères

42 Fonds Duby-IMEC, DBY 1, « Manuscrits de l'œuvre », Dossier « Notes et manuscrits – “Jeanne d'Arc” », Chemise « Jeanne d'Arc », folio 259 du manuscrit.

Mendiants. Et il consacre un paragraphe à l'aspect plus particulier du procès que soulevait Pierre Nora en parlant de la langue : « Bien évidemment, les mots ne sont pas les mêmes, et n'ont pas toujours le même sens. On s'aperçoit que parfois, Jeanne ne comprend pas ce que lui disent ses juges, et qu'il faut du temps pour le lui expliquer. [...] Cependant, en fin de compte, ne voit-on pas Jeanne, et tous les laïcs qui déposent, développer leur pensée comme le font les universitaires [...] ? » (p. 241).

Ce premier cas amène à des remarques nuancées sur la portée des interventions de l'éditeur sur le propos même de l'historien. Pierre Nora n'hésite pas à demander au Professeur au Collège de France des réaménagements significatifs au nom de sa conception précise d'une formule éditoriale, ce qui n'est pas rien. Et Duby accepte de se laisser guider par lui dans le contenu même des coupes ou des ajouts qu'il préconise. Mais on peut à l'inverse remarquer que cette demande ne peut être légitimée que par les particularités marquées du dispositif de la collection « Archives », particularités qui sortent largement Duby de son écriture habituelle de l'histoire. On est en quelque sorte aux lisières du territoire de l'histoire universitaire, là où le jeu des logiques spécifiques du système éditorial peut devenir plus prégnant. Le raisonnement peut être encore tenu dans le cas des *Essais d'ego-histoire*, deuxième exemple repéré.

Cet exemple laisse cette fois supposer un modelage complet du texte par l'éditeur. Le dossier du fonds de l'IMEC comporte plusieurs versions préparatoires de cette contribution de Duby, intitulée nous l'avons vu « Le plaisir de l'historien »⁴³, avec un long tapuscrit de 40 feuillets entièrement écrit à la troisième personne – qui commence par ces mots : « Dans l'été 1914, quelques jours avant la mobilisation générale, les parents de Georges Duby avaient fêté leurs noces. Leur unique enfant vint au monde le 7 octobre 1919, à Paris, dans le 10^e arrondissement. » –, de très nombreuses corrections, ajouts et variantes manuscrites, un plan détaillé, lui aussi manuscrit, qui semble avoir été le plan initial. On y trouve aussi une présentation dactylographiée du projet par Nora intitulée « Projet d' "auto-histoire" » et largement reprise dans la présentation incluse dans le volume publié⁴⁴, ainsi que deux lettres de Pierre Nora à Duby des 30 juillet et 17 décembre 1982⁴⁵. La confrontation de ces deux parties du dossier et du texte finalement publié permet d'éclairer le travail de l'éditeur. Ce

43 Pierre NORA (dir.), *Essais d'ego-histoire*, op. cit., p. 109-138.

44 *Ibid.*, p. 5-7.

45 Fonds Duby-IMEC, DBY 11, « Articles », dossier « Egohistoire 1 et 2 ».

travail est rendu plus évident, comme dans le cas des *Procès de Jeanne d'Arc*, par le regroupement de type d'archives – brouillons de l'œuvre et dossiers de travail d'un côté, correspondances éditoriales de l'autre – séparés dans tout le reste du fonds.

On ne peut qu'être frappé par les résonances entre la deuxième lettre de Pierre Nora, le tapuscrit des archives qui suit lui-même un plan en cinq points figurant dans le même dossier et le texte définitif de Duby. L'ordre d'élaboration, et notamment la place de la lettre de décembre 1982, est difficile à établir avec certitude. Mais les interactions sont visibles. Je m'en tiendrai à quelques exemples, en partant des marques tracées par Duby sur la lettre de son éditeur. Ce dernier écrit ainsi : « Je ne voudrais pas m'avancer indiscrètement, mais il me semble que ta vie a été faite d'étapes relativement imprévues, et qu'en plusieurs occasions l'horizon s'est chargé pour toi très au-delà de ce que tu avais prévu au départ, jusqu'à faire de toi un personnage – disons national et international – que le jeune agrégé, issu de milieu modeste, et appliqué à faire sa thèse avec Charles-Edmond Perrin n'ambitionnait pas et ne pouvait prévoir ». Dans ce passage, Duby souligne en bleu « étapes relativement imprévues » et entoure « n'ambitionnait pas ». Et cette tonalité marque le texte définitif, « Le plaisir de l'historien ». Il note dans les premières pages : « Mettant au net les résultats de mon enquête, je suis frappé du rôle qu'a tenu dans mon cas le hasard »⁴⁶. Et page suivante : « Lorsqu'il me fallut gagner ma vie, rien, j'en suis convaincu, ne me désignait pour cette étrange occupation qui consiste à se retirer, à s'enfoncer dans le silence pour essayer, mal informé, perdu parmi des traces embrouillées, ternies, disparates, de comprendre ce qui s'est passé il y a des siècles. Tout semble se réduire à une série de chances imprévues que j'ai saisies »⁴⁷.

Nora poursuit : « Certaines de ces étapes, je les ignore. D'autres, j'en ai été le témoin. Le Duby de la rue Célon, entre la faculté et le soleil d'Aix, en train de rédiger ses *Skira* auprès d'Andrée et au milieu des enfants, je n'en ai pas oublié le rayonnement très personnel. Le contact avec Paris, à travers le Collège, les premiers grands succès, c'est une autre affaire. L'académicien du refus, le commensal du – que dis-je ? – des présidents de la République, la vedette de télé, l'écrivain qui se refuse à l'être, l'intellectuel à part entière et le “patron” général d'une historiographie triomphante, recueillant en ce sens l'héritage braudélien, mais à l'époque des grands médias, c'est encore une autre affaire ». Le plan manuscrit comporte une cinquième partie – après « Le lycée ; ce qu'est un lycée de petite

46 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, p. 110.

47 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, p. 111.

ville de province », « Ce qu'est une fac en 1937-1939 », « La thèse » et « Aix » – intitulée « L'ouverture ». Elle est subdivisée entre une première sous-partie « Paris – Braudel » et la suivante : « L'ouverture sur le public », où sont cités « Skira », « Bouvines – Apostrophes » et « R. Stéphane – La série ». Dans le tapuscrit, il développe ces points. Après avoir évoqué le rôle majeur des « avances » de Paul Lemerle et de Braudel, il note : « Une autre lui parvint, une belle nuit, d'Albert Skira. Elle le combla. Depuis longtemps, il tirait de l'œuvre d'art une bonne part de ses joies. Le grand monsieur qu'était Skira lui proposait d'en parler. Il lui offrait en surplus l'occasion de s'écarter un peu du petit monde des historiens professionnels, d'écrire sur un autre ton, pour d'autres lecteurs [...]. Il prit donc en mains un puis deux, puis trois des volumes d'*Art. Idée. Histoire*, collection magnifique, intelligente, à quoi collaboraient aussi Argan, Chastel, Starobinsky. Le succès en fut mince. Mais il se jugeait très largement payé de sa peine : il avait pris un plaisir des plus vifs à écrire, à placer des images en contrepoint du texte, encore ne se doute-t-il pas que cette commande, nouvelle bonne fortune, lui vaudrait dix ans plus tard large réputation, lorsque Pierre Nora d'abord l'aurait pressé de refondre l'ouvrage pour une collection moins coûteuse, lorsque Roger Stéphane ensuite lui suggérerait d'user d'un autre langage, celui de la télévision ». Dans son texte définitif, Duby distingue dans son propre parcours, à partir de 1944, quatre grands itinéraires entrecroisés. Deux sont assez évidents : itinéraire universitaire et itinéraire aixois (celui-ci sert à justifier le titre donné au texte publié). Les deux autres renvoient à la lettre de Pierre Nora : un itinéraire « braudélien » et un « dernier itinéraire sous l'invocation d'Alfred Skira »⁴⁸ à propos duquel il note : « J'aurai tout aussi bien pu choisir un autre nom : celui de Pierre Nora »⁴⁹. Ces deux versants apparaissent bien dans le passage cité de la lettre. De même, elle fait deux allusions à la télévision : « la vedette de télé » et « l'époque des grands médias ». Duby, qui mentionne « Apostrophes » et Roger Stéphane et « la série » (la série télévisée « le temps des cathédrales »), dans le premier plan qu'il établit, consacre un paragraphe à la question de l'élargissement du public de l'historien qu'il termine ainsi : « Quelques historiens de profession décidaient aussi de ne plus s'exprimer seulement par des mots mais par des images. Je ne pense pas que nous nous soyons offerts. Nous avons hésité, inquiets, devant

48 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, p. 124.

49 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, p. 136.

cette ouverture brusque, vertigineuse, sur une audience immense, hétéroclite, insaisissable. Tentés pourtant. Nous nous risquâmes. Nous nous en sommes, je crois, bien trouvés »⁵⁰.

Il ne s'agit pas de déduire des résonances et des convergences entre les lettres de Pierre Nora et le texte de Duby quelque influence occulte du premier. L'essentiel réside dans le fait que le premier juge licite de conseiller Duby au cours de la rédaction de son texte, de lui faire suggestions et indications. Réciproquement, Duby juge ces interventions légitimes et recevables. On est ici dans un rapport éditeur-auteur fréquent dans l'édition littéraire. Et l'exercice que propose Pierre Nora à son groupe d'historiens semble bien avoir une tonalité littéraire, qui du reste pose problème à Duby, comme semble l'indiquer une des remarques qui terminent « Le plaisir de l'historien » : « Insatisfait de ce que je viens d'écrire. Je ne suis pas certain en effet que l'historien soit mieux placé que quiconque pour traiter les souvenirs qui le concernent »⁵¹. Elle est d'autant plus évidente si on prend en compte la qualification initiale de ce type de texte : « l'auto-histoire ». En 1982, le néologisme en évoque un autre, l'autofiction des romanciers. Philippe Gasparini en a analysé la genèse et les significations⁵². Le terme apparaît d'abord sur la quatrième de couverture d'un roman de Serge Doubrovsky, *Fils*, en 1977 : « Autobiographie ? Non. [...] Fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut auto-fiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau »⁵³. Le terme est originellement écrit, on le voit, avec un trait d'union, comme l'auto-histoire de Pierre Nora. Si le roman en question eut peu d'écho, la fortune du terme est toutefois assez rapide avant 1982, année des courriers de ce dernier à Duby que nous utilisons ici. La présence du mot et de la notion dans le débat littéraire français passe à la fois par les écrits théoriques de Serge Doubrovsky lui-même, de Philippe Lejeune et de Jacques Lecarme, ce dernier rédigeant en 1982, dans une synthèse collective intitulée *La littérature en France* depuis 1968, une sous-partie intitulée : « Indécidables et autofictions »⁵⁴. Si l'on ajoute à cela l'écho majeur du livre de Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, publié en 1975⁵⁵, on peut concevoir l'intérêt de Pierre Nora pour les questions relatives à l'écriture de soi, et le projet de l'auto-histoire

50 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, p. 137.

51 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, p. 137.

52 Philippe GASPARINI, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 2008.

53 Serge DOUBROVSKY, *Fils*, Paris, Galilée, 1977.

54 Bruno VERCIER, Jacques LECARME, Jacques BERSANI, *La Littérature en France depuis 1968*, Paris, Bordas, 1982, p. 150-155. Je m'appuie toujours ici sur Philippe GASPARINI, *Autofiction...*, *op. cit.*, p. 32-74.

55 Philippe LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975.

comme une transposition d'une notion du champ littéraire au champ historien. Placé dans une posture nouvelle par son éditeur, Duby, qui accepte le jeu, lui est davantage soumis dans son écriture même et semble même attendre ses sollicitations. Si l'on s'intéresse aux interventions de l'éditeur sur le texte de l'historien, l'ego-histoire peut ainsi être considérée comme un cas limite.

Parcours éditorial de l'historien

Il reste à envisager les transformations du statut de Duby et de ses livres du point de vue non de son apport intellectuel, mais de celui des structures éditoriales qui contribuent à susciter et à modeler, comme nous venons de le voir, son propos. Ce statut conditionne en effet la circulation sociale des textes de l'historien et dans une certaine mesure la manière dont ils peuvent être lus et appréciés. Je vais à présent essayer de montrer les modifications de la place donnée par le milieu éditorial à Duby et à son œuvre, en me contentant d'en marquer les principales inflexions.

Le premier livre de Duby est la version éditée de sa thèse, *La société aux XI^e et XII^e siècles dans la région mâconnaise*. L'éditeur est le SEVPEN – Service d'édition et de vente des publications de l'éducation nationale – en 1953. Mais la gestion des droits d'auteurs est assurée jusqu'à la fin de 1957 par Armand Colin. Il faut noter la modestie du tirage initial de 1 250 exemplaires, tirage permis par une avance de 150 000 francs approuvée par le Conseil de la Faculté des Lettres d'Aix le 21 mai 1953 pour « permettre d'élever le tirage de l'impression de sa thèse de doctorat »⁵⁶. Les droits de 800 francs par exemplaire, soit la moitié du prix indiqué, atteignent aussi un total modeste. L'édition n'a donné lieu à aucune signature de contrat : il faut attendre août 1954 pour que cette omission soit corrigée, à l'occasion d'un courrier envoyé par Armand Colin au sujet de la préparation du deuxième livre de Duby, *l'Histoire de la civilisation française*⁵⁷. Cette première expérience d'auteur s'inscrit dans un cadre institutionnel structuré, excluant dans une certaine mesure les aléas.

Une première étape est franchie avec justement la parution de *l'Histoire de la civilisation française* en 1958. Cette synthèse, corédigée avec Robert Mandrou, permet à Duby d'élargir son lectorat. Les données sur sa diffusion sont fragmentaires mais assez

56 Note dactylographiée de la Faculté des Lettres d'Aix, 21 mai 1953. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Arnold-Aubier », chemise « Armand Colin 1953-1968 ».

57 Lettre dactylographiée signée de Gérald Mignot à Georges Duby, 10 août 1954. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Arnold-Aubier », chemise « Armand Colin 1953-1968 ».

parlantes. Le troisième tirage, de 4 400 exemplaires pour le premier tome et 4 000 pour le second, est effectué en octobre 1964 et assez rapidement écoulé, un quatrième tirage, de 5 000 exemplaires, ayant lieu en juillet 1966⁵⁸. La publication de *L'Économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval* quatre ans plus tard, ouvrage rédigé cette fois seul par Duby, conforte son statut éditorial. La première édition de 3 000 exemplaires est écoulée en deux ans. En octobre 1964, les Éditions Aubier-Montaigne font établir un devis de réimpression pour obtenir une aide de la Caisse Nationale des Lettres. L'aide fait l'objet d'un contrat signé le 29 janvier 1965. Cette réimpression de 3 500 exemplaires – dont 350 pour le service de presse – est épuisée en 1967, après s'être vendue régulièrement, autour de 1 000 exemplaires chaque année⁵⁹. Au début des années 1960, Duby a ainsi acquis le statut d'un auteur de livres aux ventes régulières de quelques milliers d'exemplaires par an, position déjà estimable du point de vue éditorial. Ce statut, celui de l'universitaire reconnu dans sa spécialité et faisant circuler ses textes à la fois sous forme de livres issus directement de ses travaux de recherche pour un public étroit et sous forme de synthèses et de manuels au lectorat plus large mais constitué principalement d'enseignants et d'étudiants, n'est pas original. Dès les années 1970, un nouveau tournant est pris.

Duby devient en effet le maître d'œuvre de grandes publications collectives. Il s'agit d'abord de *L'Histoire de la France* en trois volumes des éditions Larousse, ouvrage illustré coûteux, se rattachant par sa thématique et sa présentation à toute une tradition éditoriale qui ne visait pas un lectorat universitaire. En 1975, elle est suivie aux Éditions du Seuil par *l'Histoire de la France rurale*, en quatre volumes illustrés⁶⁰, puis en 1978 par *l'Atlas historique*, de nouveau chez Larousse. Les rapports de Duby au monde éditorial en sont profondément changés. D'abord par les revenus qu'il tire désormais de son activité d'auteur. Tous ces livres se vendent bien et durablement. Encore en 1983, les trois volumes de *l'Histoire de la France* se vendent chacun à 1 800 exemplaires environ, alors qu'ils coûtent 329 francs. Comme les droits du directeur de l'ouvrage atteignent 3 % du prix hors reliure, les revenus ne sont pas négligeables : à titre d'exemple, ils atteignent en 1983 pour *l'Histoire de la France* et *l'Atlas historique* de Larousse, dans leurs différentes versions, une somme

58 Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Arnold-Aubier », chemise « Armand Colin 1953-1968 ».

59 Fonds Aubier-Montaigne-IMEC, S10 B41 D08, Service comptable, « Dossier de demande d'aide au CNL pour *L'économie rurale et la vie des campagnes* 1964-1968 ».

60 Les deux premiers paraissent en 1975, les deux suivants en 1976.

supérieure à 80 000 francs, pour un seul éditeur⁶¹. Différentes versions de ces livres, car au début des années 1980 l'*Histoire de la France* comporte, outre la version originelle en trois volumes, une édition brochée en un seul volume depuis 1977, environ huit fois moins chère que la précédente⁶², et une édition destinée à la vente par correspondance assurée par Rombaldi depuis 1978⁶³, alors que l'*Atlas historique* est proposé en deux formats. L'élargissement de la diffusion n'est donc pas un phénomène simple, comme souvent, dans le cas de Duby. Il suppose la diversification des circuits de diffusion des livres et la multiplication des acteurs concernés au sein de la chaîne du livre.

Et c'est en cela que le changement de statut éditorial de l'historien est sans doute le plus notable. Un exemple est parlant. Lors du lancement de l'*Atlas historique*, le responsable du service de presse de Larousse s'adresse en ces termes à Duby : « Plusieurs journalistes souhaiteraient vous rencontrer : P. Sipriot, pour le Figaro-magazine ; G. Charbonnier pour France-Culture ; un entretien à TF1 est toujours à prévoir à votre retour, et surtout, si je puis me permettre d'insister, Lire, qui voudrait publier une longue interview de vous. Pierre Boncenne, qui travaille très bien et qui a mené l'entretien avec F. MITTERAND (dans un des derniers numéros), est tout disposé à vous rencontrer dans votre campagne : c'est un garçon de grande valeur que j'aime beaucoup, et que, je pense vous ne regretterez pas de rencontrer ... sans parler du service qu'il rendra au livre. De même, Catherine Clément, que vous connaissez, désire publier un long entretien avec vous, dans "Le Matin de Paris". Vous le voyez, nos démarches commencent à porter leur fruit. J'espère qu'il vous sera possible d'y donner suite »⁶⁴. On voit comment un représentant de la structure éditoriale peut adresser à l'historien, en insistant, une série de demandes qui sont autant de contraintes pour ce dernier. L'accès à un lectorat plus large suppose de la part de Duby une implication personnelle dans

61 Les données du contrat figurent dans le relevé de droits de Georges Duby année 1983, Fonds Duby-IMEC, DBY 84, dossier « Larousse 1974-2000 ». J'ai développé et précisé cette question des droits versés par les éditeurs à Duby dans un autre article : « L'universitaire et les dividendes de l'investissement éditorial : l'exemple de Georges Duby », intervention au colloque « Édition et université », organisé par l'École des Chartes et l'INRP, ENS-Ulm, 4 novembre 2010. À paraître dans un ouvrage dirigé par Élisabeth Parinet et Emmanuelle Picard.

62 En 1983, l'édition brochée en un volume coûte 121,62 francs, l'édition reliée en trois volumes 329,29 francs chaque volume.

63 Des éléments du contrat figurent dans la lettre de Gilles de Luze (Larousse) à Duby du 9 novembre 1978. Fonds Duby-IMEC, DBY 84, dossier « Larousse 1974-2000 ».

64 Lettre dactylographiée signée de J.-N. Noutreau à Georges Duby, 25 octobre 1978. Fonds Duby-IMEC, DBY 84, dossier « Larousse 1974-2000 ».

le travail de publication. L'ensemble des archives éditoriales ici exploitées montre qu'il n'ignore pas les étapes du travail en question et qu'il consent à s'y associer.

La période qui s'ouvre avec les parutions successives de *Le Chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France médiévale* chez Hachette en 1981, et plus encore de *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde* chez Fayard en 1984 peut être lue dans le prolongement des transformations précédentes. Désormais, les écrits propres de Duby connaissent une diffusion large. Début juillet 1981 – le livre est sorti le 25 mars en librairie – son éditeur écrit à Duby : « Le succès de votre ouvrage ne se dément pas, comme vous avez pu le constater par son classement dans la liste des best-sellers de *L'EXPRESS*. Nous avons du procéder à un nouveau tirage à 10 000 exemplaires, ce qui porte le tirage total à 48 000 exemplaires pour 40 000 exemplaires sortis jusqu'à présent »⁶⁵. *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, ouvrage pourtant austère à certains égards, issu directement de l'enseignement de Duby au Collège de France, de son séminaire à partir de 1974 puis de son cours de 1980-1981⁶⁶, entre donc dans la catégorie des best-sellers, comme le relève l'éditeur, avec un écoulement massif sur une courte période. Le succès est prolongé par le lancement dès avril 1982 de l'édition de poche, dans la collection « Pluriel », édition préparée dès l'été 1981 : « La collection de poche Pluriel souhaite publier votre livre l'an prochain et nous garantit un premier tirage de 25 000 exemplaires », écrit encore Michel Morcrette dans la même lettre. Et la diffusion ne passe pas seulement par le canal de la librairie. En avril 1981, les droits sont cédés au Grand Livre du Mois pour une édition club, avec un tirage initial de 7 000 exemplaires⁶⁷. Même opération en janvier 1982 avec France-Loisirs, cette fois pour une édition unique de 15 000 exemplaires⁶⁸.

Guillaume le Maréchal connaît une carrière éditoriale très comparable. Le fonds conservé par l'IMEC met en évidence la mobilisation des responsables de Fayard pour assurer le succès du lancement du livre. Le manuscrit est lu et aussitôt accepté par Claude Durand,

65 Lettre dactylographiée signée de Michel Morcrette à Georges Duby, 3 juillet 1981. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, « Correspondances éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999 », dossier « Hachette 1981-1998 ».

66 Patrick BOUCHERON, « La lettre et la voix : aperçus sur le destin littéraire des cours de Georges Duby au Collège de France, à travers le témoignage des manuscrits conservés à l'IMEC », *op. cit.*, p. 494.

67 Lettre dactylographiée signée de Michel Morcrette à Georges Duby, 29 avril 1981. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, « Correspondances éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999 », dossier « Hachette 1981-1998 ».

68 Lettre dactylographiée signée de Michel Morcrette à Georges Duby, 11 janvier 1982. Fonds Duby-IMEC, DBY 83, « Correspondances éditeurs Hachette, Odile Jacob, Julliard 1963-1999 », dossier « Hachette 1981-1998 ».

qui dirige la maison d'édition, en mars 1984⁶⁹. Au début du mois suivant, un spécimen de présentation de l'ouvrage est adressé à l'historien, accompagné d'une demande de participation à une réunion des représentants de Fayard prévue en mai⁷⁰. La sortie en librairie a lieu le 30 septembre. Avant cette date, deux contrats ont été signés avec des éditeurs étrangers, suivi de deux autres en octobre⁷¹. La précocité de ces contrats étrangers témoigne de la détermination de l'éditeur à tirer profit dans les meilleurs délais de la reconnaissance internationale de Duby. Elle va de pair avec une stratégie visant à un écoulement rapide des exemplaires du livre sur le marché français. L'accord trouvé dès juillet avec le Club français du livre / Le Grand Livre du Mois pour la mise en vente dans ce circuit de 15 000 exemplaires est ici significatif⁷². Cette stratégie est un succès : tiré initialement à un peu plus de 24 000 exemplaires, *Guillaume le Maréchal* fait l'objet de trois tirages en trois mois, doublant le nombre d'exemplaires mis en vente. Duby est crédité de droits portant sur près de 38 000 exemplaires pour la seule année 1984, et donc pour trois mois de vente en librairie⁷³. Le rythme initial des ventes permet de négocier rapidement deux nouveaux contrats, le premier avec France-Loisirs pour une deuxième édition club de 15 000 exemplaires⁷⁴, le second avec Gallimard pour l'entrée de l'ouvrage dans la collection de poche « Folio », avec un tirage prévu de 60 000 exemplaires⁷⁵. Passée cette phase de réussite initiale, et comme pour *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, les ventes deviennent faibles : quelques centaines d'exemplaires deux ans après la sortie.

À partir des années 1980, on aurait ainsi une sorte d'atelier éditorial organisé autour de Duby, qui répond à « l'engrenage » – cours du Collège de France / séminaire / finitions en Provence – servant à l'élaboration de ses textes⁷⁶. Sortent de cet atelier trois types de

69 Lettre dactylographiée non signée [Un feuillet manque] de Claude Durand à Duby, 19 mars 1954. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Fayard 1984-1996 ».

70 Lettre dactylographiée signée de Bernard Clesca à Duby, 3 avril 1984. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Fayard 1984-1996 ».

71 Respectivement : *Pantheon Books* pour les États-Unis et le Canada, *Laterza* pour l'Italie, *Atlantis Forlag* pour la Suède et *Elsevier* pour les Pays-Bas.

72 Lettre dactylographiée signée de Marie-Annick Thabaud à Duby, 9 juillet 1984. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Fayard 1984-1996 ».

73 Relevé récapitulatif des droits au 31 décembre 1984. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Fayard 1984-1996 ».

74 Lettre dactylographiée signée de J. Wittorski à Duby, 17 décembre 1984. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Fayard 1984-1996 ».

75 Lettre dactylographiée signée de Marie-Annick Thabaud à Duby, 18 juin 1985. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, dossier « Correspondance éditeurs. Fayard 1984-1996 ».

76 « C'est dans cet atelier [le séminaire du Collège de France] que la matière de tous mes ouvrages fut dégrossie. Je la reprenais, après l'avoir affinée, dans le cours. Pour ensuite, au calme, en Provence, procéder aux

produits : des ouvrages personnels considérés comme des classiques, à écoulement régulier sur une relativement longue période et dont *Le temps des cathédrales* (1976), chez Gallimard, est sans doute l'archétype ; de vastes synthèses collectives, en général d'un prix élevé, vendues par de multiples canaux avec également des ventes régulières sur une assez longue période ; des ouvrages personnels dont la diffusion est massive pendant une courte période – même si elle peut connaître ensuite une relance par le biais d'éditions de poche – et qui s'appuie sur une mobilisation ponctuelle assez spectaculaire des structures éditoriales qui les portent. La capacité à jouer sur ces trois registres fait la valeur de Duby pour le monde des éditeurs. On le devine après le succès de *Guillaume le Maréchal*. En février 1988, un échange entre Duby et Claude Durand pour Fayard montre la précoce genèse de ce qui deviendra huit ans plus tard *Dames du XII^e siècle*. Duby écrit : « Je ne pourrai me mettre à l'écriture de l'Histoire des femmes qu'après m'être libéré d'une partie des charges qui pèsent aujourd'hui sur mes épaules. D'ici là, je ne veux m'engager d'aucune manière en ce qui concerne l'édition de cette série de petits ouvrages. Mais lorsque le premier de ces livres sera en chantier et qu'il ne sera pas déraisonnable de prévoir sa publication, je serai heureux de m'entretenir du projet »⁷⁷. Le sujet et la forme du propos sont donc déjà retenus. Six ans plus tard, Fayard adresse un projet de contrat particulièrement alléchant à Duby pour « trois volumes d'environ 150 pages imprimées » : les droits sont portés à 15 % uniformément, les droits sur les éditions de poche et de club à 60 % pour l'auteur, ceux sur les cessions étrangères à 70 %, alors que le partage égal auteur-éditeur était la règle pour ces deux dernières catégories de droits. Surtout, un à-valoir de 300 000 francs par volume est envisagé, avec cette précision : « Au cas où la série comporterait plus de trois volumes, l'avance ci-dessus serait multipliée par leur nombre effectif »⁷⁸. On voit la considération dont jouit Duby auprès d'une grande maison d'édition comme Fayard. Gallimard n'est pas en reste. L'éditeur est décidé à batailler pour obtenir le

ultimes finitions. Ainsi, fonctionna l'engrenage par quoi, tout au long de ma carrière, mon métier d'enseignant s'est conjugué à mon métier de chercheur et à mon métier d'écrivain ». Georges DUBY, *L'Histoire continue*, *op. cit.*, p. 147.

⁷⁷ Lettre dactylographiée non signée (copie carbone) de Georges Duby à Claude Durand, 29 février 1988. Fonds Duby-IMEC, DBY 81, « Correspondance éditeurs 1953-1996 », dossier « Correspondance éditeurs Fayard 1984-1996 ».

⁷⁸ Projet de contrat non daté (octobre 1994). Fonds Duby-IMEC, DBY 81, « Correspondance éditeurs 1953-1996 », dossier « Correspondance éditeurs Fayard 1984-1996 ».

contrat de *Dames du XII^e siècle* : il accorde des droits d'auteur de 17 % et surtout verse pour l'emporter pas moins de deux millions de francs d'avance⁷⁹.

* *

Le type de relation entre l'historien et ses éditeurs que viendrait illustrer Georges Duby ne peut au final être compris que dans la durée. Le grand médiéviste offre en effet l'exemple d'un parcours dans l'édition, parcours long et complexe. Sa situation de départ était archétypale, marquée par un fort ancrage institutionnel, celui d'un universitaire reconnu par ses pairs. Il pouvait attendre des structures éditoriales un rôle de vecteur de diffusion de ses propres travaux savants, éventuellement un appui à l'élaboration de synthèses et de manuels universitaires concernant les domaines où il était un chercheur reconnu. Dès les années 1960, les liens qu'il consent et/ou souhaite développer dans le milieu éditorial permettent une sortie progressive de ce schéma. Elle se traduit d'abord par une collaboration plus étroite avec les éditeurs, avec de la part de Duby une adhésion partielle aux logiques proprement éditoriales, adhésion qui le conduit à tenir compte davantage des sollicitations et des injonctions qui lui sont adressées, explicitement ou non. Ces relations historien-éditeur ainsi construites progressivement expliquent que, dans des cas spécifiques mais significatifs, Duby en vienne à modifier son discours en fonction des demandes éditoriales. Elles rendent compte aussi de la complexité du lien entre la position institutionnelle du Professeur au Collège de France et celle de l'auteur courtisé par les grandes maisons d'édition d'histoire. La diversification et l'élargissement du lectorat de Duby est le moteur de ce déplacement, mais ils n'en sont qu'une des dimensions.

Ce parcours de Duby dans l'édition, Pierre Nora le résumait à sa façon en donnant au médiéviste ses conseils pour la rédaction de son ego-histoire : « Tu vas inévitablement être amené à traiter la manière dont ta recherche personnelle – au départ obscure, solitaire, et principalement universitaire – a progressivement et récemment débouché sur une curiosité publique d'une intensité sans égal [sic]. Faire le modeste ou avoir l'air de ne pas le voir, serait

79 Le versement a lieu en trois fois, à la remise de chaque manuscrit : 700 000, 700 000 et 600 000 francs. Relevés de droits d'auteur du 1/07/1994 au 30/06/1995 et du 1/07/1995 au 30/06/1996, fonds Duby-IMEC, DBY 81, « Correspondance éditeurs 1953-1996 », dossier « Correspondance éditeurs Fayard 1984-1996 ».

un double échappatoire. Il faut au contraire que tu prennes ce problème à bras-le-corps ». En même temps, l'éditeur en soulignait la particularité : « Historien parmi les historiens, certes, et professeur parmi les professeurs, oui, et pourtant n'est-ce pas tout ce qui te différencie de l'historien professionnel et du professeur classique, qui a fait ta grande carrière de professeur et d'historien »⁸⁰. C'est là soulever un problème difficile, celui de la représentativité du parcours de Duby. Il ne m'appartient pas ici de le résoudre. On peut simplement remarquer, en tenant compte de l'importance des publications collectives dans la construction de la position propre de Duby, que les structures éditoriales et leurs transformations des années 1960 aux années 1990 ont autorisé ce type de parcours.

Reste un domaine particulier : celui des ouvrages consacrés à l'art. Un projet inabouti du début des années 1990 tend à montrer que pour ces livres le rapport de Duby au monde de l'édition est sensiblement différent. En 1991, le peintre et plasticien Gérard Titus-Carmel écrit à Duby : « Mon cher Georges, Je viens de recevoir un coup de fil d'un éditeur suisse, Pierre Canova, qui a dû t'envoyer, il y a quelque temps, un exemplaire de son "Saura Chessex – La Muerte y la Nada", un très beau livre (qui a d'ailleurs reçu le prix du plus beau livre suisse de l'année...). Il serait très heureux, me dit-il, d'assurer dans une édition analogue, très soignée, la réalisation de notre projet autour de la série des cartes à gratter des "Intérieurs". Qu'en penses-tu ? Il vient en novembre à Paris [...]. Il aimerait, bien sûr, te rencontrer, mais je voulais te prévenir avant et si, par chance, cela t'agréait, te donner ce mois d'octobre en plus pour commencer à penser au texte qu'il ne souhaiterait pas trop court [...] »⁸¹. Il ne s'agit donc plus ici d'une commande : le projet a été pensé par l'artiste et l'historien, et l'éditeur, qui en a eu vent, vient proposer ses services. Et l'implication particulière de Duby transparaît aussi dans la teneur de ses échanges avec l'éditeur Pierre Canova. Ce dernier, lui adressant deux mois plus tard un compte rendu de leur entretien à Paris, note : « Je saisis cette occasion pour vous dire combien j'apprécie que vous vous intéressiez directement à l'aspect technique de la confection de notre livre. De cette

80 Lettre dactylographiée signée de Pierre Nora à Georges Duby, 17 décembre 1982. Fonds Duby-IMEC, DBY 11, « Articles », dossier « Egohistoire 1 et 2 ». Duby souligne dans ces phrases les mots ou passages suivants : « ta recherche personnelle », « débouché » et « curiosité publique ».

81 Lettre manuscrite signée de Gérard Titus-Carmel à Georges Duby, 27 septembre 1991. Fonds Duby-IMEC, DBY 8, « Manuscrits de l'œuvre », dossier « Dépôt Andrée Duby 30 mars 06. Texte inédit de Georges Duby qui devait accompagner [sic] de dessins de Gérard Titus-Carmel ».

fructueuse collaboration ne pourra naître qu'un très bel ouvrage »⁸². Là encore le partage des rôles semble différent de celui observé dans les rapports de Duby avec Pierre Nora ou Claude Durand. Le contenu même du texte proposé par Duby est intéressant. Il y évoque l'Abbaye de Sénanque, dont le site est mis en étroite correspondance avec les cartes à gratter de Gérard Titus-Carmel : « Au seuil de la retombée, l'abbaye se tient ainsi comme en équilibre, incertain, maintenu à toute force à la jointure du replat et de l'abîme, du clair et de l'obscur ». Et cette correspondance lui permet de se mettre en scène : « Longtemps, par privilège, j'ai pu faire de l'abbaye de Sénanque, déserte, l'une de mes résidences de passage. J'y venais, de loin en loin, pour trois, quatre jours, et le temps coulait dans le silence. À l'heure où le monastère se fermait aux visiteurs, dès qu'il était rendu à sa vacuité, je redescendais des collines. Les lieux conventuels m'étaient abandonnés. J'aimais les parcourir jusqu'au matin suivant, visiter, revisiter l'une après l'autre les salles, les galeries et jusqu'au moindre recoin du vaste phalanstère délaissé. Tous les bruits du monde étouffés. Ne restait que celui de mes pas, parfois celui du vent, tandis que se levaient les ténèbres. Et que se tissaient entre le clair et l'obscur (entre les noirs et les gris) des relations très subtiles. Analogues à celles que la main de l'artiste, légère, persévérante, infiniment prudente, fait apparaître, à force d'attaques nuancées, à la surface des trente-deux cartes ici rassemblées »⁸³. Tout se passe comme si Duby, traitant du domaine artistique, pouvait abandonner la retenue si évidente qui était la sienne quand il prenait la parole en tant qu'historien universitaire. Retenue paradoxale, puisqu'il avait multiplié les publications où il analysait son parcours et son métier⁸⁴. Parlant de création artistique, Duby ne s'inscrit plus dans le champ universitaire, son positionnement d'auteur comme son rapport à l'éditeur ne sont plus les mêmes.

82 Photocopie d'une lettre manuscrite signée de Pierre Canova à Georges Duby, 9 décembre 1991. Fonds Duby-IMEC, DBY 8, « Manuscrits de l'œuvre », dossier « Dépôt Andrée Duby 30 mars 06. Texte inédit de Georges Duby qui devait accompagner [sic] de dessins de Gérard Titus-Carmel ».

83 Troisième et dernière version conservée du tapuscrit de Georges Duby intitulé : « INTERIEURS – NUITS ». Fonds Duby-IMEC, DBY 8, « Manuscrits de l'œuvre », dossier « Dépôt Andrée Duby 30 mars 06. Texte inédit de Georges Duby qui devait accompagner [sic] de dessins de Gérard Titus-Carmel ».

84 De son vivant, paraissent dans la presse une soixantaine d'entretiens avec Duby, faisant une place plus ou moins large à son itinéraire personnel. En outre, trois textes publiés de plus grande ampleur ont une dimension autobiographique : Georges DUBY et Guy LARDREAU, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1980 et surtout « Le plaisir de l'historien » et *L'Histoire continue*, déjà cités.

L'écriture de l'histoire et l'inscription du lecteur :

Montaillou (1975) entre logiques scientifiques et éditoriales

Bruno AUERBACH

bruno.auerbach@gmail.com

Docteur en sociologie – éditeur

Résumé

À travers l'exemple d'un ouvrage aussi connu par le caractère exceptionnel de son succès commercial que pour son statut emblématique de la « nouvelle histoire » – *Montaillou, village occitan* d'Emmanuel Le Roy Ladurie (1975) –, cet article s'interroge sur l'arbitrage entre logiques scientifiques et éditoriales qui s'instaure nécessairement lorsqu'un historien entend *publier* ses travaux pour un public plus large que ses pairs.

Après avoir situé l'ouvrage dans son contexte de publication, nous soulignerons les écarts aux normes du registre historique qui parsèment ce classique de la nouvelle histoire pour mettre en évidence les fonctions que ces transgressions remplissent et, enfin, nous interroger sur la concurrence entre ces procédés et l'intention de vérité historique.

Mots-clés :

Édition et histoire (France, XX^e siècle). – Historiographie et sociologie du texte. – *Montaillou, village occitan*. – Auteurs, éditeurs et lecteurs d'histoire.

Abstract

History writing and reader's scope : *Montaillou* (1975) between scientific and publishing principles.

Through the example of a book as famous for its exceptional success as for its emblematic place in the « new history » French movement – *Montaillou : The Promised Land of Error* by Emmanuel Le Roy Ladurie (1978 [1975]) –, this paper analyses the negotiation between the scientific and editorial principles that necessarily arises when an historian intends to *publish* his work for a wider audience than his peers.

After having replaced this book in its publication context, we will underline its distance from the standard norms of historical writing that characterizes this classic of « new history » in order to display the functions fulfilled in the text by these transgressions and, finally, to question the conflict between these processes and the intention of writing historical truth.

Keywords :

Publishing and history (France, 20th century). – Historiography and sociology of text. – *Montaillou*. – Writers, publishers and readers of history.

L'« historiographie » désigne aujourd'hui en histoire, sous forme euphémisée, une approche réflexive qu'on qualifie ailleurs d'épistémologie. Cette exception fait logiquement écho aux réticences de cette discipline à revendiquer pleinement un statut de science. Mais l'usage de ce terme semble surtout suggérer que l'ensemble des obstacles épistémologiques qui s'y opposent pourraient être appréhendés à travers l'analyse de son écriture. Un large soupçon a ainsi pesé sur la *mise en récit* de l'histoire et sur la parenté suspecte de ses procédés avec ceux de la fiction.

Mais en s'attaquant au cœur épistémologique du rapport entre réalité et représentation, les historiens ont délaissé la « surface » sociologique du problème : l'incidence des dispositifs sociaux et matériels de production et de diffusion d'un travail historique sur son processus de *mise en texte*. Dès lors qu'un chercheur entend, comme ses fonctions professionnelle et sociale l'y incitent, tirer de ses recherches un livre (ou qu'on le sollicite pour le faire), il est conduit de fait à composer avec le marché éditorial. L'idée que l'anticipation (adéquate ou non) des attentes d'un lectorat dépassant le cercle étroit des spécialistes infléchit, directement ou par la médiation de l'éditeur, la mise en forme du discours historique (proscription de ce qu'on aura qualifié de jargon, coupes claires, suppression des notes, souci d'accessibilité et de lisibilité, etc.) s'impose à l'évidence. Au-delà pourtant de cette présentation liminaire des efforts que consent plus ou moins volontiers l'auteur, le processus éditorial de transformation des énoncés introduit une relation problématique aux normes historiennes d'argumentation, d'administration de la preuve et de véridicité qu'il reste à analyser, en tentant d'échapper à la simple mise en cause de l'exotérisation mondaine ou commerciale des sciences sociales.

Cette contrainte éditoriale, les artisans les plus au fait du fonctionnement interne de la fabrique de l'histoire l'estimeront implicitement connue, et peut-être plus propice à assurer sa fonction sociale que problématique vis-à-vis du programme de vérité historique. Ce sera précisément, en arrière-plan, l'enjeu de notre réflexion. Mais l'histoire ne constitue ici qu'une entrée à une problématique plus large qui touche les sciences humaines et sociales dans leur ensemble et que nous tentons plus systématiquement d'aborder¹. Plus précisément, notre approche voudrait diverger des grandes lignes de questionnement – modèle / récit, science /

1 Pour une étude de cas relative à la sociologie, voir Auerbach (2008).

littérature, poétique / rhétorique, etc.² – qui trouvent dans l'« écriture des sciences de l'homme et de la société » un angle générique pour décrire la précarité de la scientificité de ces disciplines et, notamment, la position inconfortable de l'histoire entre vérité et fiction. Pour cette raison, on préférera le terme de *mise en texte* (Chartier, 1993, 1998), sans rapport avec la perspective textualiste, à celui d'*écriture*, qui au contraire s'en rapproche systématiquement.

L'hypothèse générale que nous défendons est que l'hétéronomie relative des scènes d'exposition de la recherche dans ces disciplines induit un arbitrage (pouvant aller d'une forme explicite de négociation entre un auteur et un éditeur à une forme implicite d'anticipation par l'auteur des attentes supposées du lectorat ou de l'éditeur) entre le respect de normes communautaires de discussion et le suivi de règles concurrentes (« éditoriales ») susceptibles d'accroître la diffusion de leurs travaux ou, pour le moins, de convertir une production scientifique en bien de consommation culturelle. Quel est l'impact des remaniements éditoriaux (effectifs ou dont la perspective est intériorisée) sur ce qui fonde, précisément à travers la maîtrise des énoncés et la possibilité de leur contrôle et de leur critique, la validité des assertions du chercheur ?

Sous cet angle, l'histoire, qui est toujours, dans la nébuleuse des sciences humaines et sociales, la plus sujette aux sollicitudes éditoriales et à l'attention du « grand public », est à nouveau en première ligne. Il est d'usage pour appréhender cette question de postuler l'existence de plusieurs marchés, structurés par éditeurs et segmentés par types de lectorat, plus ou moins large ou spécialisé, auxquels correspondraient différents modes d'écriture, avec, comme indice premier de toute catégorisation, la présence ou non de notes de bas de page³. Cette cartographie semble en tout cas largement admise⁴. Le fait qu'un quart des thèses d'histoire sont encore aujourd'hui publiées par des éditeurs de « littérature générale » (Auerbach, 2009), pour ne prendre qu'un indicateur, devrait pourtant inciter à davantage de

2 Pour une mise en perspective historiographique du débat qui a monopolisé l'attention épistémologique des historiens aux dépens d'autres approches possibles, voir Gérard Noiriel (2003) ; pour un bilan synthétique de la problématique de la mise en récit et de la mise en intrigue, voir Jacques Revel (1995) et Simona Cerutti (1997) ; pour une lecture de la dichotomie modèle / récit comme impasse ou faux problème, voir Jean-Claude Gardin (2001) et Wiktor Stoczkowski (2001) ; sur la « rhétorique de l'histoire », voir Beacco (1988) ; pour une réflexion sur les avatars des frontières sciences sociales/littérature, voir Pierre Lassave (2002), et pour une analyse critique du brouillage des frontières qu'opère ce type de perspective, voir Claude Grignon (1988).

3 Pour l'évocation de l'adaptation des imprimeurs à l'émergence de cet appendice universitaire, voir Anthony Grafton (1997).

4 Elle est notamment pratiquée par Guy Thuillier et Jean Tulard (1994) ou Rémy Rieffel (1993 ; 1995 ; 1998).

perplexité vis-à-vis de la délimitation entre production universitaire et « vulgarisation » dans cette discipline. Cette situation est sans doute une conséquence de la démarcation irrémédiablement floue entre langages naturels et langages artificiels dans les sciences historiques (Passeron, 1991) qui rend dans tous les cas abusive et superflue la notion de « vulgarisation » (qui suppose celle de traduction). Mais elle reflète peut-être aussi les incitations contradictoires d'une communauté savante qui hésite entre ses aspirations à la scientificité et ses missions d'édification du profane (Noiriel, 1996). En l'absence d'une démarcation nette entre pôles ésotérique et exotérique, il incombe donc à l'auteur et à l'éditeur de convenir en pratique de l'entre-deux qui permettra de satisfaire aux exigences potentiellement contradictoires de ces deux types d'exercice. À bien y regarder, les conséquences de l'équilibrisme sont peut-être moins superficielles que le portrait liminaire de la relation auteur-éditeur ne le suggérait : le texte une fois pris dans des logiques divergentes entre le respect de règles professionnelles et la prise en compte de contraintes éditoriales, qu'advient-il des normes⁵ supposées garantir la véridicité (ou l'adéquation à la norme de vérité établie) de ses énoncés ?

Pour tenter d'approfondir cette réflexion, nous nous en tiendrons ici à un exercice limité, l'étude de cas, en nous intéressant à un exemple au moins aussi connu par le caractère exceptionnel de son succès commercial qui l'assimila à une curiosité éditoriale que pour son statut emblématique de la « nouvelle histoire » dont il incarnait, avec d'autres, les ambitions : l'ouvrage d'Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*⁶. Le choix de cet exemple, rebattu, laisse peu d'espace à l'ambition, même mesurée, de renouveler les lectures qui en ont été faites. On invoquera en outre sa singularité qui, à ce titre, invaliderait son exemplarité. Mais son intérêt pour nous réside précisément dans la visibilité de l'arbitrage que nous voudrions souligner. Du point de vue du caractère ostensible de ses

5 Une vaste littérature a été consacrée à dévoiler derrière les tentations normatives des contrôles sémantiques et leurs justifications rhétoriques les rapports de pouvoir, les présupposés idéologiques et politiques de l'historien ou encore les « effets de réel » qui prétendent masquer le caractère irréductible des entraves à la reconstitution fidèle de l'histoire. Pour une synthèse critique de cette perspective, voir Bourdieu, Martin (1983, 295-318). À rebours d'un programme nécessaire mais insatisfaisant de déconstruction (Berthelot, 1996, 2002, 2003) qui conduit à une situation d'aporie pour l'entreprise historienne, nous entendons au contraire prendre au sérieux la fonction normative du texte historique.

6 À travers l'étude d'un document unique, le registre d'Inquisition où l'évêque de Pamiers consigne les interrogatoires menés auprès de la population de Montaillou en 1320, Emmanuel Le Roy Ladurie croise dans cette monographie les données démographiques, biographiques et « écologiques » recueillies et forge une grille d'analyse des rapports sociaux et familiaux, des activités économiques, des croyances, des mœurs et des mentalités des habitants de ce village pyrénéen.

procédés, ce cas n'a peut-être pas vocation à être généralisé. En revanche, la tension qu'il illustre, elle, se manifeste ailleurs sous d'autres formes et relève d'un mécanisme plus général. Ce qui se donne à voir de façon claire dans cet exemple est à l'œuvre, de façon plus souterraine, dans la plupart des productions historiennes⁷.

De 1975, date de sa première parution au sein de la « Bibliothèque des histoires » que dirige Pierre Nora aux éditions Gallimard⁸, à 1995, l'ouvrage a été tiré à plus de 200 000 exemplaires⁹, chiffre qui, s'il ne se confond pas avec les ventes réelles, et encore moins avec le nombre de ses lecteurs réels (un livre pouvant être acheté sans être lu ou lu sans être acheté), atteste le caractère exceptionnel du succès de librairie qu'a connu *Montaignou* si on le réfère aux tirages moyens ayant cours en histoire ou aux tirages connus d'ouvrages non fictionnels (Auerbach, 2006).

Les explications de ce phénomène ne manquent pas, nous les rappellerons, même si elles demeureront toujours partielles. En l'occurrence, notre objectif n'est en aucun cas de fournir une interprétation concurrente en apportant une pièce manquante au puzzle de cet engouement improbable ; tout au plus notre analyse pourra-t-elle être considérée sur ce point comme un paramètre complémentaire, mais là n'est pas sa visée. Il est de fait douteux que le succès, en tout cas dans ces proportions, ait été anticipé. Encore sur cette question les témoignages de l'auteur, de l'éditeur et du témoin divergent-ils : si Emmanuel Le Roy Ladurie se rappelle que Pierre Nora tenait cette opération « pour anti-publicitaire au possible » (Le Roy Ladurie, 2002, 28) et si Georges Duby affirmait que « l'éditeur avait hésité à publier [l'ouvrage] craignant l'échec » (Duby, 1991, 150), ce dernier, plus récemment, donne une version différente : « Je me souviens [...] avoir dit [à d'Emmanuel Le Roy Ladurie] : “Si tu en coupes un tiers, je te garantis qu'on en vendra 20 000

7 Pour des exemples de négociation directe et indirecte sur les textes avec « ces misérables gagne-deniers » que sont, selon Lucien Febvre, les éditeurs, on se référera à la correspondance de Lucien Febvre et Marc Bloch à propos du lancement des *Annales* (1994-2003), notamment les pages 164-171, 312, 332, 490, 499 et 500 du tome I.

8 Sur cette collection, voir notamment Pierre Nora (2000) et François Dosse (2011).

9 Le chiffre fourni par Philippe Carrard (1998) de 203 540 exemplaires (158 540 en édition normale, 45 000 en édition de poche) est basé sur les déclarations de l'éditeur. Rémy Rieffel (1995) donne le chiffre de 150 000 exemplaires en édition normale en 1987, soit deux ans après la parution du livre en format de poche. Le tirage avancé par François Dosse (1992 ; 2011) de 300 000 exemplaires est donc vraisemblablement exagéré, sans parler du chiffre produit par Philippe Joutard de 2 millions d'exemplaires (Joutard, 1993, 511) et repris par Martine Fournier (2004). Ce chiffre de 2 millions prendrait cependant en compte, selon Patrick Boucheron « toutes [...] les éditions confondues [...] traductions comprises » (Boucheron, 2001, 46) ; l'auteur ne confirme toutefois pas ces données (Le Roy Ladurie, 2002, 28). Les deux tiers du tirage avéré, comme l'indique Jacques Le Goff au titre des conquêtes de la nouvelle histoire, ont par ailleurs été écoulés de novembre 1975 à avril 1978 puis que 130 000 exemplaires ont été vendus au cours de cette courte période (Le Goff, Chartier, Revel, 1978).

exemplaires”. Il n’a rien coupé et nous en avons vendu 200 000 » (Nora, 2009-2010, 12). Quelle que soit la fidélité au passé de ces souvenirs contrastés, il reste que *Montaillou* n’a sans doute pas été lancé comme un best-seller en puissance¹⁰. En revanche, porté par un projet collectif de popularisation des travaux historiques, ce texte *désigne* manifestement, comme on le verra, un destinataire plus large que le cercle étroit des spécialistes. De ce point de vue, le succès commercial ne fait que manifester la réussite chanceuse de l’entreprise au-delà des espérances. Le (seul) point qui nous intéresse ici est qu’en ciblant différents lectorats, l’ouvrage entretient une relation problématique avec les normes historiennes de véridicité, symptomatique des exigences contradictoires auxquelles l’historien doit satisfaire.

L’énigme à résoudre n’est donc pas de savoir pourquoi ou comment un si large public s’est passionné pour l’ethnographie historique d’un (jusqu’alors) obscur village médiéval, mais comment ont été conjugués à l’intérieur du texte les impératifs de recevabilité scientifique et les modalités d’*inscription*¹¹ d’autres destinataires qu’un public de pairs. L’hypothèse centrale que nous avancerons est que le processus de mise en texte est le lieu d’une tension entre logiques scientifiques et éditoriales, que la forme finale d’exposition est le produit d’une négociation entre ces deux systèmes de contraintes et que cet arbitrage met en cause le programme de vérité historique. Après avoir situé l’ouvrage dans son contexte de

10 Hervé Hamon et Patrick Rotman indiquent que l’ouvrage a initialement été imprimé à 6 000 exemplaires et qualifient ce tirage de médiocre (Hamon, Rotman, 1985, 130). Philippe Carrard fait écho à cette évaluation en affirmant que ce chiffre se situe sous le seuil minimum d’un bon lancement, estimé « par la profession » à 8 000 exemplaires (Carrard, 1998, 137). Pour autant, précisons qu’un tirage initial de 6 000 exemplaires pour un livre d’histoire est déjà un très bon lancement, même à une période qualifiée d’« âge d’or » de l’édition en sciences humaines (mythe d’ailleurs en partie fondé sur quelques succès aussi spectaculaires qu’inattendus, tel, en l’occurrence, celui de *Montaillou*), et stipule en tout cas très clairement qu’à défaut d’un succès orchestré le livre n’était pas seulement destiné à garnir les rayonnages des bibliothèques universitaires.

11 À travers son concept d’« horizons d’attente », Hans Robert Jauss élabore celui de « lecteur inscrit », basé, comme le rappelle Jean Starobinski dans la préface qu’il lui consacre, sur l’idée que « la figure du destinataire et de la réception de l’œuvre est, pour une grande part, inscrite dans l’œuvre elle-même » (Jauss, 1978, 13). Le concept de « lecteur modèle », différent du lecteur empirique, forgé par Umberto Eco (1985), insiste pour sa part sur la compétence du lecteur que projette l’auteur et sur la « lecture programmée », selon le degré d’ouverture ou de fermeture du texte, que celui-ci anticipe. Si nous reprenons ces concepts à notre compte, nous n’en endossons cependant pas entièrement les objectifs théoriques : nous resterons notamment plus proche de l’idée de construction d’un « lecteur idéal » par l’auteur que de l’affirmation de la primauté du lecteur dans l’élaboration du sens du texte. Notre objet ne consiste en effet pas à analyser la réception de l’ouvrage, mais sa production, sa mise en texte, envisagée comme l’inscription éditorialement négociée de la figure du destinataire (par opposition au récepteur), c’est-à-dire comme la prise en compte des attentes et des compétences de lecture *supposées* d’un public hétérogène par l’auteur et l’éditeur. Cette construction du champ de la réception ne présume donc pas de son adéquation avec la réception effective de l’ouvrage qui, de même que son succès, n’est pas notre objet.

publication, nous procéderons à sa simple relecture¹², centrée sur le repérage des écarts aux normes du registre historique qui parsèment, comme nous le montrerons, ce classique de la nouvelle histoire pour mettre en évidence les fonctions que ces transgressions remplissent et, enfin, nous interroger sur la concurrence qui s'instaure entre ces procédés et l'intention de vérité historique.

Il ne s'agit pas, pour autant, de céder à la tentation de la police épistémologique ou de s'imaginer prendre en défaut l'historien sur son terrain, ni de créditer le soupçon de trahison qui accompagne couramment le succès commercial, réputé inversement proportionnel à la valeur scientifique, d'un texte historique (céder à la facilité, « vulgariser », rechercher les faveurs du public pour mieux se soustraire à l'évaluation de ses pairs, etc.), mais d'illustrer comment une sociologie des textes (McKenzie, 1995 ; Chartier, 1993, 1998), en l'occurrence une sociologie des textes scientifiques (Berthelot, 2002, 2003), peut prendre empiriquement en charge une partie des chantiers récemment entrepris par l'épistémologie des sciences sociales (Berthelot, 2001) et la socio-historiographie (Noiriel, 1996).

Montailou, village occitan et succès d'édition

Selon Monique Hirschhorn, « la fraction du grand public [...] a des raisons parfois surprenantes (que l'on songe au succès de *Montailou, village occitan*), de s'intéresser à l'ouvrage » (Hirschhorn, 1993, 253), ajoutant en note que le livre d'Emmanuel Le Roy Ladurie « se présentait pourtant comme un travail très universitaire et n'avait en apparence aucune des caractéristiques qui assurent une large diffusion auprès d'un public non averti ». De même, d'après Robert Wernick, « *the book, Montailou, village occitan, is written in a vivid, sprightly style, but with its formidable apparatus of footnotes, bibliography, cross-references to works of sociology and cultural anthropology, it hardly seems popular reading* » (Wernick, 1978, 115). Pour Jean-Maurice de Montrémy, la fortune de ce livre « illisible pour le non-spécialiste » demeure « inexplicable commercialement » (cité par Carrard, 1998). Quant à Pierre Assouline, la question qu'il pose révèle autant l'inconcevabilité à ses yeux du phénomène qu'une certaine condescendance à l'égard du

12 Pour autant, cette analyse ne se réduit pas à une perspective « internaliste ». Tenter de retracer la figure du lecteur envisagé par l'auteur est une façon, complémentaire des analyses à proprement parler « externalistes », de reconstruire le contexte d'élaboration du texte.

« grand public » : « Ont-ils vraiment lu “Montaillou” ? » (Assouline, 1979, 94-95). En quoi la carrière commerciale du livre constitue-t-elle un cas d’espèce du marché de l’édition ?

Comme le rappelle Philippe Carrard¹³, le mode d’écriture et d’édition d’un ouvrage, sa « mise en texte » et sa « mise en livre »¹⁴, désignent généralement très clairement le type de public à l’intention duquel il est rédigé, produit et commercialisé. Les signes, codes et conventions visibles dès le paratexte (Genette, 1987) *inscrivent* ce public, le « choisissent », en jouant un « rôle d’incitation ou de mise en garde » à son adresse. Or *Montaillou*, justement, n’afficherait aucun des éléments qui permettent habituellement de classer un ouvrage au nombre des candidats au succès. Aucune concession ne semble avoir été faite au lecteur profane et, au contraire, tous les éléments du paratexte savant, qui ne peuvent « qu’intimider le lecteur non spécialisé, auquel il dit sans ambages que le livre qu’il est en train de feuilleter est réservé à un certain public, auquel lui lecteur n’appartient sans doute pas » (Carrard, 1998, 136), ont été conservés. C’est cet aspect qui transforme un seuil d’exemplaires vendus, laissé après tout à la discrétion du public, en paradoxe. Le succès paradoxal de l’ouvrage se définit donc par le fait que le « nombre des lecteurs réels », ou du moins de ses acheteurs, « excède[rait] de beaucoup celui des lecteurs inscrits » (Carrard, 1998, 137).

On a pu inversement considérer qu’il était « facile de comprendre après coup l’extraordinaire succès qu’a connu le *Montaillou* d’Emmanuel Le Roy Ladurie auprès des spécialistes comme du grand public. Alors que s’affirmait de plus en plus le rapprochement de l’histoire et de l’anthropologie, c’était un livre enfin qui mariait, avec art, les deux disciplines. Voici qu’on nous offrait le vrai tableau d’un village au début du XIV^e siècle, aussi frais, concret et vivant que si l’ethnographe revenait à peine de son terrain » (Zemon Davis, 1979, 61). Robert Mandrou considère ainsi que c’est sa « saveur [...] qui a fait le succès du livre auprès d’un large public qui débordait de loin les cadres ordinaires auxquels s’adresse un ouvrage d’érudition » (Mandrou, 1977, 273). En l’absence de données sur la réception de *Montaillou* par son lectorat *réel* dont, outre sa taille potentielle et approximative, nous

13 Philippe Carrard consacre un chapitre d’une étude novatrice aux lecteurs de la nouvelle histoire (Carrard, 1998, 130-143). Nous en reprenons à ce stade les grands axes, même si nous divergerons progressivement de cette perspective.

14 À travers ces notions, Roger Chartier distingue deux types de dispositifs : « ceux qui relèvent de la mise en texte, des stratégies d’écriture, des intentions de l’“auteur” ; ceux qui résultent de la mise en livre ou en imprimé, produits par la décision éditoriale ou le travail de l’atelier, visant des lecteurs ou des lectures qui peuvent n’être point conformes à ceux voulus par l’auteur » (voir Chartier, 1993, 1998).

ignorons tout (et notamment son appréciation du livre), l'évidence rétrospective d'un succès induit par la valeur intrinsèque du texte – une qualité dont peuvent se prévaloir de nombreux échecs éditoriaux – devrait cependant être nuancée¹⁵. Que l'auteur, comme on le montrera, ait envisagé un public plus large que celui de ses pairs s'impose effectivement à l'évidence à la simple lecture de l'ouvrage, contrairement à ce qu'un examen superficiel suggérerait. Mais ce serait négliger le caractère aléatoire et contingent de l'entreprise que d'attribuer son succès aux procédés mis en œuvre pour se faire entendre de ce lectorat. Tout juste ont-ils pu en être l'une des conditions de possibilité et, à rebours de la légende inlassablement contée dans les veillées d'éditeurs ou au coin de l'âtre universitaire de la rencontre miraculeuse entre une humble étude et le mystérieux « grand public », il conviendra de préciser plus loin ce point.

Pour poursuivre l'examen des « atouts » favorisant le succès de l'ouvrage, si Robert Mandrou tempère son appréciation précédente en concédant que « ce gros livre n'est au demeurant pas facile à lire, malgré la vivacité de style de l'auteur » (Mandrou, 1977, 273-274), Pierre Chaunu juge cette réserve superflue puisque le succès de *Montaignou* serait précisément l'indice qu'« une forme d'histoire scientifique sans concession apparente a maintenant son public » (Chaunu, 1978). Cette remarque rejoint un consensus large parmi les historiens professionnels (voir, par exemple, les témoignages de Rémond, 1988, 243 ; Duby, 1991, 151-152 ; Langlois, 1995, 112 ; Prost, 1996, 49 ; Le Goff, 2003, 67-68) : les progrès de la démocratisation scolaire et l'explosion des effectifs universitaires au cours des années 1960 et 1970 auraient déplacé une frontière réputée hermétique dans la période antérieure entre l'histoire scientifique, cantonnée aux circuits restreints de diffusion des éditeurs d'érudition, et l'histoire académique et populaire, représentée, par exemple, par la collection « Les grandes études historiques » confiée par Fayard, au début des années 1920, à l'historien normalien et maurassien Pierre Gaxotte et marquée par les succès des ouvrages de Jacques Bainville. En 1974, le succès lui aussi inattendu, avec ses 200 000 exemplaires écoulés, de la

15 Dans une veine plus prosaïque, une autre « explication » avancée résiderait dans les chapitres de l'ouvrage consacrés aux mœurs sexuelles au Moyen Âge. Ainsi, selon Eugen Weber dans le *Journal of the History of Ideas* : « *Perhaps the book owes its success less to the historiographic tour de force, or even to the author's style (inevitably lost in translation), than to the fruity details of sexual activities, especially those of the rampant priest, Pierre Clergue, principal actor of the village drama, articulate, non-conformist, and vigorously lubricious* » (Weber, 1979, 482). Pour Robert Wernick dans le *Smithsonian* en 1978, « *the secret of its success is that it deals in rich detail with the scandalous, omniverous sexual behavior of a heretical local priest in the early 1300s* » (Wernick, 1978, 115). S'agissant de semblables interprétations (voir aussi Thomas, 1978), Philippe Carrard les a définitivement ramenées à leur statut de « remarques condescendantes au sujet des gens qui ont acheté *Montaignou* sur sa réputation de livre "osé", puis ont découvert que seuls 5 des 24 chapitres contenaient quelques passages concernant la vie sexuelle au Moyen Âge » (Carrard, 1998, 132).

traduction chez Fayard d'une biographie de *Louis XI* par un universitaire nord-américain alors inconnu en France, Paul Murray Kendall, a également été interprété comme la substitution, dans les goûts d'un public désormais plus éduqué, de l'histoire savante à l'histoire populaire ou romanesque des Castelot, Decaux ou Erlanger (dont il n'est pourtant pas dit que l'audience déclinait). On peut toutefois nuancer cette idée en suggérant, avec Philippe Olivera, que cette opposition, plus proche du point de vue légitimiste des historiens de métier que des critères sans doute moins différenciés des « amateurs d'histoire », a été quelque peu durcie par les premiers dans leur propre historiographie : « Nombre des auteurs des “Grandes études historiques” n'étaient pas si éloignés que cela de l'université et [...] le succès éditorial de la “nouvelle histoire” des années 1970 n'est pas le simple produit de la rencontre heureuse – et même miraculeuse, pour reprendre un terme employé à l'époque – de la recherche la plus pointue et d'un grand public enfin capable de l'apprécier » (Olivera, 2010, 114-115). L'exemple du lancement durant l'entre-deux-guerres, à la Renaissance du Livre, de la vaste entreprise de synthèse historique qu'était « L'évolution de l'humanité » par Henri Berr, secondé par Lucien Febvre, conçu certes *par* des universitaires mais non pas exclusivement *pour* des universitaires (Pluet-Despatin, 1997), rappelle que les historiens de métier n'ont pas attendu un hypothétique « âge d'or » de l'édition en sciences humaines pour répondre aux sollicitations des éditeurs ou prendre leurs devants : ils tentaient déjà de maintenir ou de conquérir leurs parts de marché face à la concurrence du pôle académique et populaire, tout en cultivant une exigence professionnelle qui contrariait simultanément cette ambition. Si l'élévation du « niveau » culturel des lecteurs ou leur « intellectualisation » pouvaient certes représenter une *opportunité* pour les chercheurs en quête d'audience au tournant des années 1960 et 1970 (Charle, 1995, 36-37), il ne faut cependant pas oublier que l'accès des historiens au lectorat non professionnel était avant-guerre une *contrainte* éditoriale forte imposée par la faiblesse des effectifs universitaires. C'est ce que montre par exemple la correspondance entre Marc Bloch et Lucien Febvre (1994-2003) au désespoir, en 1929, de faire des premières *Annales* une « revue qui marche », c'est-à-dire, d'après les attentes de leur éditeur, une revue capable de drainer un millier d'abonnés que, comme le leur rappelait Max Leclerc, à la tête d'Armand Colin, ils ne pouvaient additionner « avec les bibliothèques et les historiens seuls » et qu'ils étaient en conséquence invités à recruter chez les « gens d'affaires » par un choix plus judicieux d'articles destinés à les attirer (Bloch, Febvre, 1994, 168-170).

L'explication la plus fréquemment avancée au succès de *Montaillou* réside, en l'occurrence, dans les stratégies élaborées par les nouveaux historiens pour toucher un large

public. Cette tentative, couronnée de nombreux succès, a régulièrement été dénoncée comme si elle était l'exclusive d'un courant¹⁶. On pourrait plus simplement avancer que la disqualification (provisoire) par l'École des Annales des formes classiques, biographiques ou événementielles, de l'écriture de l'histoire, qui équivalait simultanément au sacrifice d'un vecteur efficace de popularisation des travaux, rendait nécessaire l'exploration de nouvelles stratégies de communication pour ne pas abandonner à d'autres le marché éditorial grand public. Cette ambition a pu s'incarner à la fois dans la réhabilitation savante ou l'ennoblissement universitaire de la « petite histoire », qui transposait le regard de l'ethnographe sur un passé exotique, et dans des réseaux de collaboration tissés, d'une part, avec des maisons d'édition de littérature générale (notamment Flammarion, Gallimard et Le Seuil) et, de l'autre, avec les médias de grande diffusion. L'analyse, par Jean-Yves Mollier, du lancement de *La Vie de Jésus* en 1863, pour lequel Ernest Renan ira jusqu'à rédiger lui-même l'habile « prière d'insérer » qui, en suscitant la mise à l'Index de l'ouvrage, devait assurer sa publicité, montre toutefois que, à l'instar des écrivains, les historiens avaient dès cette époque dû sacrifier, pas toujours contre leur gré, une part de l'autonomie acquise de haute lutte par rapport au pouvoir politique aux logiques de la presse (Mollier, 1984, 320-327 ; 2008). Elle souligne également que les éditeurs, encore une fois, n'ont pas attendu les riches heures de la nouvelle histoire pour apprendre à déceler sous les apparences austères de la littérature savante un contenu prometteur capable de créer l'événement ou d'alimenter l'actualité intellectuelle. Si, sans conteste, dans le cas qui nous occupe, la médiatisation a été « déterminante » dans la réception du livre¹⁷, il resterait néanmoins à préciser pourquoi tous

16 Sur la critique des alliances médiatiques des Annales comme visées impérialistes, voir notamment Hervé Hamon et Patrick Rotman (1985), François Dosse (1987), Hervé Coutau-Bégarie (1989 [1983]), Guy Thuillier et Jean Tulard (1994), Rémy Rieffel (1993, 1995).

17 *Montaignou* figure notamment dans la liste démiurgique des « cent livres lancés par Apostrophes », établie par Bernard Pivot et Pierre Nora, qui répertorie « un choix de cent livres, de toute nature, dont le succès en librairie est dû, pour une bonne part, à Apostrophes » (Pivot, 1990). Dès la semaine du 1^{er} au 7 septembre 1975, *Le Nouvel Observateur* annonce dans sa rubrique « Vous lirez à la rentrée » la sortie du livre sous la mention : « Montaignou : la rencontre passionnante de la sociologie et de l'histoire ». Au cours de la semaine du 27 octobre au 2 novembre 1975, l'hebdomadaire publie les bonnes feuilles du livre dans sa rubrique « Le document de la semaine » (n° 572, p. 84-122) dans laquelle avaient également paru celles de *La Naissance des prisons* de Michel Foucault en février de la même année. Toujours dans ses pages, Georges Duby consacre un compte rendu à l'ouvrage la même année (Duby, 1975). Voir également la critique élogieuse que Pierre Chaunu, dans *Le Figaro*, consacra à *Montaignou* dès sa sortie (Chaunu, 1975), ainsi que la succession de références au succès de ce titre qui accompagnèrent ses recensions d'autres ouvrages du même auteur (rassemblés dans Chaunu, 1984, 97-108). L'accueil fait à la traduction de l'ouvrage par la presse britannique et américaine fut tout aussi large : le magazine *Smithsonian* lui consacre ainsi un article d'une dizaine de pages en 1978 (Wernick, 1978, 115-130), le *New Statesman* une longue recension annoncée dès les manchettes de la page de titre la même année (Cobb, 1978, 779-781) et la *London Review of Books* place une photographie en buste de Emmanuel

les ouvrages promus, par connivence ou non, dans les médias ne profitent pas du même effet d'entraînement. À un certain stade, en outre, l'intérêt des journalistes a sans doute autant été stimulé par le succès de l'ouvrage lui-même qu'il a alimenté celui-ci dans un aller-retour qui, plus que la causalité, suggère le renforcement mutuel. Il apparaît ainsi clairement que de telles explications ne pourront que rester partielles si l'on considère le destin commercial aléatoire d'autres ouvrages ayant bénéficié des mêmes « réseaux d'influence » que *Montaillou* et, pour rejoindre le point précédent, du même contexte éditorial propice. Comme le souligne Christophe Charle :

« [Ces explications très générales] aboutissent à une vision trop machiavélique de l'organisation du succès de l'histoire (Couteau-Bégarie, 1983). Une poignée de décideurs (directeurs de collection, journalistes, hommes politiques, stars de l'histoire) auraient programmé le succès de la « nouvelle histoire » comme on fabrique un best-seller pour l'été. L'explication ne peut être valable qu'une fois opérée la première percée, avec la mise en place des *remakes* ou des imitations des premiers livres à succès. » (Charle, 1995, 35)

Dernière piste encore évoquée : le regain d'intérêt pour le folklore rural et le régionalisme à une époque marquée par la désertification rurale dont *La Fin des paysans* d'Henri Mendras, en 1967, avait signalé le tournant (Weber, 1979 ; Mark, 1987 ; Amalvi, 2005 ; Farmer, 2011). Sur ce point, le rapprochement avec *Le Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakès Hélias, publié également en 1975, est fréquent¹⁸ : « Comme les bergers d'Emmanuel Le Roy Ladurie, l'ouvrier agricole breton témoigne de “*ce monde que nous avons perdu*” au moment où la société française, ébranlée par le modernisme giscardien et la crise de la gestion gaullienne de la mémoire nationale, entre dans l'ère de la commémoration » (Boucheron, 2001, 46). Selon Jacques Madaule dans *Europe* en 1976, « le sous-titre, “village occitan”, avait [...] de quoi séduire tous les habitants d'une vaste région de France qui commence à se réveiller d'une léthargie séculaire et à chercher les preuves historiques de son identité [...] ». Une interprétation qu'il nuance aussitôt en précisant que « le succès de “Montaillou” a largement débordé les frontières de cette Occitanie [...] » (Madaule, 1976, 175). Sans doute les références récurrentes dans l'ouvrage à la « civilisation » ou à la « culture occitane », voire

Le Roy Ladurie en couverture en 1980 avant de présenter un compte rendu conséquent de trois de ses récents ouvrages : *Le Territoire de l'historien*, *Montaillou* et *Le Carnaval de Romans* (Mitchison, 1980, 3).

18 Un million d'exemplaires de cet emblème de la collection « Terre humaine » de Jean Malaury auraient été vendus en trois ans pour un tirage initial de 6 600 (Aurégan, 2001) – un chiffre à considérer avec précaution.

à l'« occitanité » (voir, par exemple, 33, 42, 121, 182, 228, 249 et *passim*), pouvaient-elles entrer en résonance avec le « réveil occitan ». De même, le rapprochement entre la « situation de dépendance » du comté de Foix par rapport au royaume de France ou les allusions à la collusion entre l'Inquisition et la « France d'oïl » ou « Paris » (37-38) devaient receler, sans que l'on se prononce sur l'intention de l'auteur, un certain pouvoir d'évocation chez les militants de l'« identité occitane » qui, de la grève de Decazeville en 1961-1962 à la manifestation viticole de Montredon-Corbière dans l'Aude en mars 1976, recherchaient dans l'histoire du catharisme les traces ancestrales d'une résistance languedocienne au pouvoir central ou, plus largement, chez les tenants de la thèse de la nécessaire « décolonisation de la province » portée par la deuxième gauche (Zancarini-Fournel, 2008, 719-724). Si cette hypothèse, comme les précédentes, a indéniablement sa pertinence, il resterait toutefois à comprendre pourquoi, dans l'ensemble des ouvrages suscitant ou suscités par ce renouveau culturel mais que les annales des best-sellers n'ont pas retenus, ce fut précisément celui-ci qui emporta les suffrages des lecteurs. Étendue à un périmètre plus national, sous les espèces d'une nostalgie pour « ce monde que nous avons perdu » (une formule tirée de la première page de l'avant-propos qui sera abondamment reprise par la presse dans sa couverture de l'ouvrage), elle a néanmoins également les faveurs de l'auteur, selon lequel « Pierre-Jakez Hélias et moi-même [...] avons simplement touché sans penser à mal et sans même y réfléchir un nerf sensible dans l'idiosyncrasie nationale, je veux dire le nerf rustique [...] » (Le Roy Ladurie, 2002, 29). On notera toutefois que ce type d'explication, que Pierre Nora élargit pour sa part à l'ensemble des best-sellers, crédités d'avoir « su révéler au bon moment les sensibilités latentes d'une société » (Nora, 2009-2010, 12), revêt un caractère quelque peu circulaire dans la mesure où le succès d'une œuvre induit l'« esprit du temps » ou l'« âme du peuple » supposés l'expliquer¹⁹.

Encore une fois, l'accumulation des paramètres ayant favorisé le succès de l'ouvrage ne dissoudra jamais entièrement sa contingence ni ne permettra d'en pondérer les facteurs. L'engouement du public pour l'histoire d'un village cathare du XIV^e siècle frappé par l'Inquisition conservera sa part d'indétermination. À l'ombre exagérément portée du mystère insondable (empreint on l'a vu d'un certain mépris pour le lecteur) ou à la clarté opaque de

19 On retrouve encore cette circularité dans la référence systématique au succès de *Montailou* comme preuve d'un « âge d'or » de l'édition en sciences humaines dont il serait la conséquence.

l'évidence rétrospective (un bon livre, bien relayé par les médias, au moment opportun), la question des raisons du succès – qui nous a permis de situer le contexte de publication – retient abusivement l'attention aux dépens de l'enjeu que nous voudrions mettre en relief, qui concerne non pas la réception de l'ouvrage, mais sa production : sa mise en texte.

Du texte à ses lecteurs

Comment, tout d'abord, comprendre cette discordance d'appréciation d'un texte jugé tantôt « illisible pour le non-spécialiste » ou « frais et vivant » ? De fait, l'ouvrage n'est pas aussi « académique » (dans le sens courant plutôt qu'institutionnel du terme) que certains des commentaires évoqués pouvaient le suggérer. On pourrait bien sûr multiplier les exemples de passages où l'auteur recourt au romanesque – « Pour la première fois de sa vie, le bon pasteur devait donc franchir la ligne où divergent les neiges, [...] désormais il n'y aura plus pour lui de Pyrénées » (133) – ou théâtralise le récit – « *Exit* Raymond Roussel. Entre Pathau » (227). Mais ce procédé rendrait finalement mal compte de l'hétérogénéité d'un texte où les passages « littéraires », esthétisants ou burlesques, alternent avec d'autres plus conformes aux canons de l'objectivité scientifique. Une juxtaposition de deux courts extraits répondra au moins partiellement à cette première question :

« Géographiquement, les courants de transhumance dont les têtes de parcours se trouvent dans la haute Ariège se situent à l'écart de ceux qui concernent l'arrière-pays montagneux de Toulouse [note]. L'hivernage en région toulousaine s'accompagne en effet d'une estive localisée nettement à l'ouest de notre zone, et qui intéresse surtout le Béarn et le pays de Palhars. Au contraire, les Pyrénées ariégeoises et orientales transhument de préférence, en hiver, vers l'Aude (au nord-est), et vers la Catalogne (au midi) [note]. Les bergers de Montailou, à commencer par les Maurs et par les Maury, basent leur estive sur les localités d'altitude sises en haute Ariège ou en Sabarthès ; elles sont proches de leur petite patrie d'origine : il s'agit d'Ax-les-Thermes, d'Orlu, de Mérens et des pâturages qui jouxtent ces terroirs [...] » (162)

« [...] Ce que voyant, Raymond Maulen ne voulut pas être en reste. Il apporta donc à ses trois hôtes, qui mangeaient dans la cave, un morceau de lard. Mais c'était sans compter sur l'orthodoxie végétarienne de Prades Tavernier. Mal en prit au donateur : *enlève-moi cette espèce de viande sauvage*, dit Prades Tavernier, en utilisant à cette occasion un tutoiement autoritaire et distanciateur. Et puis mis en veine par cette affaire de "viande sauvage", Prades Tavernier, oubliant son éclat d'humeur, commença de prêcher. Il se lança derechef, à corps perdu, dans une de ces entreprises de gavage mythologique, dont les parfaits, bons orateurs, étaient coutumiers [...] » (128)

Le recours à des formes (au moins superficiellement) littéraires pourrait sans doute être considéré par certains comme un écart au registre universitaire. Descriptions sobres et chiffrées et reconstitution évocatrice d'épisodes pittoresques partagent cependant une même fonction probatoire, dont la forme ne fait que varier selon les potentiels stylistiques des disciplines de travail investies – anthropologie, sociologie, démographie, géographie, linguistique, etc. – et ceux des procédés littéraires auxquels l'auteur emprunte leurs ressources sensibles. Une lecture attentive de l'ouvrage révèle en revanche une distance plus intéressante que la littérarité du style par rapport aux normes d'écriture historiennes les plus consensuellement assimilées comme telles²⁰.

La caractérisation systématique des protagonistes cités par le registre d'Inquisition qu'opère Emmanuel Le Roy Ladurie va nous permettre d'introduire progressivement ce que l'on entend par là : « la carrière du petit berger » (117) ; « notre héros » (133) ; « Maury était la bonté même. Mais pas sot malgré sa naïveté » (141) ; « la bizarre demande du petit prophète » (147) ; « Bernard est un romantique. Pierre est un sabreur » (222) ; « Raymond Roussel [...] est un paysan beau parleur » (233) ; « Arnaud Vital, le savetier de charme » (244) ; etc. L'auteur en superposant son discours aux sources et aux répliques qu'il cite, découpe et fractionne, attribue à ses personnages des traits caractéristiques qui s'étoffent au fur et à mesure du récit, jusqu'à faire émerger des figures familières : « La Planissoles » (225) ; « le monde encabané des pâtres nous a révélé la sympathique figure de Pierre Maury, antithétique de celle de Pierre Clergue » (199). Tour à tour, le berger Maury (le « bon pasteur ») nous est dépeint « naïf », « généreux » et « affectueux » ; le parfait (au sens cathare du terme) Bélibaste, « peu scrupuleux », « hypocrite » et « cupide ».

Cette typification, décrite comme s'appuyant sur les minutes de procès que l'auteur interroge, suggère en tout cas une certaine « psychologisation » des personnages auxquels Emmanuel Le Roy Ladurie donne indéniablement de la chair : « Quant à la venue du Messie, elle requiert trois semaines de commentaires, administrés à Baruch, qui n'en demandait pas tant » (17) ; « Pâtre et pas content de l'être, Guillaume Maurs se remémore sans cesse les

20 Nous sommes redevables à l'étude que consacre Marc Arabyan à l'alinéation dans un extrait de *Montaillo*. M. Arabyan notait que l'auteur de *Montaillo* « jett[ait] par dessus les moulins la plupart des normes scolaires » et relevait certains écarts au registre historique que l'on a ensuite identifiés à travers l'ensemble de l'ouvrage pour enfin proposer une interprétation de leurs fonctions (Arabyan, 1994, 243-252). Les références des passages cités renvoient à la première édition de 1975. Si nos exemples sont bien sûr choisis pour appuyer notre démonstration, leur relevé n'est cependant pas exhaustif.

splendeurs maintenant fanées de son lignage ; elles furent assez modestes en fait mais elles s'embellissent à distance du fait de leur effacement » (112) ; « Gagné par la chaleur communicative des banquets, Pierre Maury [...] » (124) ; « Cependant, Pierre, “tout tombeur” qu'il puisse être en d'autres occasions, était ce soir-là d'humeur chaste » (134) ; « *je suis prêtre, je ne veux pas d'épouse* (et sous-entendu, je veux toutes les femmes), dit-il un jour à Béatrice » (226) ; « Pourtant, l'idée de ce voyage émoustille la châtelaine » (233), etc.

Le décalage humoristique des différents registres est encore accentué par des appels à la connivence du lecteur : « J'en passe et des meilleurs » (42) ; « C'est une habitude ! » (114) ; « Prades Tavernier qui, une fois de plus, se dissimulait, en toute dignité derrière un tonneau » (128) ; « Ces bergers sont de formidables mangeurs de pain » (134) ; « Nuit agitée ! » (135) ; « Alors pourquoi diable l'a-t-elle épousé ? Elle se le demande encore » (264), etc. Variante de cette technique, l'ironie n'est pas non plus absente : « En tout bien tout honneur, semble-t-il, Stéphanie file avec ce tisserand la parfaite hérésie » (41) ; « [...] l'*ostal* des Belot, c'est bien la maison du Bon Dieu : servantes, pensionnaires et parfaits y coudoient la famille de céans ; les uns forniquent, voire violent ; les autres hérétiquent à qui mieux mieux, de la grange à la cuisine, et de la cave au grenier » (80) ; « Confronté à cet avenir mirifique, à base de châteaux en Espagne, ou plutôt de châteaux en Fenouillèdes » (121) ; « Unis comme larrons en foire » (121) ; « On se payait du bon temps de cathare » (134) ; « pieuses caleçonnades » (147) ; « [...] liaison qui fut l'un des grands épisodes de la vie amoureuse et de la chronique mondaine du Tout-Montaillou, autour de 1300 » (229) ; « Le pouvoir appelle le désir. Les femmes aiment le pouvoir » (516), etc.

De manière générale, alors que Emmanuel Le Roy Ladurie utilise la formule « monstre froid » pour décrire sa posture d'historien, il ne cesse, vis-à-vis du registre d'Inquisition qu'il relit, commente et analyse (et parsème de points d'exclamation), de s'écarter de cette ligne de conduite, le sort et la personnalité (que l'auteur contribue bien évidemment à forger) des protagonistes de son récit ne le laissant apparemment pas insensible : « avec une charmante naïveté » (221) ; « avec son habituelle muflerie » (223) ; « avec beaucoup de fraîcheur » (227), etc. Plus encore, les jugements de valeur et l'absence de neutralité du chercheur vis-à-vis des événements qu'il rapporte sont caractérisés : « Ce qui anime notre prélat, c'est l'idéal d'une recherche (odieuse, en l'occurrence) sur la *vérité* des faits » (17) ; « Le comportement abstentionniste des hérétiques, vis-à-vis de la faune, est beaucoup plus positif que le nôtre, si destructeur pour l'environnement » (33) ; « Il n'a pas toujours été le répugnant individu qu'il deviendra sur le tard » (225), etc.

La dernière catégorie de ces entorses aux normes historiennes, et la plus intéressante dans notre perspective, réside dans l'accumulation délibérée d'anachronismes au sein du texte, dans le choix du lexique comme des analogies²¹. Ces expressions ou formulations lexicalement ou conceptuellement anachroniques peuvent être marquées typographiquement par l'usage de guillemets, ou soulignées par l'auteur à travers différents procédés stylistiques : « Ces contacts prennent la forme d'une sorte de prêche – mi-évangélique, mi-kantien avant la lettre » (118) ; « le “prolétariat” campagnard de cette époque » (120) ; « Le bon pasteur est démocrate jusqu'aux tripes – autant qu'on peut l'être au XIV^e siècle » (175) ; « fidélité “maffieuse” » (406), etc. Mais elles peuvent également apparaître, en dehors de l'ironie distanciatrice, sans aucune des précautions d'usage : « La stratégie napoléonienne du curé de Montaignou » (225) ; « Il refuse aussi le Nietzscheïsme anémique que professent, curé Clergue en tête, certains cathares » (255), etc. On remarque de ce point de vue que les italiques, dont l'usage renvoie, entre autres, aux mots d'origine étrangère, placent au même niveau de discours les termes non traduits extraits du registre d'Inquisition (*domus, ostal, hospicium, familia*) ou traduits littéralement, effet d'authenticité (*faire jaillir les agnelles*), avec des tournures ou des analogies lexicales anachroniques (*birth control, happy few, baby boom, teens, revival*, etc.).

D'autres anachronismes, tout aussi fréquents, prennent la forme d'analogies d'origine littéraire²², romanesque ou dramaturgique, voire, mais plus rarement, philosophique, comme un exemple précédent l'avait déjà suggéré : « On vit dans le monde kafkaïen des mouchardages » (38) ; « *Voilà pourquoi*, conclut sentencieusement le Jean-Jacques Rousseau de Montaignou, en donnant sa propre version du contrat primitif, on a dû interdire l'acte sexuel entre frères et sœurs » (86) ; « Pierre Maury – après avoir oscillé tel Panurge [...] » (145) ; « Le saint homme, à sa manière, était un tartuffe » (149) ; « Le curé profite de la circonstance pour administrer à ses belles amies des leçons doctorales sur sa manière à lui de concevoir le catharisme et le donjuanisme » (204) ; « C'est de la “cristallisation stendhalienne”, en système domiciliaire » (222) ; « donjuanisme rural » (223) ; « La célèbre maxime,

21 Si l'usage de l'analogie est en lui-même objet de débats (Bouveresse, 1999), Jean-Claude Passeron souligne cependant que « compréhension analogique et intelligibilité sont *synonymes* dans les sciences historiques » et que la mise en évidence des dérives de l'analogie ne règle pas la question de son usage scientifique (Passeron, 2000).

22 Sur l'usage des références littéraires par les auteurs de sciences sociales, voir Ellena (1998).

ubuesquement interprétée par Pierre Clergue » (246) ; « Pertinente et mondaine, elle joue vis-à-vis de Pierre Maury – volontiers salonnard – un rôle homologue à celui que tiendra Mme Verdurin vis-à-vis du narrateur de la *Recherche du temps perdu* » (286), etc. On pourra enfin noter des analogies littéraires implicites jusque dans les titres de chapitre, tel « Les jeux du mariage et de l'amour » d'inspiration marivaldienne.

Nous cherchons, à ce stade, à identifier les traces d'inscription d'un autre groupe de référence que celui des seuls historiens : le lectorat non pas réel, mais tel qu'il est « envisagé » par l'auteur (autrement dit, les destinataires plutôt que les récepteurs) et tel que celui-ci se représente ses attentes et ses compétences de lecture. Dans ce cadre, l'emprunt évident de certaines de ses formes à la fiction ne constitue que l'une des modalités de cette inscription. La liberté de ton et l'humour en sont d'autres : si l'appareil critique du texte, instaurant un dialogue avec les sources et les contributions d'autres historiens, tendrait à exclure le profane des débats universitaires en jeu, l'ironie et les appels à la connivence du lecteur (qui rompent les codes de l'objectivité) au contraire intègrent celui-ci. Enfin, derrière une analyse systémique d'« ethnographie villageoise », l'auteur privilégie la force d'évocation et sélectionne manifestement les récits pittoresques.

Si ces différentes remarques attestent la volonté d'ajuster le texte aux attentes supposées d'un lectorat non spécialiste, elles sont encore insuffisantes pour rendre compte de l'étendue de l'horizon de référence de l'auteur. Les anachronismes que nous avons relevés permettent d'aller plus loin et de suggérer que différents lectorats étaient envisagés comme groupes de référence et que leurs attentes et leurs compétences de lecture supposées ont été conjuguées et négociées au sein du texte.

Les références et analogies littéraires qui parsèment *Montaillou* ont en commun le fait, outre d'être anachroniques dans le cours du récit où elles s'insèrent, non pas d'apparaître comme des signes distinctifs d'érudition (l'effet miroir d'une sélection du lectorat par le haut), mais au contraire d'être issues d'un fonds commun de culture scolaire. À des degrés divers, les références à Proust, Stendhal, Marivaux, Jarry, Rousseau, Rabelais, Molière, etc., ne nécessitent en tout cas pas un bagage culturel très discriminatoire pour un public francophone. Leur « extraction » majoritairement scolaire les rend assimilables par un public cultivé mais non nécessairement spécialiste (quant aux références à Céline [384], Dostoïevski [539] ou Faulkner [258], issues d'un canon plus élitiste, elles sont en l'occurrence, et les seules dans ce cas, explicitées par des citations). En superposant des comparaisons romanesques, des références historiques, de grandes notions philosophiques et un lexique

moderne connus d'un large public au déroulement des événements relatés, l'auteur fournit des éléments de recontextualisation contemporaine, des cadres d'intelligibilité et des outils de conceptualisation des situations décrites. Ces références jouent finalement le même rôle « pédagogique » (ramener l'inconnu au connu) traditionnellement dévolu aux analogies dans les ouvrages de vulgarisation scientifique, en orientant les représentations du lecteur.

Dans cette perspective, toutefois, le texte aurait tôt fait de se classer dans un autre genre que celui qu'il vise si d'autres procédés n'étaient mis en œuvre. Les jugements de valeurs et les incitations à l'émoi et à l'empathie pour les héros du récit sont en effet à plusieurs reprises tempérés – « Bernard a donc été dénoncé par la sœur de sa belle-sœur. Ce n'est pas gentil... mais ça s'explique » (111) ; « Cela-dit, il ne faudrait pas verser dans une sensiblerie de midinette » (272) ; « Il ne faut pas, pour autant, tomber dans la fadaise. Ni dans l'image d'Épinal » (289), etc. –, et les anachronismes sont « désamorçés » : « N'allons pas introduire, dans ces gestes effectués en toute simplicité, nos idées modernes, ni incriminer là je ne sais quel paternalisme ou plutôt maternalisme hypocrite [...] » (41-42) ; « Pour anachronique qu'elle soit, cette comparaison [...] » (43) ; « Le planissolisme [cf. Béatrice de Planissoles, l'une des protagonistes du récit] n'a rien à voir avec le Bovarysme » (239), bien que l'auteur suggère lui-même ces analogies ou homologies.

Ce qu'illustrent ces extraits, c'est l'ambivalence du public destinataire. D'une part, ces passages, à l'adresse du lecteur non historien, ont à nouveau une « portée pédagogique » en indiquant les limites entre un texte historique à visée de connaissance et un texte littéraire à visée esthétique et empathique que la forme du récit incite pourtant volontiers à franchir. Comme le note Marc Arabyan, « l'historien polémique avec le lecteur dont il doit vaincre les représentations, les mythes ou les radicalités d'une altérité ou d'un humanisme "excessifs" » (Arabyan, 1994, 252). D'autre part, ces mises au point de l'auteur s'adressent simultanément à ses pairs historiens, en stipulant que lui-même ne franchit évidemment pas ces limites.

Une troisième catégorie de lecteurs inscrits, intermédiaire aux deux précédentes, peut être identifiée, dont l'inscription est révélée par l'usage de l'hypocorrection qu'analyse Philippe Carrard dans *Montaillou*, à travers l'emploi que son auteur fait des italiques et des guillemets pour marquer l'usage du franglais et d'expressions populaires (Carrard, 1985)²³.

23 Pour la première catégorie, Philippe Carrard cite de nombreux exemples (*fifty-fifty*, *last but not least*, *revival*, *challenger*, etc.) dont ceux que nous avons relevés de notre côté pour leur caractère anachronique, celui-

Philippe Carrard note que l'adoption, stipulée par cette signalétique et délibérée (des expressions plus conformes aux codes universitaires pouvant parfaitement s'y substituer), de ce registre hypocorrect dénote une intention polémique à l'encontre des canons du genre historique et, à ce titre, peut susciter l'adhésion ou l'aversion de ceux (historiens ou plus généralement universitaires) qui sont à même d'en mesurer la portée. C'est du moins ce qu'anticipe Georges Duby au moment de la parution : « Cet ouvrage capital dérangera, j'en suis sûr, beaucoup d'historiens. Il les agacera. Certains le dénigreront » (Duby, 1975, 61). Ce registre suppose donc l'existence d'un public réceptif aux connotations subversives de l'écart aux normes et à la rhétorique savantes, et met en scène le recul de l'historien, sa distance par rapport à l'écriture universitaire (pouvant être vue comme une simple extension de l'écriture scolaire) :

« Le lecteur idéal des études académiques où franglais et expressions familières viennent concurrencer le langage savant est donc un lecteur pourvu de compétences très précises : c'est quelqu'un qui peut saisir les enjeux du défi que l'historien lance aux puristes, et aussi noter que le même historien n'abandonne pas sans précautions – ni pour très longtemps – les habitudes stylistiques du discours universitaire. Autrement dit, c'est quelqu'un qui comprend que l'historien cherche à enfreindre le code sans pour autant renoncer à ce que Bourdieu appelle sa « distinction » (soit la « différence » qu'implique son appartenance à une élite intellectuelle), et qu'il entend bien, sur le plan du langage, garder le contrôle des juxtapositions de niveaux qu'il lui arrive de pratiquer (Carrard, 1998, 187). »

Enfin, une relecture du paratexte éditorial permet de comprendre comment ont été négociés les messages à l'adresse de ces différents lecteurs, tels que l'auteur et l'éditeur se les représentent.

Dans la première édition, celle de 1975 que nous avons utilisée, l'ouvrage comporte deux « prières d'insérer ». La première, située en quatrième de couverture, est signée par Pierre Nora, et figure sur plusieurs autres titres de la « Bibliothèque des histoires » qu'il a fondée et dirige depuis 1971. Elle constitue très clairement un manifeste :

« Nous vivons l'éclatement de l'histoire. [...] Hier encore consacrée au récit des événements qui frappèrent les contemporains, à la mémoire des grands hommes et aux destins politiques des nations, l'histoire a changé ses méthodes, ses découpages, ses objets. [...] »

ci nous semblant plus déterminant que leur appartenance à un lexique étranger. Pour la seconde catégorie, il cite entre autres des expressions telles que « bonne poire » (134) ou « kilo de rouge » (374).

« C'est à épouser ces mouvements que voudrait s'employer cette nouvelle collection, volet supplémentaire des « Bibliothèques » Gallimard. [...] »

Ce texte manifeste en réalité deux affiliations : aux orientations et aux objets de la nouvelle histoire d'une part ; aux « Bibliothèques » Gallimard de l'autre. La seconde est également explicite à travers le graphisme et le titre de la collection qui rappellent non seulement la « Bibliothèque des sciences humaines » fondée par le même Pierre Nora en 1966, mais aussi la « Bibliothèque des idées » ou la « Bibliothèque de philosophie ». La continuité s'opère en outre, non seulement entre les collections de sciences humaines ou de philosophie, mais également avec les collections littéraires, la « Blanche » ou « Du monde entier », au travers de maquettes très semblables. Cette signature permet ainsi à chaque nouvelle collection et à chaque titre qui s'y insère de bénéficier de l'image de marque de l'éditeur, d'un transfert de capital symbolique (Bourdieu, 1999). Cependant, ce label éditorial a la particularité de ne pas appartenir au paysage universitaire et d'être connu au contraire par le public principalement dans le champ de la littérature.

L'autre prière d'insérer se situe dans les rabats de la jaquette de couverture (elle migrera en quatrième de couverture dans les éditions ultérieures). Reprenant quelques formules de l'avant-propos rédigé par l'auteur, elle présente un véritable condensé des éléments que nous avons relevés dans le corps du texte :

« En 1320, Jacques Fournier, évêque de Pamiers, plus tard pape d'Avignon, enquête comme inquisiteur sur un village de haute Ariège à 1 300 m d'altitude : Montailou, 250 habitants, petite communauté occitane et pyrénéenne de montagnards et de bergers. »

« Simple épisode de la lutte contre le catharisme ? Mais la conscience ethnologique et policière de l'enquêteur est telle que, Maigret avant la lettre, il finit par déterrer tous les secrets du village, petits ou grands. Et Dieu sait s'il y en a ! Rien n'échappe à cet évêque fureteur, ni la vie intime et ambulatoire du berger Maury, ni les nombreux amours du truculent curé de la paroisse, mouchard, paillard et cathare, ni les passions romantiques de la châtelaine Béatrice de Planissoles. »

« Mais ce sont aussi les drames et la vie quotidienne de Montailou, opprimé par un clergé dominateur et par le clan des Clergue, qui forment la trame de cette étude à la fois monographique et globale ; l'enfance et la mort, la culture et la famille, les luttes des maffias paysannes, l'obsession du salut et la magie, l'irrégion et l'hérésie rustiques, la morale et le crime, le folklore, les mythes et les revenants. »

« Utilisant cet extraordinaire document qu'est le « registre d'inquisition » de Jacques Fournier, sorte de roman vrai du petit peuple du XIV^e siècle, ce *Montailou* ressuscite, dans

l'esprit des méthodes historiques et ethnographiques les plus actuelles, la réalité cathare et occitane d'il y a six cent cinquante ans, avec la fraîcheur et le tremblement du vécu. »

On relève en effet dans ce texte les mêmes anachronismes délibérés, modalisés (« Maigret avant la lettre ») ou non (les « maffias paysannes »), l'amorce de construction du profil des personnages (l'évêque est « fureteur », le curé est « truculent », la châtelaine est « romantique », etc.), l'ironie (« mouchard, paillard et cathare »), les appels à la connivence du lecteur (« Dieu sait s'il y en a ! ») et la morale de l'histoire (le clergé est « dominateur », les Clergues « tyranniques ») que nous avons identifiés dans le texte. Parallèlement, il est fait mention de la portée « monographique et globale » de cette « étude », mais ce registre est immédiatement associé aux thèmes romanesques et folkloriques (l'enfance et la mort, la famille, la magie, les revenants, etc.). Il est encore fait mention de l'« extraordinaire document » utilisé, mais cette mise en exergue des sources peut tout autant adopter un autre statut, celui de « roman vrai du petit peuple » (l'histoire au service de l'idéal naturaliste), capable de restituer le « tremblement du vécu ». Enfin, ce texte ne sacrifie pas les orientations scientifiques de l'ouvrage puisqu'il le présente comme le fruit des « méthodes historiques et ethnographiques les plus actuelles », donc comme le produit de la recherche historique légitime, sans oublier pour autant la bannière occitane et cathare.

Le consensus réalisé procède donc d'une superposition constante de discours qui conjuguent les attentes supposées (mais non nécessairement exclusives les unes des autres) des différents lecteurs idéalisés : recherche universitaire / intrigue policière ; vérité historique / réalité vécue ; sources / roman vrai ; problématique historique / thèmes romanesques ; démarche scientifique / curiosité ; contextualisation de l'étude / profil des protagonistes, etc. S'il nous est impossible d'accéder à l'intentionnalité de l'auteur²⁴ ou de l'éditeur, qui n'ont pas souhaité en débattre avec nous, du moins l'ensemble des éléments

24 Sur ce point, Emmanuel Le Roy Ladurie s'est relativement peu exprimé. En 1979, interviewé dans *L'Histoire*, il se contentait d'indiquer : « J'ai toujours écrit pour être compris [...]. J'ai toujours cherché le mot le plus clair, évité les citations latines sauf une, évité toute citation en occitan. J'ai surtout évité autant que possible le recours au jargon propre aux historiens. Je fais en sorte que le lecteur qui n'a pas de culture historique puisse comprendre » (cité par Assouline, 1979, 95). En 2002, dans sa « réplique » à la « polémique » engagée par Patrick Boucheron dans *L'Histoire* en 2001, il notait avoir « choisi le genre littéraire le plus ingrat qui fut, je veux dire la "monographie paroissiale", laquelle dépasse non point le million mais le millier d'exemplaires, et j'espérais m'ensevelir dans le secret de cette opération [...]. Le succès [...] qui a pu susciter l'attention, voire la jalousie de certains collègues [...] est pourtant venu couronner mes efforts de laboureur d'araire d'oc, plein de patience, et ce même succès me vaut maintenant les fléchettes d'un enseignant majeur de la Sorbonne » (Le Roy Ladurie, 2002, 28-29).

relevés dans le texte et le paratexte suggère-t-il un horizon de référence hétérogène qui conduit en pratique à conjuguer les attentes et les compétences attribuées aux différents lectorats envisagés.

Comme le souligne Philippe Carrard, « les imposants chiffres de vente de l'ouvrage doivent sans doute peu aux libertés stylistiques prises par *Le Roy Ladurie* » (Carrard, 1998, 187). De ce point de vue, les éléments que nous avons relevés n'ont pas davantage vocation à expliquer le succès du livre. En revanche, si, comme nous le soulignons au départ, *Montaignou* présente bien les attributs d'une monographie historique qui signent en règle générale sa plus ou moins grande confidentialité au sein d'un lectorat spécialisé, le fait que l'ouvrage, bénéficiant des facteurs que nous avons examinés plus haut, ait franchi ces barrières ne relève pourtant pas non plus du caractère impénétrable des comportements d'achat en librairie ni d'une époque d'exception caractérisée par une appétence culturelle du lectorat jamais égalée : en feuilletant l'ouvrage que les médias plébiscitaient et dont le thème, à un degré ou un autre, éveillait leur curiosité, les lecteurs non historiens pouvaient légitimement penser que, à la différence du pensum universitaire classé dans les rayonnages, celui-ci leur était bien destiné. Le travail d'inscription des lecteurs ou la tentative de construction du champ de la réception, dont les procédés reposent ici sur un usage différentiel des normes du registre historique depuis leur respect jusqu'à leur transgression en passant par la mise en scène de cette transgression, ne représentent bien évidemment pas une condition suffisante à une large diffusion, mais bien une condition nécessaire. Pour conclure sur ce sujet et clarifier un point qui n'est dans notre perspective que périphérique, disons que les éditeurs servent trop souvent, pour consoler les auteurs de leurs méventes, l'argument du livre qui n'a pas « trouvé son public » pour qu'il faille invoquer un miracle lorsque la rencontre à laquelle les uns et les autres ont œuvré se produit finalement – quitte à dépasser leurs attentes. En bref, si le succès n'était pas écrit, le lectorat, lui, était inscrit.

De l'édition à la critique historique

Cet horizon de référence hétérogène une fois établi, reste à justifier l'emploi du terme de « transgressions » des normes historiennes qui sous-tendent l'inscription du lectorat et que nous avons jusqu'à présent considéré comme allant de soi.

« L'historien [étant celui qui] dit le passé avec les mots du présent », Antoine Prost considère l'anachronisme comme un « dilemme » constitutif de l'opération historiographique

qui interdit qu'on prenne à la lettre la mise en garde de Lucien Febvre « contre le péché des péchés, entre tous irrémédiable » (Febvre, 1968, 15) et autorise une certaine latitude :

« Ou bien [l'historien] emploie les mots d'aujourd'hui, et il est facilement compris, mais d'une compréhension nécessairement biaisée, faussée, et c'est l'anachronisme, le « péché majeur » de l'historien (Lucien Febvre). Ou bien il emploie les mots d'hier, il parle de vilains et de tenanciers, de compagnons et de sublimes, et il risque de ne pas être compris, car ces mots sont vides et creux pour nos contemporains. [...] La solution naturelle est celle que je viens d'employer : que l'historien utilise les mots d'hier ou ceux d'aujourd'hui, il n'échappe pas à la nécessité d'un commentaire. L'écart entre les sens passé et présent des termes doit être comblé soit par une description du sens concret du terme passé, soit par une explication de sa différence d'avec le sens présent. [...] Faut-il le dire ? Le problème n'a pas de solution théorique ; il est logiquement insoluble. L'historien doit pourtant le résoudre dans le quotidien de son métier. Il le fait par une succession de compromis, inégalement heureux, au fil des pages et des leçons. » (Prost, 1996, 280-281)

Dans son provocant « Éloge de l'anachronisme en histoire » (1993), Nicole Loraux critique quant à elle les excès de l'historicisation des concepts qui, radicalisée pour prendre le contre-pied relativiste de la doctrine humaniste de l'homme éternel, risque d'entraver le travail de l'historien en taxant « toute nouvelle proposition » d'« imprudence méthodologique ». Plaidant pour une « pratique contrôlée de l'anachronisme », elle oppose au mot d'ordre précité de Lucien Febvre la formule de Marc Bloch enjoignant de « comprendre le présent par le passé et le passé par le présent » (Bloch, 1993, 44-50). L'article de Nicole Loraux, auquel Jacques Rancière a également emboîté le pas (Rancière, 1996), vécu par certains comme « libérateur » (Wahnich, 2005), ouvrant de « multiples potentialités » (Baldner, 2005), ou perçu comme une invitation à l'« audace » « attest[a]nt la fécondité heuristique de l'anachronisme par l'historien » (Dosse, 2005), suggère donc de se méfier du purisme consistant à assimiler toute analogie anachronique à une transgression du régime de vérité historique. Tout le problème de l'anachronisme réside cependant, les auteurs précités en conviennent, dans son usage, « contrôlé » ou non, c'est-à-dire dans la portée heuristique ou au contraire trompeuse de la transposition contemporaine.

Par ailleurs, il convient bien sûr de noter que ce texte n'est pas le seul ouvrage universitaire qui déroge aux normes de la communauté historienne en la matière. On peut tout d'abord penser aux *Intellectuels au Moyen Âge* (1957), dans lequel Jacques Le Goff prend toutefois soin en introduction de justifier ce recours à un terme anachronique, parmi d'autres possibles mais jugés par lui équivoques ou restrictifs, pour circonscrire la population de son

étude (voir aussi Le Goff, 2003, 79). Paul-André Rosental consacre pour sa part à *La Méditerranée* de Fernand Braudel (1949) une analyse tendant à faire ressortir l'usage de métaphores personnalisantes, d'allotropismes et, également, d'anachronismes volontaires, et il décèle dans l'usage de ces figures rhétoriques les stratégies épistémologiques de l'historien visant à discréditer le primat de l'événementiel (Rosental, 1991). L'anachronisme délibéré est également abondamment employé par Paul Veyne dans le chapitre qu'il consacre à « L'Empire romain » au sein de *l'Histoire de la vie privée* dirigée par Philippe Ariès et Georges Duby (Veyne, 1985, 28-223) ainsi que le montreront ces quelques morceaux choisis :

« Rome devint grecque, exactement comme le Japon contemporain est devenu un pays d'Occident » (15)

« À Rome, on décorait de rhétorique l'âme des garçons, de même qu'au siècle dernier on costumait ces petits êtres en marins ou en militaires » (34)

« À seize ou dix-sept ans [le petit Romain] [...] peut opter pour la carrière publique, entrer dans l'armée, tel Stendhal choisissant à seize ans de devenir hussard. » (34)

« Il se met à y avoir des écrivains "classiques", de même qu'avec la canonique du tourisme il y aura des sites qu'il faudra avoir visités. » (36)

« Sous l'Empire encore, le public suivait les procès comme on suit chez nous la vie littéraire. » (36)

« [...] lit-on dans un roman latin. » (37)

« Ce n'est pas du puritanisme, mais de l'hygiène. » (38)

« Les politiques ne parlaient pas exactement natalisme. » (47)

« Rigorisme de clergyman. » (176)

Etc.

Si l'on repère ici la même fonction d'inscription d'un lectorat non spécialiste à travers l'usage de l'anachronisme, manié avec le souci pédagogique de « ménager un contraste, et non [...] de montrer le futur Occident s'esquisser déjà » (14), une nuance d'importance distingue toutefois « L'Empire romain » de *Montaignou* : à la différence du second qui, selon Emmanuel Le Roy Ladurie, relevait d'un genre spécialisé (la « monographie paroissiale »), *l'Histoire de la vie privée* à laquelle appartient le premier revendique ouvertement son statut d'ouvrage conçu pour un « large public » ou le « lecteur cultivé » (13).

Sans doute faut-il aussi situer le cas de *Montaignou* dans le cadre plus général du style très caractéristique de Emmanuel Le Roy Ladurie. Le rejet des préventions qu'affichent

certaines membres de la communauté universitaire contre l'éloquence et les procédés littéraires est au moins manifeste depuis sa thèse de 1966, *Les Paysans du Languedoc*, comme un court extrait suffira à le suggérer :

« Cette consommation populaire manifeste peu d'élasticité : au XVI^e siècle, la ration individuelle n'augmente pas ; l'ouvrier buvait déjà près de deux litres par jour sous Louis XI ; il n'en boira pas quatre au temps de Henri II pour stimuler les plantations ! On sait bien du reste que les Languedociens n'ont aucun penchant pour l'ivrognerie.

Les troubadours le disaient déjà : le buveur, le tueur d'innocents, c'est le Français du Nord. Et à Montpellier, en 1556, note gravement Platter, tous les sacs à vin de la ville sont allemands ; pas un indigène parmi eux, sauf le métayer Antoine qui, justement, a contracté, au cours d'un voyage en Allemagne, les deux vices germaniques : luthéranisme et ivrognerie. Allemands, buvant, rouges comme des écrevisses, et se versant leur verre de vin sur la tête ; Allemands ivres morts pissant dans leurs chausses, tandis que des camarades facétieux leur coupent la barbe et la leur fourrent dans le poitrail... » (Le Roy Ladurie, 1966, 209)

Mais, à nouveau, ça n'est pas ce style dans sa globalité qui constitue le procédé problématique, et si l'on décèle déjà dans le texte un recours occasionnel aux anachronismes – « *“Outsiders”* » (291) ; « *self-made-men* » (301) ; ou encore dans un passage à propos des révoltes populaires d'avant-Fronde : « Les grands objectifs de 1560-1594 sont abandonnés ; et la passion révolutionnaire retombe dans l'ornière de l'agitation fiscale. On tombe de Jaurès en Poujade » (404) –, il reste marginal. La littéarité, l'humour, l'ironie et la liberté de ton sont effectivement déjà présents en germe dans cette thèse d'État de 1 035 pages, genre pourtant peu suspect de connivence avec les logiques éditoriales. De ce point de vue, avec *Montaillou*, Emmanuel Le Roy Ladurie ne fait que systématiser des procédés déjà expérimentés, mais jusque-là utilisés de façon parcimonieuse, sans pour autant franchir la frontière des genres²⁵.

25 Comme la métaphore pour Braudel, l'anachronisme semble bien être une « figure de style » privilégiée par Emmanuel Le Roy Ladurie. Plus récemment, l'auteur nous en donne un nouvel exemple : « En réalité, le catharisme est bien davantage une espèce de christianisme “d'extrême gauche”, si l'on veut bien me passer cette qualification certes parfaitement anachronique. Plus précisément – ou plus correctement –, le catharisme récupère, de façon plus ou moins consciente, certaines traditions venues du premier christianisme évangélique » (Le Roy Ladurie, 2001, 14). On notera cependant un usage plus précautionneux de cette figure de style dans la publication d'actes de colloque que dans *Montaillou*.

Quelle que soit la portée qu'ils leur attribuent, les « écarts de langage » de *Montaignou* ne pouvaient cependant pas passer inaperçus aux yeux des historiens. Robert Mandrou, dans sa recension de l'ouvrage pour *L'Année sociologique*, ne manque en effet pas de relever que « l'auteur [...] ne dédaigne pas d'enjamber les siècles et de multiplier les clins d'œil aux lecteurs du XX^e siècle ». Pour autant, ces anachronismes délibérés ne semblent pas poser véritablement problème à l'historien : « Ce sont là de petites manies qui se contractent dans la pratique du journalisme, et qui ne tirent pas à conséquence. *Montaignou* reconstitué par Le Roy Ladurie a de la saveur, et c'est bien l'essentiel » (Mandrou, 1977, 274). Georges Durand lui fait écho dans les *Cahiers d'histoire* :

« Nous ne chicanerons pas l'auteur sur ses clins d'œil au grand public. Il faudra de plus en plus choisir entre le cercle étroit des spécialistes avec son cortège de contraintes méthodologiques et de "scientificité" et la masse [*sic*] des curieux d'histoire qui goûtent volontiers les facilités d'un cadrage à la mode : fallait-il ainsi parler écologie et libido ? Fallait-il évoquer les "jeunes loups de l'UDR" ? Défauts mineurs, compromis innocent et bien venu après tout, s'il nous vaut cette nouvelle percée de l'"histoire vivante" dans le large cercle des lecteurs français. » (Durand, 1977, 324)

Dans *L'Arc*, Hugues Neveux voit pour sa part à travers ces rapprochements avec « notre monde contemporain » auxquels « l'auteur [nous] invite », dans l'usage d'« expressions résolument modernes », un caractère « signifiant » :

« Bien souvent, Emmanuel Le Roy Ladurie se contente de jeter une formule à la face de son lecteur. Ainsi, il le provoque, il se place même en position de faiblesse, de faiblesse apparente : qui dédaignerait de prendre en flagrant délit d'anachronisme un professeur au Collège de France ? Quel beau piège ! Malicieusement, l'esprit s'excite, réfléchit et découvre soudain des liens secrets inaperçus au départ, maintenant saisis. L'historien a enrichi son interlocuteur en se jouant de lui. Il a, sans avoir l'air d'y toucher, éclairé un aspect de notre siècle. » (Neveux, 1976, 14)

Sommes-nous tombés dans ce « piège » ? Faut-il sinon attribuer à une plus grande permissivité instaurée par la « seconde (ou la troisième) École des Annales » vis-à-vis des normes édictées progressivement par l'histoire érudite, le positivisme et l'école méthodique desquels la nouvelle histoire entendait se démarquer, le fait que de semblables entorses au registre historique aient été accueillies avec bienveillance ou n'aient même pas été relevées ? Ou bien faut-il conclure à l'*inconsistance* de ces normes vis-à-vis du programme de vérité du texte historique, puisqu'elles « ne tirent pas à conséquence » ou que le fait de questionner leur

présence relève au mieux d'un littéralisme candide, de « chicaneries », voire de la malveillance ?

Salué comme « l'un des plus remarquables [livres] de la production historique française » (Constant, 1975, 559), une « monographie solide » (Renard, 1976, 621), un « très beau travail [...] qui fait honneur à notre école historique » (Madaule, 1976, 178), une « véritable démarche scientifique » (Neveux, 1976, 12, 13, 14), un « *masterpiece* » (Wood, 1976, 1090), un « grand livre » (Durand, 1977, 323), un « chef-d'œuvre of *historical interpretation and re-creation* » (Cobb, 1978, 781), un « modèle pour toute étude d'histoire locale » (Zemon Davis, 1979, 61), « *one of the best books on the subject written this century* » (Dyer, 1979, 359), une « brillante démonstration d'anthropologie historique [...] que les historiens des Annales appelaient de leurs vœux » (Fournier, 2004, 38), l'ouvrage a toutefois fait également l'objet de critiques²⁶, parfois virulentes, et d'un désaveu implicite des spécialistes de la période abordée par l'auteur que dénote leur notable indifférence. Olivier Dumoulin souligne en effet le curieux ostracisme de la communauté médiéviste à l'égard du travail de Emmanuel Le Roy Ladurie :

« La *Revue historique*, *Speculum*, *Le Moyen Âge*, les *Cahiers d'histoire de la Civilisation médiévale* n'accordent pas une ligne à l'ouvrage entre 1975 et 1980. Quand *Le Nouvel Observateur*, *Le Monde*, *L'Express* consacraient Emmanuel Le Roy Ladurie, la communauté historienne n'offrait qu'un strapontin au professeur au Collège de France. Il y a bien quelques comptes rendus à glaner, mais seul le compte rendu de la *Revue d'histoire de l'Église de France* envisage Montaillou comme un village médiéval. Les rapprochements

26 Plus précisément, au sein du corpus de 36 articles, comptes rendus, notes critiques et recensions que nous avons pu recueillir, sur les 16 publiés en français, 9 sont élogieux et quasiment a-critiques (*L'Année sociologique*, *Cahiers d'histoire*, *Revue d'histoire de l'Église de France*, *Le Figaro*, *L'Arc*, *Revue d'histoire économique et sociale*, *La Quinzaine littéraire*, *Europe*, *Sciences humaines*), 1 est purement descriptif et donc neutre (*Population*), 5 sont positifs mais comportent des critiques (*Annales*, *Esprit*, *L'Histoire*, *Le Nouvel Observateur*, *Bibliothèque de l'École des Chartes*) et 1, suisse, est critique (*Études littéraires*). Sur les 20 publiés en anglais, 10 sont élogieux et ne présentent que des réserves de détail (*Journal of the History of Ideas*, *The New York Review*, *Smithsonian*, *The Economic History Review*, *New Statesman*, *The American Historical Review*, *Journal of Historical Geography*, *The Heythrop Journal*, *The Journal of Peasant Studies*, *Journal of Medieval History*), 6 sont globalement positifs mais critiques (*The French Review*, *Radical History Review*, *London Review of Books*, *Anthropological Quarterly*, *Contemporary Sociology*, *Proceedings of the Annual Meeting of the Western Society for French History*), et 4 sont résolument négatifs (*Social History*, *The English Historical Review*, *Journal of Social History*, *Pathways to medieval Peasants*). Patrick Boucheron, bien qu'il force le trait, semble avoir globalement raison lorsqu'il affirme que les « questions de méthode [que soulève l'ouvrage] [...], en France, n'ont étrangement jamais fait véritablement débat (le livre d'Emmanuel Le Roy Ladurie n'a bénéficié que de peu de comptes rendus critiques dans les revues spécialisées) alors que les historiens anglo-saxons en discutent depuis longtemps » (Boucheron, 2001, 47).

fréquents avec l'histoire rurale, avec les travaux modernistes de Natalie Zemon Davis « démédiévalisent » l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie. » (Dumoulin, 1995, 122)

Lorsqu'elle prend la peine de justifier sa mise au ban de l'« intrus » (moderniste), la « tribu des médiévistes » ne met rien de moins en cause que la « compétence technique » (philologique) de l'auteur pour traiter la période qu'il aborde (Dumoulin, 1995). Ainsi, dans *The English Historical Review*, P. S. Lewis n'hésite pas à qualifier l'ouvrage de « *curiously "amateurish"* » (Lewis, 1977, 372). David Herlihy dans *Social History* met quant à lui en cause, l'exactitude des traductions du registre de Fournier :

« Is Montaignou, as many have averred, truly a masterpiece of social history ? Regrettably, in spite of the author's powerful imagination and impassioned prose, the research which underlays the argument shows distressing marks of haste and carelessness. Montaignou contains numerous passages, presumably direct translations from Fournier's register and conveniently printed in italics. But a comparison of the translated texts with the Latin original is disconcerting. Many – even most, it would appear from casual scrutiny – are paraphrases, often highly abbreviated, with no indication that ellipses have been made. Most of the departures from the Latin are trivial, perhaps chosen for dramatic effect, perhaps showing only that the translations are third-hand : the translator seems not to have compared her renditions with the original Latin. [...] In Montaignou the use he makes of a magnificent document is sloppy and manipulative. Like the harassed heretics who appeared before Jacques Fournier's tribunal, Le Roy Ladurie gives testimony concerning doings in a medieval peasant village which, regrettably, cannot be trusted. » (Herlihy, 1979, 518, 520)

Et même les chaleureux compliments adressés par les plus prestigieux d'entre eux sont parfois à double entente :

« Je crois, dans les sciences humaines, aux vertus d'une longue familiarité avec un *terrain*. Celui de l'historien est une tranche chronologique ; je ne pense pas qu'elle doive être trop épaisse. [...] Toutefois, l'effraction brusque, lorsque la porte est grande ouverte et l'intrus de merveilleuse intelligence, favorise l'impression fraîche et dispose à l'émerveillement. »

« [...] Son avantage [à Emmanuel Le Roy Ladurie] sur nous autres médiévistes ? Il s'étonne. [...] » (Duby, 1975, 60-61)

Quant au manquement relatif (puisqu'en réalité il y consacre une partie de l'avant-propos) de Emmanuel Le Roy Ladurie à cette règle fondatrice de la « Méthode » en histoire qu'est la critique des sources (sur lesquelles reposent notamment les caractères de ses

personnages), s'il a été déploré par plusieurs de ses recenseurs, cette attaque n'a toutefois pas été l'exclusive de cette sous-corporation des historiens. Outre des citations de sources imprécises et le manquement de l'auteur à une « reconstitution chronologique scrupuleuse », Matthias Benad lui reproche ainsi de traiter « les informations des procès verbaux [...] comme si elles étaient la documentation synchrone d'une recherche ethnologique sur les mœurs d'un peuple indigène et inconnu » (Benad, 2001). De même, Edward Benson dans *The French Review* estime que Le Roy Ladurie utilise sa source « *at face value* » :

« *The inquisition was conducted in Occitan but the record was written in Latin, and Ladurie dismisses out of hand the possibility that scribes could have misunderstood or mistranslated any of the montagnard's statements. An effort to identify the scribes' culture and compare it to the Montaignais' would have allowed us to compare both more precisely to our own, and so made the document more fully understandable* » (Benson, 1978, 931)

Georges Durand dans les *Cahiers d'histoire* considère lui aussi que « le livre fait un peu vite l'économie d'une critique des conditions de production du texte. On ne peut aveuglément faire confiance aux dires de prévenus, hantés par l'inquiétude et la peur, condamnés à deviner et à mesurer en permanence les conséquences de leurs paroles sur leur liberté et sur leur vie » (Durand, 1977, 323). Jean-Bruno Renard s'interroge dans *Esprit* : « Soumis à une double "lecture", celle de l'Inquisiteur puis celle de Le Roy Ladurie, les faits décrits ne risquent-ils pas d'être doublement déformés ? » (Renard, 1976, 620). Christopher Dyer, de même, dans *The Journal of Peasant Studies* : « *Even in a popular work, Professor Ladurie should have devoted more space to an evaluation of his source. Much depends on its reliability, and although torture was not employed, the answers were often given by fearful individuals, and this must surely have coloured their statements* » (Dyer, 1979, 360).

S'agissant des anachronismes, ce lien entre les transgressions que nous avons relevées et la critique historique de l'ouvrage apparaît le plus explicitement dans le compte rendu, paru dans les *Annales*, rédigé par Natalie Zemon Davis :

« Le [...] problème que soulève l'interprétation de Le Roy Ladurie vient, je crois, de l'usage qu'il fait dans ses descriptions de certaines catégories contemporaines : "superstition", "out-group", "déviant" ou "homosexuel". Il a choisi de recourir à ces catégories dans l'intention louable de rendre ainsi le passé vivant, accessible à un large public et de donner à lire ses résultats à la lumière d'autres disciplines. Le plus souvent, ce langage littéraire et analytique donne de bons résultats ; mais lorsqu'il s'emploie pour délimiter ces catégories particulières, les mots l'amènent à déformer la réalité sociale et culturelle que vivaient les hommes du XIV^e siècle. « Superstition » est un terme qu'emploient les inquisiteurs ou les érasmien pour

les croyances populaires, les protestants pour les catholiques, les déistes pour les chrétiens dévots, les médecins pour les charlatans à la mode : mais doit-il être employé par les anthropologues et les historiens qui cherchent à décoder le sens d'une culture ? » (Zemon Davis, 1979, 67)

Selon Natalie Zemon Davis, les protagonistes de *Montaillou* ne pouvaient « penser leurs réseaux en termes de “in” et “out” ». Ces mots seraient donc impropres à décrire la réalité de l'époque. De même, le terme « déviant » « masque[rait] la complexité d'un système culturel ». Quant au mot « homosexuel », apparu, apprend-on, au XIX^e siècle, il « ressorti[rait] d'une conception de la sexualité apparue [...] au XVIII^e siècle » et « donne[rait] une fausse idée des conduites et des catégories sexuelles du XIV^e siècle ».

Enfin, la référence appuyée, jusque dans le sous-titre, à la « culture occitane » – à laquelle d'aucuns, comme on l'a vu, attribuent un rôle important dans le succès du livre –, elle a notamment fait l'objet d'appréciations dubitatives de Robert Fossier, bien que celui-ci, à la manière feutrée de la dispute universitaire, se contente d'en faire état dans une simple note de bas de page :

« J'ai scrupule à ranimer la « querelle occitane », mais tout de même... Le Roy Ladurie se donne beaucoup de mal pour trouver dans ce village de montagne quelque chose qui révèle la “culture occitane” ; méditerranéenne et montagnarde, oui, mais l' “Occitanie” ne va pas de l'Èbre au Tibre ; lui-même convient que les villageois ignorent tout de ce qui n'est pas leur petite vallée, que l'oppression qui vient de la ville est celle des gens du cru, que la colonisation des hommes du nord est un mythe ; quant à la langue il sait bien qu'avant le XV^e siècle il n'y en avait pas qu'ait pu entendre de la même oreille un Limousin, un Provençal ou un Ariégeois ; [...] “Montaillou, village des Pyrénées”, cela eût suffi, je pense. » (Fossier, 1977, 200, n. 1).

Si le mot d'« anachronisme » n'est pas prononcé, c'est bien l'objet de la critique ici adressée à l'auteur. Georges Duby fait toutefois des mêmes passages, ambigus, une lecture différente, créditant Emmanuel Le Roy Ladurie d'avoir réglé « définitivement leur compte – parfois involontairement – à nombre d'idées reçues » en administrant enfin la « preuve décisive » que « en 1320, l'Occitanie n'existe[rait] pas » et que « les curés et les inquisiteurs

ne [seraient] en rien les agents d'un quelconque colonialisme "français" » (Duby, 1975, 61)²⁷. On peut pourtant se demander, à lire la recension du médiéviste pour *Le Nouvel Observateur*, dont les formulations sont elles-mêmes équivoques ou ambivalentes d'un bout à l'autre, si celui-ci livre véritablement les conclusions de l'auteur ou s'il entend plutôt « recadrer » son propos.

Ce que ces critiques, explicites ou codées, et les précédentes mettent en cause relève ainsi précisément de l'articulation entre « normes de recevabilité » et « normes de scientificité » à l'aune desquelles les interprétations sont évaluées, créditées ou réfutées (Berthelot, 2002, 2003)²⁸. Les licences de Emmanuel Le Roy Ladurie, et en particulier l'absence de précautions ou de justifications à l'emploi des anachronismes ou à l'utilisation des sources (recevabilité des énoncés), ont donc des conséquences sur l'expertise historique de l'œuvre, sur la validité accordée ou non à ses conclusions (scientificité des résultats).

L'intérêt de ces critiques, selon nous, réside dans le fait qu'elles ne visent pas le problème récurrent de la mise en récit et de la fragilité épistémologique inhérente à un roman vrai menacé de se transformer en vrai roman. La mise en récit n'induit pas en elle-même les anachronismes ou les autres procédés que nous avons soulignés. Leur incursion (ou leur

27 On confrontera par exemple cette lecture à deux passages contrastés de l'ouvrage : « Un peu partout, dans l'Occitanie pyrénéenne ou prépyrénéenne, des maffias de curés, de bayles, de petits seigneurs locaux, de gros paysans et d'amis d'amis, tentent ainsi et réussissent parfois à faire échec aux entreprises de l'Inquisition et aux oppressions franco-ecclésiastiques » (105), et : « En fin de compte, le monde "français" est donc presque absent du Sarbathès ; il n'exerce sur ce petit pays, au premier chef, qu'une influence à relais, par Inquisiteur interposé » (444). Ou encore : « L'Occitanie de 1320 en tant que masse globale est un néant politique. C'est un grand vaisseau qui navigue dans la nuit, tous feux éteints, sans véritable conscience de soi. Mais l'Occitanie représente quand même aux yeux des bergers d'Ariège, qui bien sûr ne la dénomment point par son nom, un géant géographique [...] » (441-442) ; voir également p. 50 et la référence déjà notée, qui est récurrente au fil des pages, à la « culture » ou à la « civilisation occitane ». Nous n'avons aucune intention, d'où la prudence de nos incises au conditionnel, d'entrer dans un débat d'historiens sur la réalité de la « culture occitane » au XIV^e siècle, et bien sûr aucune compétence pour le faire. On se bornera ici à noter que Emmanuel Le Roy Ladurie n'y entre pas non plus, du moins frontalement, bien que les passages mentionnés de son texte sur ce point puissent souvent laisser entendre qu'il tient celle-ci pour acquise et, à d'autres moments, qu'il la considère avec prudence, sans qu'il juge nécessaire d'explicitier les choses.

28 La distinction, introduite par Jean-Michel Berthelot, entre « normes de recevabilité » – « qui définissent la forme que doit avoir un texte pour prétendre à la scientificité dans le contexte où elles s'exercent » – et « normes de scientificité » – « qui interrogent l'apport et la validité cognitive du texte » (Berthelot, 2003, 36-37) – permet de distinguer analytiquement le respect codifié de normes d'exposition – qui sanctionne simplement l'admissibilité d'un texte dans un corpus disciplinaire à un moment de son histoire et la reconnaissance professionnelle d'un chercheur satisfaisant à la bonne mise en œuvre des règles de son métier – de l'épreuve de confrontation rationnelle aux normes de certification des connaissances – qui engagent une procédure d'examen critique plus approfondie, susceptible de révisions successives, de la valeur de vérité de l'énoncé –, tout en montrant épistémologiquement la « solidarité de leur dispositif textuel et de leur validité cognitive » (Berthelot, 2003, 42).

effacement, s'agissant de l'analyse des sources) vient au contraire se surajouter au (ou s'absenter du) dispositif critique de l'auteur en fonction de logiques éditoriales.

Conclusion

Les transgressions des normes historiennes mises en relief dans cette étude de cas n'apparaissent pas comme le verdict de l'impossibilité logique du programme de vérité historique (que la transgression aboutit justement à entériner), mais comme les pivots de la construction d'un sens qui prend en compte les compétences différentielles (supposées) d'un lectorat hétérogène pour le déchiffrer et les attentes d'un éditeur pour en publier le support. Elles sont donc le fait des dispositifs de communication de la production historique tels qu'ils sont socialement mis en œuvre dans un paysage éditorial et universitaire qui valorise les sanctions du « grand public » dans l'évaluation des œuvres scientifiques : l'historien est tenu de prendre en compte ces critères dans la mise en texte de son travail aux dépens des normes de véridicité valant dans sa discipline. La mise en exergue ici des usages de l'anachronisme ou de la critique des sources, pour emblématiques qu'ils soient au sein du registre historique, ne renvoie qu'à une modalité singulière de cette concurrence et de l'arbitrage qui s'instaure entre les exigences contradictoires auxquelles l'historien doit satisfaire lorsqu'il entend communiquer ses résultats à d'autres lecteurs que ses pairs.

Sans doute les transgressions relevées ne font-elles pas toutes peser un démenti comparable sur l'intention de vérité de l'historien et il serait de fait totalement naïf et dérisoire de s'imaginer « prendre en défaut » l'auteur (et à quel titre ?) en feignant de s'offusquer des moindres licences que s'autorise en connaissance de cause celui-ci vis-à-vis des normes de sa discipline (qu'une veine « indisciplinée » considère comme autant de mesures de censure) ou en opposant doctement l'esprit de sérieux à la « fraîcheur » ou à la « saveur » d'un livre salué par tant de commentateurs. Loin de prendre parti dans les controverses qu'ont cependant soulevées des historiens de métier, nous nous sommes borné ici à transcrire leurs critiques en reliant simplement l'objet de celles-ci à des logiques éditoriales. Il peut néanmoins paraître excessif d'accorder tant d'importance à des détails de mise en forme dont l'accumulation, à force de privilégier une lecture oblique, pourrait donner l'impression d'un dénigrement de l'œuvre. Que notre analyse soit réductrice vis-à-vis du travail de l'historien va de soi : nous avons cherché à *isoler* une dimension de ce travail. Qu'à l'inverse l'importance que nous avons donnée aux procédés d'inscription du lectorat apparaisse grossie est au principe du travail de l'analyse : nous avons exercé un effet de loupe

sur des *indices*. Notre démarche est donc radicalement étrangère à toute perspective polémique ; elle se veut une entreprise de clarification.

En adoptant une posture méthodologique consistant à « prendre au sérieux » les normes professionnelles d'une communauté scientifique plutôt que d'illustrer continuellement leur arbitraire rhétorique ou leur inaptitude à procurer un statut de véridicité aux énoncés (avec le paradoxe de prescrire des règles tout en s'accommodant de l'aveu de leur inconsistance), ce qu'il nous paraît important de clarifier est que les transgressions relevées remplissent une fonction (l'inscription d'un public destinataire hétérogène) qui, à des degrés divers, entre en concurrence avec un principe épistémologique destiné à garantir le régime de connaissance historique.

Dans un questionnement désormais classique sur « l'écriture de l'histoire » (Veyne, 1971 ; de Certeau, 1975, etc.), les éléments que nous avons relevés auraient invariablement servi à illustrer le statut incertain de la connaissance historique. Nous avons au contraire cherché à montrer que ces éléments ne lui sont pas inhérents mais qu'ils dérivent dans une certaine mesure de ses structures matérielles et sociales de diffusion. Le compromis réalisé – concilier l'intention de vérité historique avec une ambition de divulgation plus large des connaissances – résulte alors peut-être moins de la précarité du régime de scientificité associée par définition aux sciences humaines et sociales que de l'hétéronomie des scènes d'exposition d'une production dont la valeur est alternativement référée à des critères scientifiques ou éditoriaux.

Bibliographie

Sources

- « Le document de la semaine : Montaignou », *Le Nouvel Observateur*, n° 572, 27 oct.-2 nov. 1975, p. 84-122.
- ASSOULINE P., « Ont-ils vraiment lu “Montaignou” ? », *L'Histoire*, n° 15, 1979, p. 94-95.
- BENARD M., « Par quelles méthodes de critique de sources l'histoire des religions peut-elle utiliser le registre de Jacques Fournier », in Emmanuel Le Roy Ladurie (dir.), *Autour de Montaignou. Un village occitan. Histoire et religiosité d'une communauté villageoise au Moyen Âge*, Castelnau-la-Chapelle, L'Hydre éditions, 2001, p. 147-55.
- BLOCH M., FEBVRE L., *Correspondance, I : La Naissance des Annales 1928-1933 ; II : De Strasbourg à Paris 1934-1937 ; III : Les Annales en crise 1938-1943*, éd. par B. Müller, Paris, Fayard, 1994-2003.
- BONNAUD R., « Montaignou : le temps des ethnographes », *La Quinzaine littéraire*, 1975, rééd. in *Histoire et historiens depuis 1968. Le triomphe et les impasses*, Paris, Kimé, 1997, p. 61-4.
- BOUCHERON P., « Le dossier Montaignou », *L'Histoire*, n° 259, 2001, p. 46-47.
- BOYLE L. E., « Montaignou revisited : *Mentalité* and Methodology », in J. A. Raftis (dir.), *Pathways to Medieval Peasants*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Peasants, 1981, p. 119-140.
- CHAUNU P., « Emmanuel Le Roy Ladurie, Montaignou et l'universel », *Le Figaro*, 19 décembre 1975, (rééd. in *Pour l'histoire*, Plon, 1984, p. 97-101).
- COBB R., « Rixende, Condors, Esclarmonde », *New Statesman*, vol. 95, n° 2464, 1978, p. 779-781 (et couverture : « Richard Cobb on Montaignou »).
- CONSTANT J.-M., « Un village désormais célèbre : Montaignou », *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 53, n° 4, 1975, p. 559-563.
- DUBY G., « Vingt-cinq croquants du XIV^e siècle », *Le Nouvel Observateur*, n° 574, 1975, p. 60-63.
- DURAND G., « Montaignou, village occitan », *Cahiers d'histoire*, t. XXII, n° 3, 1977, p. 322-324.
- DYER C., « Montaignou, village occitan », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 6, n° 3, 1979, p. 359-360.
- FOSSIER R., « Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaignou, village occitan* », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, vol. 135, n° 1, 1977, p. 196-200.
- FOURNIER M., « Montaignou, village occitan de 1294 à 1324 », *Sciences humaines*, n° 148, 2004, p. 36-8.
- HARTIGAN F. X., « Montaignou », *Proceedings of the Annual Meeting of the Western Society for French History*, vol. 21, 1994, p. 275-283.
- HD. J., « Montaignou, village occitan », *Population*, An. 31, n° 3, 1976, p. 741.

- HECHTER M., « The limits of Ethnographic History », *Contemporary Sociology*, vol. 9, n° 1, 1980, p. 44-45.
- HERLIHY D., « Montaignou : Cathars and Catholics in a French Village », *Social History*, vol. 4, n° 3, 1979, p. 517-520.
- HIRSCHHORN M., *L'Ère des enseignants*, Paris, PUF, 1993.
- JACQUES P., « La religion populaire au Moyen Âge », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 63, n° 170, 1977, p. 78-86.
- KUIZENGA D., « Montaignou, village occitan », *The French Review*, vol. 51, n° 6, 1978, p. 931-932.
- LE ROY LADURIE E., *Les Paysans du Languedoc*, Bibliothèque générale de l'École Pratique des Hautes Études VI^e section, SEVPEN, 1966.
- LE ROY LADURIE E., « La *domus* à Montaignou au XIV^e siècle », *Ethnologie française*, vol. III, n° 1-2, 1973, p. 43-62.
- LE ROY LADURIE E., « La mort à Montaignou », *Antinéa*, 2^e trimestre, n° 8, 1975a, p. 5-12.
- LE ROY LADURIE E., « Pierre Maury, le bon pasteur », *Nouvelle Revue française*, n° 272, août, 1975b, p. 43-58.
- LE ROY LADURIE E., *Montaignou, village occitan, de 1294 à 1324*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1975c.
- LE ROY LADURIE E., « Retour à Montaignou », *L'Histoire*, n° 261, 2002, p. 28-29.
- LEWIS P. S., « Montaignou, village occitan », *The English Historical Review*, vol. XCII, n° 363, 1977, p. 371-373.
- MADAULE J., « Montaignou, village occitan », *Europe*, An. 54, n° 569, 1976, p. 175-178.
- MANDROU R., « Montaignou, village occitan », *L'Année sociologique*, 28, 1977, p. 273-274.
- MARK V., « In search of the occitan village : regionalist ideologies and the ethnography of Southern France », *Anthropological Quarterly*, vol. 60, n° 1, 1987, p. 64-69.
- MITCHISON R., « Monsieur Montaignou », *London Review of Books*, vol. 2, n° 15, 1980, p. 3 (et couverture + photo : « Ladurie's Montaignou »).
- NELSON J. L., « Montaignou : cathars and catholics in a French village », *The Economic History Review*, vol. XXXII, n° 1, 1979, p. 154-155.
- NEVEUX H., « Une méthode historique », *L'Arc*, n° 65, 1976.
- PIVOT B., *Le Métier de lire. Réponses à Pierre Nora*, Paris, Gallimard, 1990.
- RENARD J.-B., « Montaignou, village occitan », *Esprit*, An. 44, n° 453, 1976, p. 619-621.
- SONNINO P., « Les Paysans de Languedoc : Vingt-sept ans après », *Proceedings of the Annual Meeting of the Western Society for French History*, vol. 21, 1994, p. 293-300.
- STUARD S. (1981), « An unfortunate construct : a comment on Emmanuel Le Roy Ladurie's *Montaignou* », *Journal of Social History*, vol. 15, n° 1, p. 152-155.
- THIRSK J., « Montaignou, village occitan », *Journal of Historical Geography*, vol. 4, n° 3, 1978, p. 301-302.

- THOMAS K., « The Wizard of Oc », *The New York Review*, 1978, p. 52-54.
- UTZ TEMP K., « Montaignou n'est pas une île : les derniers cathares Pierre Clergues et Pierre Maury devant les juges », *Études de lettres*, n° 4, 1992, p. 143-167.
- VEYNE P., « L'Empire romain », in P. Ariès et G. Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. I, *De l'Empire romain à l'an mil*, Seuil, 1985, p. 28-223.
- WALSH M. J., « Medieval heresy ; Montaignou : cathars and catholics in a French village », *The Heythrop Journal*, vol. XX, n° 1, 1979, p. 101-102.
- WALSH M. J., « Montaignou ; Carnival ; The Cheese and the Worms », *The Heythrop Journal*, vol. XXII, n° 3, 1981, p. 319-320.
- WEBER E., « Cultures apart », *Journal of the History of Ideas*, vol. XL, n° 3, 1979, p. 481-490.
- WERNICK R., « A lustful French cleric of the 1300s, an era of heresy », *Smithsonian*, vol. 8, n° 12, 1978, p. 115-130.
- WOOD C. T., « Montaignou, village occitan », *The American Historical Review*, vol. 81, n° 5, 1976, p. 1090.
- ZARETSKY E., « Peasants and Sheperds in Montaignou », *Radical History Review*, n° 22, 1980, p. 181-188.
- ZEMON Davis, N., « Les conteurs de Montaignou », *Annales ESC*, 34 (1), 1979, p. 61-73.

Analyse

- AMALVI C., « 1975-2005 : les “Trente Glorieuses” des historiens », in C. Amalvi (dir.), *Les Lieux de l'histoire*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 371-394.
- ARABYAN M., *Le Paragraphe narratif*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- AUERBACH B., « Publish and perish. La définition légitime des sciences sociales au prisme du débat sur la crise de l'édition SHS », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 164, 2006, p. 75-92.
- AUERBACH B., « Génétique de l'imprimé et sociologie. À propos de deux éditions d'un texte de sociologie », *Genesis, revue de génétique littéraire*, n° 29, 2008, p. 29-41.
- AUERBACH B., « Production universitaire et sanctions éditoriales. Les sciences sociales, l'édition et l'évaluation », *Sociétés contemporaines*, n° 74, 2009.
- AURÉGAN P., *Des récits et des hommes. Terre Humaine : un autre regard sur les sciences de l'homme*, Paris, Nathan / Plon, 2001.
- BALDNER J.-M., « Un anachronisme-pratique », *EspacesTemps, Les Cahiers / Clio*, n° 87-88, 2005, p. 147-155.
- BEACCO J.-C., *La Rhétorique de l'histoire*, Paris / Berne / Francfort-sur-le Main, Peter Lang, 1988.
- BERTHELOT J.-M., « La science est-elle soluble dans le social ? Note sur la norme du vrai et les sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, t. XXXIV, n° 104, 1996, p. 181-186.

- BERTHELOT J.-M. (dir.), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF, 2001.
- BERTHELOT J.-M., « Texte scientifique et essai : le cas des sciences humaines », in P. Glaudes (dir.), *L'Essai, métamorphose d'un genre*, Toulouse, PUM, 2002.
- BERTHELOT J.-M. (dir.), *Le Texte scientifique. Structures et métamorphoses*, Paris, PUF, 2003.
- BLOCH M., *Apologie pour l'histoire, ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993 [1941-1943].
- BOURDÉ G., MARTIN H., *Les Écoles historiques*, Paris, Seuil, 1996 [1982].
- BOURDIEU P., « Une révolution conservatrice dans l'édition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 126-127, 1999, p. 3-28.
- BOUVRESSE J., *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'agir, 1999.
- CARRARD P., « The new history and the discourse of the tentative : Le Roy Ladurie's quotation marks », *Clio*, 15 (1), 1985, p. 1-14.
- CARRARD P., *Poétique de la Nouvelle Histoire. Le discours historique en France de Braudel à Chartier*, Lausanne, Payot, 1998.
- CERTEAU M. de, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- CERUTTI S., « Le Linguistic Turn en Angleterre. Notes sur un débat et ses censures », *Enquête*, n° 5, 1997, p. 125-140.
- CHARLE C., « Être historien en France : une nouvelle profession ? », in F. Bédarida (dir.), *L'Histoire et le métier d'historien en France (1945-1995)*, Paris, Éditions de la MSH, 1995, p. 21-44.
- CHARTIER R., « Du livre au lire », in *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 1993, p. 79-113.
- CHARTIER R., « Bibliographie et histoire culturelle », in *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 255-268.
- COUTAU-BÉGARIE H., « L'édition », in *Le Phénomène Nouvelle Histoire. Grandeur et décadence de l'école des Annales*, Paris, Economica, 1989 [1983], p. 294-304.
- DOSSE F., *L'Histoire en miettes : des « Annales » à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte, 1987.
- DOSSE F., « 1967-1968 : Le bouillonnement éditorial », in *Histoire du structuralisme*, t. II, *Le chant du cygne, 1967 à nos jours*, Paris, La Découverte, 1992, p. 103-117.
- DOSSE F., « De l'usage raisonné de l'anachronisme », *EspacesTemps, Les Cahiers / Clio*, n° 87-88, 2005, p. 156-71.
- DOSSE F., *Pierre Nora. Homo historicus*, Paris, Perrin, 2011.
- DUBY G., *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991.
- DUMOULIN O., « La tribu des médiévistes », *Genèses*, n° 21, 1995, p. 120-133.
- ECO U., *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1985 [1979].
- ELLENA L., *Sociologie et littérature. La référence à l'œuvre*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- FARMER S., « Memoirs of French peasant life », *French History*, vol. 25, n° 3, 2001, p. 362-379.

- FEBVRE L., *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1968 [1942].
- GARDIN J.-C., « Modèles et Récits », in J.-M. Berthelot (dir.), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF, 2001, p. 407-454.
- GENETTE G., *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.
- GRAFTON A., *The Footnote*, Londres, Faber & Faber, 1997, (trad. fr. : *Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note de bas de page*, Paris, Seuil, 1998).
- GRIGNON C., « Écriture littéraire et écriture sociologique : du roman de mœurs à la sociologie des goûts », *Littératures*, n° 70, 1988, p. 24-39.
- HAMON H. et ROTMAN P., *Les Intellocrates. Expédition en haute intelligentsia*, Bruxelles, Complexe, 1985.
- JAUSS H. R., *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.
- JOUTARD P., « Une passion française : l'histoire », in A. Burguière et J. Revel (dir.), *Histoire de la France*, t. 4, *Les formes de la culture*, Paris, Seuil, 1993, p. 507-570.
- LASSAVE P., *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférence*, Paris, PUF, 2002.
- LANGLOIS C., « Les effets retour de l'édition sur la recherche », in *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Autrement, série « Mutations », n° 150-151, 1995, p. 112-124.
- LE GOFF J., CHARTIER R., REVEL J., *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 1978.
- LE GOFF J., *À la recherche du Moyen Âge*, Paris, Éditions Louis Audibert, 2003.
- LORAU N., « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, n° 27, 1993, p. 23-39.
- McKENZIE D. F., *Bibliography and the sociology of texts*, Londres, The British Library, « The Panizzi Lectures », 1985, (trad. fr. : *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991).
- MOLLIER J.-Y., *Michel & Calmann Lévy, ou la Naissance de l'édition moderne (1836-1891)*, Paris, Calmann-Lévy, 1984.
- MOLLIER J.-Y., « La naissance du concept de "stratégie littéraire" avant 1914 », in Corinne Saminadayar-Perrin, *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e siècle ?*, Publications de l'Université de Saint-étienne, 2008, p. 120-121.
- NOIRIEL G., *Sur la crise de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.
- NOIRIEL G., « Le "retour du récit" et ses critiques », in *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003, p. 99-117.
- NORA P., « Pierre Nora, éditeur. Entretien avec Anne Simonin et Pascal Fouché », *Entreprise et histoire*, n° 24, 2000, p. 10-20.
- NORA P., « Le bestseller révèle les sensibilités latentes d'une société », *Books*, hors-série n° 1, déc. 2009-janv. 2010, p. 10-15.
- OLIVERA P., « Édition d'histoire », in C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et N. Offenstadt, *Historiographies, I. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, « Folio », 2010, p. 112-123.

- PASSERON J.-C., *Le Raisonnement sociologique : l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.
- PASSERON J.-C., « Analogie, connaissance et poésie », *Revue européenne des sciences sociales*, t. XXXVIII, n° 117, 2000, p. 13-33.
- PLUET-DESPARTIN J., « Henri Berr éditeur. Élaboration et production de "L'Évolution de l'humanité" », in A. Biard, D. Bourel et É. Brian, *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 241-268.
- PROST A., *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996.
- RANCIÈRE J., « Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien », *L'Inactuel*, n° 6, 1996.
- RÉMOND R., « Situation de l'histoire en France », in *Être historien aujourd'hui*, Toulouse, Érès, 1988, p. 235-253.
- REVEL J., « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête*, n° 1, 1995, p. 43-70.
- RIEFFEL R., « La sphère éditoriale », in *La Tribu des clercs. Les intellectuels sous la V^e République*, Paris, Calmann-Lévy / CNRS Éditions, 1993, p. 452-508.
- RIEFFEL R. (1995), « Les historiens, l'édition et les médias », in F. Bédarida (dir.), *L'Histoire et le métier d'historien en France*, Paris, MSH.
- RIEFFEL R., « L'édition en sciences humaines et sociales », in P. Fouché (dir.), *L'Édition française depuis 1945*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 1998, p. 89-108.
- ROSENTAL P.-A., « Métaphore et stratégie épistémologique : La Méditerranée de F. Braudel », in D. S. Milo et A. Boureau (dir.), *Alter-histoire*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- STOCZKOWSKI W., « Raison narrative : des vertus cognitives du récit comparées à celles du modèle », *Information sur les sciences sociales*, 40 (3), 2001, p. 347-71.
- TESNIÈRES V., *Le Quadrige. Un siècle d'édition universitaire (1860-1968)*, Paris, PUF, 2001.
- THUILLIER G. et TULARD J., *Le Marché de l'histoire*, Paris, PUF, 1994.
- VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire ?*, Paris, Seuil, 1971.
- WAHNICH S., « Sur l'anachronisme contrôlé », *EspacesTemps, Les Cahiers / Clio*, n° 87-88, 2005, p. 140-146.
- ZANCARINI-FOURNEL M., « Aléria (1975) et Montredon (1976) : deux manifestations régionalistes », in M. Zancarini-Fournel et P. Artières, *Mai 68. Une histoire collective*, Paris, La Découverte, 2008, p. 719-724.

Table des Matières

Benoit MARPEAU, <i>Livres d'Histoire, lectures de l'Histoire. Présentation</i>	1
Partie 1 : Éditer et lire l'Histoire	5
Jean-Dominique MELLOT, <i>Éditer l'histoire au XVII^e siècle</i>	7
<i>De quelques difficultés liminaires et de leurs conséquences historiographiques</i>	9
<i>Éditer l'histoire à Paris et à Rouen : pour une approche quantitative</i>	13
<i>Histoire religieuse</i>	17
<i>« Histoire immédiate » et actualité</i>	20
<i>Histoire médiévale et moderne</i>	21
<i>La littérature géographique</i>	25
<i>Mémoires et correspondances</i>	26
<i>Livres et possesseurs : la part appréciable de l'histoire</i>	27
<i>En guise de conclusions</i>	30
Marie-Cécile BOUJU, <i>L'histoire dans la culture militante communiste en France 1921-1939</i>	35
<i>Les premières années (1921-1924) : une culture socialiste et bolchévique</i> .	37
<i>Les premiers historiens communistes : des enseignants militants</i>	37
<i>D'une histoire à l'autre ? Analyse du catalogue</i>	39
<i>L'Histoire socialiste de la révolution française de Jaurès</i>	40
<i>La bolchevisation (1925-1934) : une historiographie kominternienne</i>	41
<i>Une acculturation politique par l'histoire</i>	41
<i>Les historiens, des militants comme les autres</i>	43
<i>Les historiens français et l'URSS : quelques pistes</i>	46
<i>L'École des Annales et les historiens communistes : une rupture ?</i>	48
<i>Le Front Populaire : le retour aux historiens ?</i>	51
<i>Des retrouvailles</i>	51
<i>Une nouvelle culture historique</i>	53
<i>Une histoire militante et nationale : le 150^e anniversaire de la Révolution française</i>	57
<i>Une histoire militante et politique : deux « manuels » d'histoire d'un type nouveau</i>	58
Johann CHAPOUTOT, <i>Les Humanités allemandes en guerre : le Rome et Carthage des antiquisants allemands (1943)</i>	63
<i>Bibliographie sommaire</i>	77
<i>Sources imprimées</i>	77
Partie 2 : L'historien et son éditeur	79
Benoit MARPEAU, <i>Quand l'historien parle de son éditeur : la place de l'édition dans les récits autobiographiques d'historiens contemporains</i>	81
<i>Présence du livre</i>	84
<i>Discrète et ambivalente présence de l'éditeur</i>	88
Alain HUGON, <i>Marcel Bataillon, un hispaniste orphelin de l'Espagne 1895- 1977</i>	99
<i>L'oeuvre de Marcel Bataillon</i>	101

<i>Bataillon et l'édition</i>	105
<i>Les traductions</i>	106
<i>La difficile édition d'Erasme et l'Espagne</i>	108
<i>Les éditions des travaux de Marcel Bataillon après 1945</i>	112
<i>Annexe : livres publiés par Marcel Bataillon</i>	116
<i>Traductions</i>	116
<i>Fac-similé</i>	116
<i>Éditions (sans trad.)</i>	116
<i>Études</i>	116
<i>Recueils d'articles</i>	116
<i>Collaboration</i>	117
<i>Posthume</i>	117
Benoît MARPEAU, <i>L'historien, l'éditeur et l'œuvre : un itinéraire de Georges</i>	
<i>Duby</i>	119
<i>Le jeu des sollicitations éditoriales</i>	122
<i>Interventions éditoriales sur les textes publiés</i>	129
<i>Parcours éditorial et l'historien</i>	138
Bruno AUERBACH, <i>L'écriture de l'histoire et l'inscription du lecteur :</i>	
<i>Montaillou (1975) entre logiques scientifiques et éditoriales</i>	147
<i>Montaillou, village occitan et succès d'édition</i>	153
<i>Du texte à ses lecteurs</i>	160
<i>De l'édition à la critique historique</i>	169
<i>Conclusion</i>	179
<i>Bibliographie</i>	181
<i>Sources</i>	181
<i>Analyse</i>	183

